

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 41 — 15 août 2023

**JEAN AICARD**

**LES**

**POÈMES DE PROVENCE**

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**  
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE du numéro 41

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Un hymne à la Provence grecque.</i> Dominique AMANN	7
<i>Poèmes de Provence.</i> Jean AICARD	51
<i>Annexe 1 : les dédicataires.</i> Dominique AMANN	297
Paul Arène — Léon Cladel — Ernest Coquelin — Henri Grousset-Bellor — Georges Lafenestre — Jules Laurens — Albert Mérat — Edmond Morin — Barthélemy Piétra — Alfred Prunaire — André Theuriet — Léon Valade	
<i>Annexe 2 : les éditeurs .</i> Dominique AMANN	363
Alfonse Lemerre — Georges Charpentier	
<i>Annexe 3 : les imprimeurs.</i> Dominique AMANN	371
Jules Claye — Eugène Capiomont et Victor Renault	

## ÉDITORIAL

En intitulant son troisième recueil *Poèmes de Provence*, Jean Aicard affirme certes une origine géographique — le hasard l'a fait naître à Toulon — et un ancrage régional — il est Provençal, — mais aussi et surtout une véritable identité, découverte progressivement durant ses études classiques, parfaitement assimilée à sa personnalité et à son système de pensée : la Provence est « sa » région, il en ressent l'âme maternelle et tout ce qu'il y éprouve a des résonances lointaines dans un inconscient collectif trimillénaire.

Dans sa vaste production littéraire, les *Poèmes de Provence* forment un ouvrage tout à fait intéressant en matière d'identité. Celle-ci a toujours été définie de façon dichotomique : Jean est tout autant Parisien que Toulonnais ; il se proclame Provençal et parle le patois de sa ville natale mais il écrit en français ; il chante aussi bien la « petite » que la « grande » patrie...

Toutefois, dans ce nouveau recueil cette problématique simplement binaire est dépassée. Le jeune poète se découvre une nouvelle identité au travers des origines lointaines de sa province natale : il est également fils de l'antique Hellade dont la Provence est elle-même fille et a conservé de nombreuses caractéristiques.

Les poèmes regroupés dans ce livre étudient toutes ces « identités » et tout particulièrement la plus fondamentale en recherchant tout ce qui permet de rattacher la Provence contemporaine à la vieille Attique. Le poète convoque les dieux, les

philosophes, les artistes de la Grèce ; ils forment autour de lui un monde familier, presque réel. Dans une démarche très synchrétique, il voit de l'Antiquité à tout instant et à tout propos : la Provence devient alors une province grecque en France, dans ce Midi méditerranéen qui porte encore les traces bien vivantes du passage de ses premiers colonisateurs.

En complément à mon étude des poèmes, j'ai joint les notices biographiques des dédicataires mentionnés en tête de certaines pièces, sans oublier les éditeurs et imprimeurs qui ont façonné l'ouvrage.

L'étude de la « provençalité » de Jean Aicard, esquissée dans la précédente livraison d'*Aicardiana*, se trouvera ainsi heureusement complétée.

N. B. : pour l'homogénéité de cette étude, j'ai moi-même traduit tous les textes et passages grecs et latins cités.

Dominique AMANN

## LES POÈMES DE PROVENCE, UN HYMNE À LA PROVENCE GRECQUE

Dominique AMANN

Les *Poèmes de Provence* forment le troisième recueil de vers publié par le jeune Jean Aicard et la petite victoire qu'il venait de remporter à Toulon avec son poème *Pierre Puget* ou encore quelques pièces prépubliées notamment dans la très célèbre *Revue des Deux Mondes* semblaient laisser augurer que la nouvelle thématique du pays natal serait porteuse de succès.

### I — LA GENÈSE DE L'ŒUVRE

#### Année 1872

Le titre *Poèmes de Provence* apparaît tout soudainement en 1872, annoncé par trois pièces prépubliées dans *La Renaissance littéraire et artistique* en mai, juillet et août : « L'Âme des blés », « L'Aire » et « Les Tambourinaires »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> « L'Âme des blés », *La Renaissance littéraire et artistique*, première année, n° 5, samedi 25 mai 1872, pages 35-36 ; « L'Aire », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1<sup>re</sup> année, n° 11, samedi 6 juillet 1872, page 85 ; et « Les Tambourinaires », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1<sup>re</sup> année, n° 15, samedi 3 août 1872, page 116.

Revenu dans le Midi à la fin du mois d'août, Jean travailla assidument à son projet de recueil dont il avait déjà entretenu quelques proches<sup>2</sup>. Le grand-père Jacques mourut le 29 septembre 1872 : notre jeune poète écrivit à sa mémoire « La mort de l'aïeul » datée à la fin « La Garde, 16 octobre 1872 ». Il retourna à Paris à la fin du mois d'octobre.

Au mois de novembre suivant la *Revue des Deux Mondes* publia cinq poèmes appartenant au futur recueil : « La cigale » (pages 505-506), « Les tambourinaires » (pages 506-508), « L'aire » (pages 508-510), « La moustouïre. Vendanges provençales » (pages 510-511), et « Bénédiction du feu. La Noël » (page 511, poème tronqué)<sup>3</sup>.

La *Revue* était alors très sollicitée par tous les écrivains et y être publié était déjà un signe de notoriété :

On sait jusqu'à quel point il est difficile d'entrer à la *Revue des deux mondes*.

*Non licet omnibus adire Corinthum.*

Nous devons donc considérer comme le plus honorable des succès, pour notre compatriote M. Jean Aicard, la publication de cinq poèmes importants dans l'un des plus récents numéros de cet important recueil<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Voir, par exemple, la lettre autographe signée de François Dol à Jean Aicard, mercredi 30 octobre 1872, 4 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, Correspondance, pièce n° 2155, pages 1-2 : « Vous devez travailler à votre *Fleuve de sang*, à vos *poèmes de Provence*, à vos *poèmes philosophiques* et *cosmogoniques* où vous drapez le vieux bon Dieu d'une si belle façon. »

<sup>3</sup> *Revue des Deux Mondes*, XLII<sup>e</sup> année, seconde période, tome cent deuxième, livraison du vendredi 15 novembre 1872, « Souvenirs de Provence », pages 505-511. Un important dérangement dans la mise en page a fait perdre la plus grande partie du dernier poème et la signature de Jean Aicard !

## Année 1873

La rédaction se poursuivit activement en 1873, d'abord à Paris jusqu'à la mi-mai puis à Toulon où notre poète demeura jusqu'à la fin de l'année : le retour au pays natal, après tant de mois et d'années passés à Mâcon, Nîmes, Aix et Paris, vécus dans la souffrance et le regret du pays lointain, dopa la créativité de l'écrivain, fit surgir de son imagination des images et des émotions enfin libérées et le recueil trouva bien vite son achèvement.

Aucune des pièces formant la première édition n'appartient au fonds des poèmes de l'enfance et de l'adolescence : celles-ci ont donc été composées spécifiquement pour ce livre, entre le printemps 1872 et l'automne 1873.

À la fin du mois d'octobre, l'imprimeur Jules Claye choisit un pliage in-16 disposant trente-deux pages sur chaque feuille et convint de limiter le volume à six feuilles<sup>5</sup> avec un tirage de cinq cents exemplaires.

L'achevé d'imprimer porté à la fin du volume mentionne le 15 décembre 1873. En raison du temps nécessaire au brochage et aux expéditions, les exemplaires arrivèrent dans les librairies en janvier 1874 et la presse commença à en rendre compte à la fin du mois.

<sup>4</sup> *Le Toulonnais*, 38<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 813, dimanche 8 décembre 1872, « Chronique locale », page 3, colonne 1. *Aicardiana*, n° 10, février 2015, pages 212-213. Article signé « FRANC DE NAVIOD », pseudonyme littéraire du lieutenant-colonel Francis Pittié.

<sup>5</sup> Voir, dans la correspondance du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, les lettres des jeudi 30 octobre et lundi 3 novembre 1873 signées par Albert Quantin, directeur de l'imprimerie.

## Année 1874

La première édition ayant été enlevée en quelques jours Lemerre procéda aussitôt à un second tirage<sup>6</sup>.

L'épuisement tout aussi rapide de ce second tirage conduisit l'éditeur à une deuxième édition augmentée de cinq poèmes et mise en librairie dans les premiers jours d'avril 1874 : c'est la raison pour laquelle le sonnet composé par Sully Prudhomme le 8 mars 1874 en réponse à la « Lettre » de Jean Aicard contenue dans la première édition ne put y être inséré.

L'Académie française, tenant séance publique le jeudi 13 août 1874, accorda aux *Poèmes de Provence* un prix Montyon de 1.500 francs.

Dans l'intervalle, le mensuel *L'Artiste* avait publié dix des petits poèmes consacrés à la cigale<sup>7</sup> : « À La cigale » (V), « Imité d'Apollonidas » (VIII), « Imité d'Archias » (IX), sans titre (XIII), « Aux cigales apocryphes de Jean de La Fontaine » (XV), « La capture » (XVIII), « Les miroirs crevés » (XX), « À la cigale » (XXI), sans titre (XXIII), « Sur la cigale » (XXIV).

## Année 1878

Une troisième édition enrichie de dix-sept pièces fut publiée par l'éditeur parisien Georges Charpentier<sup>8</sup> à la fin du mois

<sup>6</sup> « L'édition a été enlevée en quelques jours et l'éditeur Lemerre a dû faire procéder à un second tirage » : article de J. Adrien publié dans *Le Progrès du Var*, 6<sup>e</sup> année, n° 1334, mercredi 18 février 1874, page 2, colonnes 3-4.

<sup>7</sup> *L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I, 1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie. Les cigales », pages 117-122 ; poèmes signés à la fin « Jean Aicard ».

<sup>8</sup> Imprimeurs : Eugène Capiomont et V. Renault, 6 rue des Poitevins, à Paris. — Jean Aicard, sur les conseils de Léon Laurent-Pichat (voir sa lettre

d'octobre 1878<sup>9</sup>, une note préliminaire signalant qu'il s'agissait de « l'édition définitive »<sup>10</sup>.

## Statistiques

La première édition réunit quatre-vingt-deux poèmes, la deuxième en rajouta cinq et la troisième encore dix-sept : le recueil final est donc composé de cent quatre pièces.

## II — LE PROJET

Dans les *Poèmes de Provence* Jean Aicard quitte le registre de la poésie personnelle et introspective qu'il avait exploité dans *Les Jeunes Croyances* et celui de la poésie philosophique faisant le fonds des *Rébellions et des Apaisements*. Il développe dans ce troisième recueil une inspiration totalement renouvelée, celle de la célébration du pays natal.

autographe signée à Jean Aicard, datée « 9 décembre 66 », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance), avait confié à l'éditeur parisien Alphonse Lemerre ses premiers ouvrages : *Les Jeunes Croyances* (mai 1867), *Au clair de la lune* (janvier 1870), *Pygmalion* (juin 1872), *Les Rébellions et les Apaisements* (début septembre 1871), *Mascarille* (fin janvier 1873), *Poèmes de Provence* (première édition décembre 1873 et deuxième édition avril 1874). Il s'adressa ensuite à différents éditeurs : Sandoz et Fischbacher, Georges Charpentier, Paul Ollendorff, Édouard Dentu et enfin Ernest Flammarion. Il revint chez Lemerre pour *Le Livre d'heures de l'amour* (mars 1887).

<sup>9</sup> Voir dans la correspondance du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon les deux lettres de Georges Charpentier écrites les lundi 9 et vendredi 27 septembre 1878.

<sup>10</sup> En 1909 Ernest Flammarion republia cette édition sans changements.

Ce nouvel ouvrage est l'œuvre d'un poète de vingt-cinq ans apportant toujours l'émerveillement, l'enthousiasme, la naïveté et la fraîcheur de sa jeunesse. Il relève d'une peinture pointilliste : chaque pièce est une petite touche et l'ensemble forme un tableau lumineux.

D'une manière générale, les *Poèmes de Provence* explorent une problématique de l'identité : accédant à l'âge adulte, leur auteur ressent le besoin de faire le point sur tout ce qui a contribué à forger sa pensée et son art.

### Identité régionale *versus* identité nationale

Les *Poèmes de Provence* invitent à la synthèse de deux identités que d'aucuns ont tenté d'opposer, l'appartenance régionale et l'appartenance nationale : Jean Aicard, quant à lui, affirme que si la France est une réunion de provinces ayant chacune leur propre histoire, la somme de ces histoires locales fonde l'histoire nationale, un peu à la manière des racines éparses se réunissant au pied de l'arbre pour le nourrir de leur sève.

Après la guerre franco-allemande de 1870-1871, l'humiliation d'une défaite rapide, l'annexion par le Reich d'une partie de l'Alsace et de la Lorraine, suivies des communes insurrectionnelles de Paris mais aussi d'autres villes françaises et de la guerre civile entre factions rivales, la République avait entrepris de restaurer l'unité nationale et d'affirmer la primauté de la langue française.

Partageant lui-même ces idées généreuses et fédératrices, Jean Aicard chante donc une « petite patrie » non point séparatrice mais proclamant son attachement indissoluble à la « grande patrie », ce lien étant manifesté en premier lieu par l'usage de la langue nationale, d'autant plus que, le Félibrige n'ayant pas encore rétabli une langue provençale littéraire, les

patois provençaux n'étaient que des parlers frustes juste suffisants pour les propos quotidiens de gens peu ou pas lettrés : ainsi, n'en déplaise à quelques esprits étroits ou grincheux, les *Poèmes de Provence* ne pouvaient être écrits qu'en français.

### Identité grecque

Par-delà ces deux identités — régionale et nationale — Jean Aicard, riche d'une belle culture gréco-latine reçue dans les lycées de l'Empire<sup>11</sup>, percevait bien tout ce que la Provence avait conservé de ses colonisateurs et se sentait un fils de l'Hellade : « Aicard a la Provence pour mère et la Grèce pour aïeule<sup>12</sup> ».

S'il eut l'occasion de plusieurs voyages en Italie, notre écrivain ne s'est jamais rendu en Grèce : à la Belle Époque, le « voyage d'Orient » était encore une aventure dans laquelle bien peu se risquaient. « Sa Grèce » est donc un pays découvert dans les livres, reconstruit à partir des témoignages de quelques voyageurs, un pays fantasmé. En revanche, la possibilité de remonter aux textes originaux dans la langue de leur écriture lui a permis un contact direct avec la pensée des grands auteurs de l'Antiquité.

Dans ses deux premiers recueils poétiques, le jeune Jean a esquissé un hellénisme d'abord conventionnel puis, renonçant aux poncifs scolaires et aux imitations parnassiennes, plus engagé philosophiquement : en s'introduisant dans sa pensée, en la nourrissant d'images poétiques, de références historiques et

<sup>11</sup> Pour plus de précisions sur cet objet, voir AMANN (Dominique), « Le lycée de Nîmes (1859-1865) », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 38, 15 août 2022, pages 23-136.

<sup>12</sup> *Journal de Genève*, 65<sup>e</sup> année, n° 106, 2<sup>e</sup> édition, dimanche 6 mai 1894, « Variétés », page 2, colonne 5 ; article signé « A. S. » [Auguste Sabatier].



de concepts philosophiques, l'Antiquité a contribué à structurer la réflexion de notre écrivain <sup>13</sup>.

Les *Poèmes de Provence* inaugurent un nouvel hellénisme aicardien explorant l'histoire antique de la terre natale — dont les premiers éléments civilisationnels avaient été apportés par les marins venus de la lointaine Attique — et recherchant tout ce qui, aujourd'hui encore, témoigne de leur présence plus que bimillénaire.

### III — LA PROVENCE DE JEAN AICARD

#### Une Provence multiple

14

##### Varoise

La Provence de Jean Aicard est varoise et maritime, à la différence de la Provence rhodanienne plus terrienne de Frédéric Mistral, celle des mas et des bergers de l'arrière-pays.

La plupart des poèmes se déroulent, même si cela n'est guère mentionné, dans le Var côtier, pays natal de notre poète qui évoque sa maison de La Garde (« La première pierre »), son enfance (« La leçon de lecture »), son grand-père Jacques (« La mort de l'aïeul ») et sa demi-sœur Jacqueline (« Lettre à ma sœur »).

Hormis Toulon, ville peuplée occupée par la Marine, les poèmes décrivent une vie rurale : « La cueillette des olives »,

<sup>13</sup> Pour plus de précisions sur cet objet, voir AMANN (Dominique), « L'hellénisme de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 38, 15 août 2022, pages 137-206.

« La fleur d'amandier », les vendanges (« La moustouire », « La flourette »), « Les magnanarelles », le battage (« L'aire », « Juin »), « Les pommiers ».

La mer est omniprésente avec les petits pêcheurs, les capitaines de navires marchands et les marins de la Royale.

Et toute cette activité est rythmée par les fêtes religieuses ou profanes inspirées par les légendes chrétiennes ou les traditions populaires : « La Noël », « Les mayes », « La maye d'avril », « La Saint-Éloi », « La Sainte-Baume », « Fête-Dieu ».

##### Romaine

Quelques poèmes décrivent la Provence rhodanienne ou Provence romaine dans laquelle de nombreux monuments rappellent la présence des légions de la fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'au début du V<sup>e</sup> s. ap. J.-C. quand commencèrent les grandes invasions : « Arles », « Le Rhône », « Les glaneuses de la Camargue », « La ferrade », « Avignon », « Le mistral », « Aix ».

15

##### Grecque

Dans la « représentation poétique de la France » qu'il tente d'initier, Jean Aicard établit surtout la Provence comme la « province grecque » de la France, celle qui étend le plus ses lointaines racines dans l'Antiquité.

Dès la dédicace « À la France », dont le propos est pourtant d'attester un lien indissoluble entre la petite patrie et la grande, le poète n'oublie pas que la Provence trouve ses racines primitives dans l'Antiquité, en l'occurrence l'antiquité grecque, transmise directement par les navigateurs venus installer des



comptoirs maritimes et fonder des villes ou bien transmise plus tardivement par la civilisation romaine <sup>14</sup>.

Et l'apport spécifique de la civilisation grecque à la civilisation provençale, en opposition avec la lourdeur romaine ou la sauvagerie gauloise, consiste en une sublimation de la nature humaine par la grâce et la Beauté :

L'exquise politesse, honneur de nos cités,  
L'art, la douce éloquence et toutes les beautés.

La Grèce imprègne tellement les *Poèmes de Provence* qu'elle y apparaît souvent au travers d'un seul mot : une recherche systématique de ces traces montre leur multiplicité.

J'analyserai dans les paragraphes suivants les principaux marqueurs de l'identité grecque de la Provence. Les touches plus ponctuelles seront mentionnées à l'occasion de leur apparition dans tel ou tel poème.

## Une Provence panthéiste

### Mythologie grecque

Succession des saisons, travaux des champs, cycle des fêtes établissent un rythme universel immuable et le retour régulier des choses marque leur éternité : ainsi, il n'y a pas de rupture avec les époques antérieures et une pensée syncrétique invite à fusionner l'antique et le contemporain.

---

<sup>14</sup> Dans les *Poèmes de Provence*, Jean Aicard ne cite, pour les auteurs latins, que Virgile et Horace. En revanche, ses auteurs grecs sont Homère, Socrate et Platon, Théocrite et Anacréon, ainsi que quelques poètes mineurs trouvés dans l'*Anthologie grecque* : Apollonidas, Archias, Longus, Marcus Argentarius et Évenus de Paros.

C'est ainsi que la Provence de Jean Aicard est toujours habitée par les dieux de la Grèce : notre poète les rencontre aux détours de son chemin.

Dans l'imaginaire panthéiste aicardien, les sites champêtres, surtout s'ils sont isolés, se peuplent facilement d'êtres mythologiques <sup>15</sup> :

Le golfe gémissant s'attriste des adieux  
Du soleil, et c'est l'heure où les antiques dieux,  
Protégés par le soir contre les yeux impies,  
Sortaient de l'ancre au bord des vagues assoupies,  
Pour s'ébattre, au long bruit des vents et des roseaux,  
Dans les bois ou parmi l'éclat mourant des eaux.

« Le centaure ».

Ce ne sont pas les dieux majeurs qui peuplent la Provence aicardienne : seuls sont mentionnés, pour la Grèce, Phoïbos-Apollon (Φοῖβος Ἀπόλλων), Éros (Ἔρως), Pallas-Athéna (Παλλάς Ἀθηνᾶ), les neuf Muses (αἱ Μοῦσαι) ; et pour l'Italie Pluton (*Pluto*), Neptune (*Neptunus*) et Vénus (*Venus*). En revanche, les *Poèmes de Provence* sont surtout habités par les divinités mineures des champs, des bois et des ruisseaux : Pan, les Satyres, les Nymphes, les Bacchantes, les Sirènes et les Tritons, les Faunes et autres Chèvre-pieds.

Le Dieu des chrétiens n'est qu'incidemment cité dans « La Noël » et les poèmes décrivant la Fête-Dieu.

---

<sup>15</sup> Voir aussi les poèmes « La Sainte-Baume », « Les Mayes », « Bal dans la nuit », « Les roseaux du golfe », « Le bain », « Le laurier du pays natal », « Saules et pommiers », « Pulsanda tellus ».

## Mistral et Rhône

À la manière antique, Jean Aicard divinise les grandes forces de la Nature provençale que sont ici le Mistral et le Rhône<sup>16</sup>.

Notre poète décrit le Mistral comme un vent terrible qui galope « comme un bon cheval », rompt « les chênes dans nos bois », « jette aux flots les galets de la grève » et dont les « clameurs font nos nuits sans sommeil ». Véritable « laboureur des ondes », il s'attaque au Rhône, « tourmente ses flancs » et « tord sa crinière ». C'est une puissance redoutable qui ne rencontre nulle part de frein à sa course : « Mais le Mistral au monde est un roi sans pareil / Pour qui la vaste mer comme une lyre vibre » ; « Les vagues à sa voix follement remuées / Ont sous le ciel serein des tempêtes d'azur » ; « Car sa force est terrible, et quand son cri sauvage / Retentit, on entend frissonner la maison ; / Les ponts tremblent ; la mer s'éloigne du rivage » ; « Et rebroussant chemin les vaisseaux ont raison, / Frémissements de la quille au bout du mât qui ploie, / Ballottés et penchants, de fuir sous l'horizon... ». La nuit il fait même « vaciller la grande Ourse ».

Le mistral, selon les dires locaux, soufflait durant trois, six ou neuf jours : le dogme provençal véhiculait ainsi sans le savoir un concept tout droit venu de l'arithmologie pythagoricienne<sup>17</sup>, « Car TROIS étant sacré pour les dieux et les mondes / Sur ce nombre divin il a réglé son cours ».

<sup>16</sup> Voir les poèmes « Le Rhône » et « Le Mistral ».

<sup>17</sup> Pythagore et ses disciples ont développé une théorie arithmosophique, ou arithmologique, mélangeant rationnel et mystique, scientifique et religieux, considérant les premiers entiers naturels non pas comme de simples outils de calcul, comme de vulgaires chiffres, mais comme des symboles primordiaux, des nombres quasi mystiques recelant des propriétés universelles.

Le Rhône est également une divinité naturelle : « Ta force est bonne, / Ô fleuve, et comme un dieu tu passes en créant ». C'est un dieu créateur de cités : « Tu fais germer des bourgs, croître des capitales : / Voici Lyon, Valence et la brune Avignon » ; générateur de productions agricoles : « Tu fais verdier les ceps sur les coteaux penchants, / Tu donnes de ta force à nos bons vins de France » ; qui a façonné la Camargue : « C'est fait ! Le Rhône a fait une île, / Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre amer : / C'est la Camargue. Elle est immense, elle est fertile » ; et qui transmet sa force à ses taureaux : « Et t'écoulant de loin, du fond des marais mornes, / Les noirs taureaux, tes fils, des flammes en leur œil, / Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes, / Reconnaisant leur père, en mugissent d'orgueil ».

« Le Rhône et son mistral qui, sauvages et libres, / Sur les ponts d'Avignon se brisent en grondant » n'hésitent pas à se défier et leur lutte est un lointain écho des affrontements primordiaux décrits par les premières cosmogénèses :

Or, le Rhône, surpris par le fouet du Mistral  
Qui tourmente ses flancs et qui tord sa crinière,  
Écume et tout à coup part comme un bon cheval,

Ou bien comme un taureau quand siffle la lanière  
Que lui lance en criant le bouvier camarguais,  
Puis tous deux au galop s'en vont sous la lumière.

Hourrah ! car il est fort le vieux Rhône français ;  
Jusqu'à la mer d'un grand élan depuis sa source  
Il va toujours chantant sans se plaindre jamais !

Hourrah ! car le Mistral le fatigue à la course,  
Le Mistral qui, rompant les chênes dans nos bois,  
Fait aux mains de la Nuit vaciller la grande Ourse.

## Le Soleil

Bien qu'aucun poème ne lui soit spécifiquement consacré, le Soleil est omniprésent dans tout le recueil. Il est une force de la Nature projetant sur Terre des « traits de feu frémissants qu'un art terrible lance » (« Les glaneuses de la Camargue »). C'est un dieu souverain :

Et l'heure de l'été qui me charme le mieux  
C'est celle où le soleil est au plus haut des cieux.  
C'est midi, le moment superbe où la victoire  
Est au dieu souverain qui plane dans sa gloire.  
Rayonnant là-haut, fixe au zénith, le soleil  
Semble être alors au fond d'une coupe en vermeil  
Immense, renversée, et d'où pleut et ruisselle  
La lumière torride, intense, universelle,  
Ici tombant d'aplomb, là-bas obliquement.  
(« Les cigales. VI. Midi »).

et les cigales sont ses prêtresses :

Voilà ce qu'à midi, quand l'homme dort à l'ombre,  
Chantent éperdument les cigales sans nombre ;  
Elles disent à l'homme ingrat : « Dors ton sommeil ;  
« Nous, nous remercierons pour toi le grand soleil,  
« Car il faut bien quelqu'un pour rendre aux dieux hommage ;  
« Dors, nous savons chanter ; interromps ton ouvrage ;  
« Laisse-toi conseiller un somme d'un moment

« Au bord du ruisseau frais, par le bourdonnement  
« Des eaux et de la mouche à miel, et par nous-même ;  
« Dors, nous chantons pour toi le soleil qui nous aime ;  
« Nous vivons pour cela, pour dire la gaité  
« De la Terre, à midi, quand triomphe l'été. »

(« Les cigales. VI. Midi »).

Dans la mythologie grecque, le Soleil (Ἥλιος) était primitivement un dieu mineur. Il prit davantage d'importance par son assimilation avec Apollon (Ἀπόλλων) dont l'épiclèse principale était Phoïbos-Apollon (Φοῖβος Ἀπόλλων) « Apollon l'Étincelant » que Jean Aicard nomme une fois (« Les cigales. XXIV. Traduit d'Anacréon »).

Dans les *Poèmes de Provence*, le Soleil est le principal agent nourricier de la Nature :

« Le grand soleil, par qui tout a vie en ce monde »  
(« Les cigales. III »).  
« Cueillez tout ; le soleil en fera naître encor »  
(« Les Mayes »).  
« Le soleil qui blondit nos blés »  
(« La chanson des blondes »).  
« Le soleil fait le vin, qui fait content l'esprit »  
(« La moustouïre »).  
« Tout couvert du genêt sacré, fleur du soleil »  
(« Les genêts »).

notamment en été :

Ô Terre, abreuve-toi de soleil ! c'est midi !  
Et la Terre, s'ouvrant des crevasses soudaines,

Boit, et la vigne au flanc des coteaux, dans les plaines,  
 Boit la chaleur du sol qui mûrit le bon vin ;  
 Et thym, chêne, olivier, tout boit le feu divin,  
 Car l'eau n'est pas le seul breuvage utile aux plantes,  
 Car sans ce long torrent de flammes aveuglantes,  
 Et sous lequel parfois tu te plains accablé,  
 Homme, où trouverais-tu le bon pain fait de blé ?  
 (« Les cigales. VI. Midi »).

Il fait tout étinceler :

« De la mer qui là-bas au soleil étincelle »  
 (« La bouille-abaisse »).  
 « Et les pailles au loin brillent ensoleillées »  
 (« L'aire »).  
 « La verdure des pins reflète le soleil »  
 (« L'aire »).  
 « Étincelle au soleil un beau champ d'immortelles »  
 (« Un cimetière »).

Il est source de chaleur :

« Notre beau soleil réchauffant »  
 (« La chanson des blondes »).  
 La cigale « se chauffe immobile au soleil de midi »  
 (« L'âme du blé »).

et donne vie à la cigale :

« L'hymne d'été, le bruit des blés et des cigales »  
 (« L'âme des blés »).  
 « Et l'été blond, après ces époques égales,

« Ramenant la chanson divine des cigales »  
 (« Lettre à Sully Prudhomme »).  
 « Voilà ce qu'à midi, quand l'homme dort à l'ombre,  
 « Chantent éperdument les cigales sans nombre »  
 (« Les cigales. VI. Midi »).  
 « Et tous les deux mêlant leurs musiques ensemble  
 « Ne valent pas l'insecte au soleil résonnant »  
 (« Les cigales. XXVIII. Exegi monumentum »).

## Une Provence attique

Pour Jean Aicard, la Provence est la province grecque de la France : « Au-dessus d'Avignon, avec la région de l'olivier, commence la Provence sacrée, digne de Pallas Athénè. Là, change la lumière. C'est toujours la France et c'est, de plus, la Grèce.<sup>18</sup> » Et Anatole France, analysant le roman de Jean Aicard *Roi de Camargue*, déclara : « C'est une glorification de la forme, du nu, de la vie antique dans ce reste de la Grèce qui s'appelle la Provence<sup>19</sup> ».

Il y retrouve partout des traces de la brillante civilisation dont les penseurs et les artistes jetèrent les bases de la philosophie et de l'art occidentaux. Arrivés sur nos rivages après avoir navigué en Méditerranée, les premiers colonisateurs grecs y recréèrent les paysages qui leur étaient familiers : les arbres et les plantes mentionnés dans les *Poèmes de Provence* étaient déjà connus des Grecs ; la vigne et l'olivier proviennent de la bucolique Hellade. Et, selon la mythologie grecque, Héraklès, à

<sup>18</sup> *La Vie provençale*, 1<sup>re</sup> année, n° 2, jeudi 5 avril 1883, « Paysages de Provence », page 1, colonne 1.

<sup>19</sup> *Le Temps*, 30<sup>e</sup> année, n° 10817, dimanche 28 décembre 1890, « La vie littéraire », page 2, colonne 5.

l'occasion de certains des douze travaux qui lui furent commandés, parcourut la basse Provence et y établit les premiers éléments d'organisation sociale.

### La Méditerranée

Pour Jean Aicard, la Méditerranée est une mer grecque.

Dans son poème « La Méditerranée », notre poète, contemplant la mer provençale, songe spontanément au sculpteur Praxitèle fixant dans le marbre de Paros « des formes fuyantes de femmes » modelées sur « la souplesse exquise de ses lames ». Il songe ensuite à « Vénus blonde aux pieds blanchis d'écume », généralement ainsi nommée en référence au très célèbre tableau de Sandro Botticelli *Naissance de Vénus* : il évoque en réalité son ancêtre Aphrodite (Ἀφροδίτη), née de l'écume des vagues, protectrice des marins et vénérée sous les épiclèses Ἀφροδίτη Πελαγία, Ποντία ou Θαλασσία « Aphrodite de la mer », Ἀφροδίτη Εὐπλοία « qui accorde une bonne traversée », Ἀφροδίτη Λιμενία « protectrice des ports ». Il nomme enfin Pan (Πάν), plus connu comme divinité chtonienne protectrice des bergers et des troupeaux ou inventeur de la flûte en roseau qui porte son nom, mais ayant également hérité d'attributs maritimes et parfois invoqué comme le protecteur de la navigation côtière.

Et sa Méditerranée est bordée d'une végétation dont on verra qu'elle est typique des rivages de l'Attique : « Des monts chargés de pins, d'oliviers et de vignes / Qui font un éternel murmure au sien pareil, / Voient dans ses eaux, trembler leurs lignes. »

### Les cigales

La Provence de Jean Aicard est avant tout le pays des cigales, insectes divins de la Grèce. Présentant la société parisienne *La*

*Cigale* à Victor Hugo, il déclara au Maître : « Cette société a choisi pour emblème la cigale, qui ne chante que dans le Midi, en Grèce — et dans la Grèce française, en Provence<sup>20</sup> ».

Les *Poèmes de Provence* débutent par quatre strophes résumant la courte vie de la cigale (poème « Tout l'été ») et s'achèvent par une longue suite de vingt-neuf pièces entièrement consacrées à l'insecte chantant : entre les deux, plusieurs poèmes le mentionnent encore, principalement « L'âme du blé », longue évocation de la vie des cigales nées dans les champs de céréales.

La cigale aicardienne n'est pas celle des félibres, animal hiératique représenté les ailes fermées, érigé en symbole identitaire. Sa cigale est bien vivante : c'est la voix sonore de la Provence et sa stridulation remplit la région tout l'été.

Notre poète n'ignorait pas la place éminente occupée par la cigale dans l'antiquité grecque :

En effet, toute l'antiquité rendit hommage à la Cigale. Platon, dans le *Phédon*, raconte que les premiers poètes parus parmi les hommes, récompensés par les dieux, devinrent la race des cigales. Socrate dit : « Elles conversent entre elles en nous regardant. » Anacréon les déclare semblables aux dieux, Théocrite loue leur voix harmonieuse. L'Anthologie les nomme à tout instant. Homère compare leur chant à la sage éloquence des vieillards assemblés. J'allais oublier Virgile et saint Grégoire de Nazianze qui les citent avec honneur... Racine fait bien bon marché d'une aussi magnifique tradition<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> *L'Événement*, 10<sup>e</sup> année, n° 3255, samedi 5 mars 1881, « Les cigaliers chez Victor Hugo », page 1, colonne 3.

<sup>21</sup> *Le Bien public*, 6<sup>e</sup> année, n° 300, samedi 28 octobre 1876, « Pages au vent. II. La cigale », page 3, colonne 5 ; article de Jean Aicard.

Sa cigale est la τέτιξ<sup>22</sup> (*tettix*) des Grecs, c'est l'insecte que les plus grands poètes et penseurs ont chanté<sup>23</sup>.

La cigale était également l'objet d'un mythe que, dans son dialogue *Phèdre*, Platon fait exposer par Socrate : « On dit donc que les cigales étaient des hommes avant la naissance des Muses. Quand le chant naquit avec les Muses, plusieurs des hommes de ce temps furent si transportés de plaisir que la passion de chanter leur fit oublier le boire et le manger, et qu'ils moururent sans même s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit ensuite la race des cigales, qui a reçu des Muses le privilège de n'avoir aucun besoin de nourriture. Du moment qu'elles viennent au monde, elles chantent sans boire ni manger jusqu'au terme de leur existence, puis elles vont trouver les Muses, et leur font connaître ceux par qui chacune d'elles est honorée ici-bas : à Terpsichore, ceux qui l'honorent dans les chœurs, et ils lui deviennent plus chers sur le rapport de ces fidèles témoins ; à Érato, ceux qui l'honorent par des chants amoureux ; et pareillement à toutes les autres, ceux qui leur rendent l'espèce d'hommage qui convient à chacune. À la plus âgée, Calliope, et à la cadette, Uranie, elles font connaître ceux qui, vivant au sein de la philosophie, rendent ainsi hommage aux chants de ces deux déesses, les plus mélodieux de tous ; car ce sont elles qui président aux mouvements des corps célestes et aux discours des hommes... Voilà bien des raisons pour parler au lieu de dormir en plein midi !<sup>24</sup> »

La cigale, « rapsode divin », « âme du vieil Homère » (« Les cigales. XXI ») est ainsi un avatar, une réincarnation du poète.

<sup>22</sup> Τέτιξ, ἰνός (ó) : « cigale » (insecte) ; par extension « chanteur, poète ».

<sup>23</sup> Voir les notes du poème « Les cigales. V. À la cigale ».

<sup>24</sup> PLATON, *Phèdre*, 259 b-d.

La cigale est, selon Jean Aicard, un des liens les plus forts de la Provence actuelle avec ses origines helléniques ; et l'importance de la section « Les cigales » à la fin des *Poèmes de Provence* répond à la présence particulière de l'insecte chez les écrivains de l'Antiquité.

L'auteur, voulant que ses vers sur les cigales transportent ses lecteurs dans la lointaine Hellade, ouvre cette section par une adresse aux Muses (« Les cigales. I ») dans laquelle il espère qu'en refermant le livre

Le lecteur ébloui se dise : « Est-ce la Grèce,  
« Est-ce notre Provence où le ciel est si clair ?  
« Où l'azur est si bleu reflété par la mer ? »

Et il formule un souhait :

Et je veux qu'en quittant mon livre, à son oreille,  
Tout en clignant ses yeux qu'août brûlant ensoleille,  
Il entende un grand bruit de cigales en chœur  
Chantant l'août provençal et le soleil vainqueur,  
Afin qu'à leurs chansons, dont frémissent leurs ailes,  
Je ramène son âme aux choses éternelles.

Un peu plus loin, il désire mourir en été, les fenêtres ouvertes en grand, tandis que « Les cigales en chœur répéteront encor / Leur chant rythmé pareil, dans l'ombre solennelle, / Aux palpitations de la vie éternelle » (« Les cigales. XXVII »).

Ces choses éternelles que répètent les cigales sont peut-être les enseignements que notre civilisation occidentale du III<sup>e</sup> millénaire n'a pas oubliés et l'objet de la quête de sa vie que notre poète nommait « l'Idéal ».



## Les arbres

Tous les arbres cités, — à l'exception du lilas d'origine probablement médiévale, — étaient déjà connus des Anciens et désignés par des noms grecs et latins <sup>25</sup>.

Jean Aicard mentionne principalement :

1° Le pin (ή πίτυς, *pinus*, vingt-huit occurrences).

La Grèce avait ses forêts de pins (ή πίτυς) ou de pins maritimes (ή πεύκη) et Homère cite à plusieurs reprises le πίτυς βλωθρή « pin élancé » (*Iliade* XIII 390, XVI 483 ; *Odyssée* IX 186).

Notre poète, retenu par le « bruissement doux et long » provoqué par le vent passant entre les troncs serrés dans une pinède, songe à la harpe éolienne, instrument de musique aléatoire probablement ignoré de la Grèce antique mais baptisée du nom du dieu grec du vent Éole (Αἰόλος) : dans sa forme la plus rudimentaire il s'agit d'un simple cadre de bois dans lequel sont tendues quelques cordes parallèles ; il suffit de le suspendre dans un endroit aéré et le vent anime ces cordes comme si elles étaient frottées par un archet.

Jean évoque encore « Le pin dont l'âme vibre en frissons alternés » (« Journée d'hiver »), « Les pins au grand soleil résonnant de cigales » (poème « À Virgile »), « les pins vibrants comme un coucher d'oiseaux » (poème « Bal dans la nuit »), « Le tronc rugueux des pins résonner de cigales » (poème « L'âme du blé ») ou la cigale stridente qui « Vibre plus que jamais dans les pins toujours verts » (poème « Les Cigales I »). Les pins, — qu'ils soient chantants, frissonnants, résonnants,

<sup>25</sup> Dans l'énoncé de ces arbres, je donnerai quelques citations en remontant préférentiellement à Homère, c'est-à-dire aux sources les plus éloignées de la littérature grecque.

vibrants, — lui apparaissent ainsi comme des arbres « harmonieux » (« Les pins »).

Ces pins sont verts : « La verdure des pins reflète le soleil » (« L'aire »). Ils sont également odorants : « du tronc des pins coule en perles la résine / Qui d'un parfum ardent embaume la colline » (« Les pins ») ; les « pins aux sueurs d'or, / Qui de leurs parfums d'ambre embaument la campagne » (« La Méditerranée »).

2° Le chêne (ή δρῦς, ή φηγός, *quercus*, seize occurrences).

Homère le qualifie δρῦς ὑψικόμος « chêne à la haute chevelure » [au feuillage élevé] (*Iliade* XXIII 118 ; *Odyssée* IX 186, XIX 297) et l'associe fréquemment à Zeus : Οἱ μὲν ἄρ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα δῖοι ἑταῖροι / εἶσαν ὑπ' αἰγίοχοιο Διὸς περικαλλεῖ φηγῷ (*Iliade* V 692-693 ; VII 60) « Alors les divins compagnons de Sarpédon rival des dieux le placèrent sous le chêne de toute beauté de Zeus porte-égide » ; dans la forêt de Dodone (Épire), Zeus rendait ses oracles en faisant bruire le feuillage d'un chêne sacré : ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλήν ἐπακούσαι (*Odyssée* XIV 328).

Jean Aicard mentionne simplement : « l'énergie et la vertu du chêne » (« Prélude ») ; « ma Provence, où les chênes sont beaux » (« Prélude ») ; « un grand chêne accrochant la toison des nuées » (« Un cimetière ») ; « la cime ondoyante d'un chêne » (« Les cigales. IX. Imité d'Archias »).

3° L'olivier (ή ἐλάα, *olea*, *oliva*) et l'olivier sauvage (ὁ κότινος), seize occurrences.

Homère connaissait ή ἐλάα ou ή ελαία « l'olivier » et ή φυλία [ionien ή φυλίη] « l'olivier sauvage » : οἶον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης / χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ (*Iliade* XVII 53-54) « Comme un homme nourrit un plant d'olivier vigoureux dans un endroit



solitaire » ; ὁ μὲν φυλῆς, ὁ δ' ἐλαίης « un olivier sauvage et un olivier cultivé » (*Odyssée* V 477 ; voir aussi VII 116 ; XI 590 ; XIII 102, 122, 346, 372 ; XXIII 190, 195, 204 ; XXIV 246).

Jean Aicard mentionne simplement l'olivier, principalement en association avec la vigne ou les pins, pour composer un paysage typiquement provençal. Il cite aussi dans son « Prélude » le rameau d'olivier apporté par le poète « comme gage de vie » : la branche d'olivier était l'un des attributs d'Eirénè [Irène] (Εἰρήνη) la déesse de la Paix.

4° Le cyprès (ἡ κυπάριττος, *cupressus*, douze occurrences).

Chez Homère le cyprès est dit κυπάρισσος — εὐώδης κυπάρισσος « l'odorant cyprès » (*Odyssée* V 64) — et le grec moderne a conservé le vocable homérique. En latin, le cyprès se nomme *cupressus*, substantif féminin de la deuxième déclinaison (génitif *cupressi*) ou de la quatrième (génitif *cupressus*) ; il est parfois dit *cyparissus*, ce substantif féminin de la deuxième déclinaison rappelant l'étymologie grecque κυπάρισσος.

Jean Aicard mentionne les cyprès dans deux poèmes successifs : « Un cimetière » et « Les cyprès ». Il distingue les « cyprès du Nord, cyprès funèbres » que l'on ne rencontre guère que dans les cimetières et les « cyprès joyeux », odorants, du Midi, « toujours jeunes et verts comme sont les lauriers », délimitant des jardins ou des seuils.

Les cyprès des cimetières ne sont funèbres que dans le Nord car en Provence ils restent « charmants » et « par instants, d'un souffle errant penchés, / Font gaîment remuer les ombres de leurs branches / Sur des pierres qu'un ciel d'azur conserve blanches », si bien que « je crois que nos morts pourtant libres d'envie / Doivent encor rêver des plaisirs de la vie, / Sous l'ombrage riant des cyprès familiers » !

Les cyprès des jardins aux « cimes souples » offrent une ombre « épaisse et charmante » ; ils sont habités par les pin-

sons et les cigales et le banc de pierre généralement disposé à leur pied est un refuge pour les amoureux.

Ce faisant, notre poète suit littéralement les auteurs de l'Antiquité, notamment ceux qu'il nomme dans le poème « Les cyprès ». Il marque une nette préférence pour les cyprès des Grecs, odorants et élancés, ornements des jardins.

5° Le mûrier (ὁ ἡ συκάμινος, *morus*, huit occurrences).

Le mûrier, inconnu d'Homère, est maintes fois cité par Théophraste (Θεόφραστος) d'Erésos, un philosophe naturaliste des IV<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. véritable fondateur de la botanique, dans son *Histoire des plantes* (Περὶ Φυτῶν Ἱστορίας) et son traité *Des causes des plantes* (Περὶ Φυτῶν Αἰτιῶν). Mais Jean Aicard pourrait avoir consulté plus facilement Ovide : *Ardua morus erat gelido contermina fonti*<sup>26</sup> « Il y avait un mûrier élevé, voisin d'une fraîche fontaine ».

La sériciculture, ou élevage de vers en vue de la production de fil de soie, est en revanche plus récente : elle est restée pendant des millénaires une exclusivité chinoise et n'a débuté en Occident qu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, sous l'empereur romain d'Orient Justinien I<sup>er</sup> (482-565).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la sériciculture était une activité très répandue en Provence, généralement dévolue à des jeunes filles nommées « magnanarelles ».

6° le laurier (ἡ δάφνη, *laurus*, sept occurrences).

Le laurier était déjà connu des Anciens qui le nommaient ἡ δάφνη, par référence à Daphnis (Δάφνης) : fils du dieu Hermès, berger en Sicile, il apprit la flûte et le chant du dieu Pan dont il est parfois considéré comme un éromène et les Muses lui en-

<sup>26</sup> OVIDE, *Métamorphoses*, livre IV, vers 90 ; volume IV, page 218.

seignèrent la poésie. Toujours en sève, vert et vivace, le laurier était cultivé à Delphes pour Apollon Pythien : *ταὶ δὲ μελάμφυλλοι δάφναι τιν, Πύθιε Παιᾶν, / Δελφίς ἐπεὶ πέτρα τοῦτό τοι ἀγλαΐσεν*<sup>27</sup> « les lauriers au noir feuillage, Apollon pythien, brillent pour toi sur les rochers de Delphes ».

Jean Aicard aime les lauriers toujours jeunes et verts (« Les cyprès ») ; « toujours en sève » (« Le laurier du pays natal »). Mais il l'apprécie également tressé en couronne : en Grèce, cet arbre était un symbole d'Apollon qui le réserva pour couronner les triomphateurs et les poètes. Dans le long poème « Le laurier du pays natal », l'auteur décrit les poètes comme des chercheurs vivant pour l'amour du laurier et poursuivant sans cesse « l'idéal rameau d'or » :

« Quand nous l'avons conquis nous le cherchons encor,  
Car dans la gloire, grand laurier toujours en sève,  
Où l'on cueille une branche un plus beau jet s'élève,  
Et le désir revient aussitôt dans nos cœurs  
Du laurier d'or, souci renaissant des vainqueurs. »

Fêté à Toulon le dimanche 8 juin 1873 pour le prix remporté par son poème *Pierre Puget*, Jean remercia la ville par un autre poème, *Le Laurier du pays natal*, Dont le titre indique qu'il reçut cette récompense comme le laurier antique qui ceignait le front des poètes vainqueurs. Et la jeune Provençale aux cheveux noirs qui arrive en chantant avec un bouquet de plantes sauvages à la main, aux grands yeux d'azur « comme ceux de Pallas-Athénè », figure antique à la noble démarche qui le salue d'un « beau regard ami », n'est-elle pas une descendante de Polymnie — Πολύμνια, « celle qui dit de nombreux hymnes »,

<sup>27</sup> THÉOCRITE, *Épigrammes*, I, vers 3-4, page 224.

— la muse de la rhétorique et de l'éloquence, représentée couronnée de fleurs et environnée de guirlandes ?

7° l'amandier (ή ἀμυγδαλῇ ou ή ἀμυγδαλέα, *amygdalus*, six occurrences).

Il est inconnu d'Homère et Aristote recommande d'en planter autour des ruches : *Φυτεύειν δὲ συμφέρει περὶ τὰ σμήνη ἀχράδας, κυάμους, πόαν Μηδικήν, Συρίαν, ὄχρους, μυρρίνην, μήκωνα, ἔρπυλλον, ἀμυγδαλῆν*<sup>28</sup> « Il convient de planter autour des ruches des poiriers sauvages, des fèves, de l'herbe médique, de l'herbe de Syrie, des ers, un myrte, des pavots, du serpolet et un amandier ».

Notre poète lui consacre sa pièce « La fleur d'amandier », fleur toujours très exposée aux gelées de Mars.

8° le saule (ή ἰτέα, *salix*, cinq occurrences) et le pommier (ή μηλέα, *malus*, quatre occurrences), nommés ensemble dans le poème « Saules et pommiers ».

9° le laurier rose (ή ροδοδάφνη, *nerium* ou τὸ ροδόδενδρον, *rhododendron*, quatre occurrences).

Le laurier-rose que Jean Aicard dit « orgueilleux » (poème « Les genêts ») est nommé par Théophraste dans le livre IX de son *Histoire des plantes* et par Dioscoride<sup>29</sup>. Lucien de Samosate (120-180) en fait également mention : *ροδοδάφνη αὐτὰ καλοῦσιν οἱ ἄνθρωποι, κακὸν ἄριστον ὄνῳ τοῦτο παντὶ καὶ ἵπῳ*<sup>30</sup> « [un laurier sauvage] qu'on appelle laurier-rose, mauvaise pâture pour l'âne et le cheval ».

<sup>28</sup> ARISTOTE, *Opera omnia. Histoire des animaux*, livre IX, XL, 26 ; volume III, page 200.

<sup>29</sup> Livre IV, 81 ; volume II, page 243.

<sup>30</sup> LUCIEN DE SAMOSATE, *Lucius ou l'Âne*, 17 ; volume II, page 355.

10° l'oranger (ή χρυσή μηλέα, *aurea malus*, quatre occurrences).

Jean Aicard cite l'oranger que les Anciens nommaient joliment « pommier d'or ». Il connaissait bien cet arbre car le terroir hyérois, dans le département du Var, abritait de grandes cultures d'orangers, exploités pour les fleurs, les feuilles et les fruits.

11° On trouve encore dans les *Poèmes de Provence* des mentions incidentes, sans référence à des textes précis, d'un certain nombre d'arbres déjà connus dans l'Antiquité :

— trois mentions : l'arbousier (ή κόμαρος, *arbutus*) ; le figuier (ή συκή, *figus*) ; l'if (ή σμίλαξ, *taxus*) ; le palmier (ή φοῖβις, *palm*) ;

— deux mentions : le chêne-liège (ή φελλόδρυς, *suber*) ; l'érable (ή σφένδαμνος, *acer*) ; le peuplier (ή λεύκη ou αἴγειρος, *populus*) ; le platane (ή πλάτανος, *platanus*) ;

— une seule mention : l'aulne [aune] (ή κλήθρα, *alnus*) ; le chêne-vert (ή πρίνος, *ilex*) ; le grenadier (ή ροιά, *punica malus*) ; le micocoulier (ό λωτός, *celthis*) ; l'orme (ή πτελέα, *ulnus*) ; le sapin (ή ἐλάτη, *abies*).

### Diverses plantes

Jean Aicard cite encore plus de trente plantes ou plantations qu'il retrouve dans sa Provence.

Les plus typiquement grecques sont :

1° le blé (ό σῖτος, ό πυρός ; *seges* « blé en herbe », *frumenta* « blé sur pied », *frumentum* « blé en grain » ; trente-six occurrences). Il était principalement transformé en farine pour la fabrication du pain ; et les viandes cuites à la broche étaient couvertes de farine au moment d'être servies : ό δ' ἄλφιτα λευκά

πάλυνεν (HOMÈRE, *Odyssée* XIV 77) « il saupoudra [la viande rôtie] de farine blanche ».

2° la vigne (ή ἄμπελος, *vitis*, treize occurrences) et le cep (τò κλήμα, *vitis*, quatre occurrences) : ἄμπελοι, αἳ τε φέρουσιν / οἶνον ἐριστάφυλον, καί σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει (HOMÈRE, *Odyssée* IX 110-111) « les vignes qui donnent un vin issu de grosses grappes, gonflées par la pluie de Zeus ».

3° le roseau (ό κάλαμος, *arundo*, vingt-six occurrences). Jean Aicard évoque divers usages du roseau : coupé en longues cannes, il sert à agiter les branches de l'olivier pour en faire tomber les olives (« La cueillette des olives ») ; habilement percé de trous, c'est une flûte rustique (« Thestylis ») ; disposé en claies, il permet le séchage des figues (« Les canisses »). Dans l'Antiquité, il servait également à la construction de cabanes (HOMÈRE, *Odyssée* XXIV 448-451), ainsi qu'en lutherie où il donne son nom au « chalumeau » et pour confectionner des plumes pour écrire.

4° le genêt, en français provençalisé *gineste* (ό σπάρτος, *genista*, quatorze occurrences), croît dans toute la Provence, y apportant sa couleur et son parfum. Platon rappelle que ses fibres servaient à la confection de tissus (*Le Politique*, 280c). Jean Aicard parle surtout de son utilisation lors de la procession de la Fête-Dieu : répandu à foison, lancé à pleines mains et dont le parfum entêtant provoque l'extase, c'est le « genêt sacré, fleur du soleil » (« Les genêts »).

5° L'immortelle (ό ἐλειόχρυσος, *helichrysos*, quatre occurrences). Théophraste d'Eresos la mentionne simplement dans son *Histoire des plantes*<sup>31</sup> : elle paraît provenir des îles de la Méditerranée — Crète ou Rhodes — où elle était connue dès les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Les botanistes la nomment au-

<sup>31</sup> Théophraste d'Eresos, *Histoire des plantes*, livre VI, VIII, 1.

jourd'hui *Hélichrysum Orientale*, du grec *helios* « soleil » et *chrysos* « or ». Pour Jean Aicard elle est divine car, comme le genêt, elle est fille du Soleil.

Les *Poèmes de Provence* mentionnent encore le thym (ὅ θυμος, *thymum*, sept occurrences), l'aloès (ή αλόη, *aloe*, cinq occurrences), la myrte (ή μύρτος, *murtus*, trois occurrences), le jasmin (ή ιάσμη, deux occurrences) ; ainsi que l'asphodèle (ὁ ἀσφόδελος, *asphodelus*), la centaurée (ή κενταυρία, *centaureum*) et la clématite (ή κληματίς, *clematis*), une occurrence chacun, dont les noms français sont directement dérivés du grec. Toutes ces plantes sont connues de divers auteurs. Homère nomme l'asphodèle (*Odyssée* XI 539 et 573, XXIV 13).

### Les aliments et les mets

En matière alimentaire les principales ressources citées par Jean Aicard étaient déjà bien connues des Grecs.

1° le miel (τὸ μέλι, *mellis*, neuf occurrences).

Homère multiplie les expressions μελιγδής « doux comme le miel » (*Iliade* X 569, etc.), μέλιτος γλυκίων « plus doux que le miel » (*Iliade* I 249, etc.), μελίφρων « doux comme le miel » (*Iliade* II 34, VI 264, etc.) ou μελίχιος « doux comme le miel » (*Iliade* IV 256, VI 343, etc.).

2° l'huile (τὸ ἔλαιον, *oleum*, sept occurrences).

Homère signale l'huile alimentaire (*Iliade* XXIII 170, etc.) et surtout l'huile parfumée dont on se frottait le corps après le bain (*Iliade* X 577, XIV 171, etc.).

Jean Aicard mentionne l'huile d'olive (poème « La chanson des blondes »), notamment mélangée à de l'ail pilé pour la confection de l'aïoli (poème « L'aïoli »).

3° l'olive (ή ἐλάα, *olea*, *oliva*, six occurrences).

Homère cite abondamment l'olivier et l'huile mais pas son fruit. Jean Aicard signale « les vertes olives nouvelles » que le mois de novembre va noircir (« La chanson des blondes »).

4° le raisin (ή σταφυλή, *uva*, six occurrences).

Dans l'Antiquité le raisin était une ressource alimentaire importante : il pouvait être consommé comme fruit frais ou sec ; il était surtout pressé pour la production de vin : ἔνθα δέ οἱ πολὺ-καρπος ἄλωη ἐρρίζωται, / τῆς ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ / τέρσεται ἡελίῳ, ἑτέρας δ' ἄρα τε τρυγώωσιν, / ἄλλας δὲ τραπέουσιν (HOMÈRE, *Odyssée* VII 122-125) « Plus loin est planté un vignoble fertile ; dans une partie chaude et plate le raisin sèche au soleil ; dans l'autre des vendangeurs cueillent le raisin et d'autres le foulent ».

Jean Aicard nomme aussi bien le raisin que les raisins secs.

5° l'ail (τὸ σκόροδον, *alium*, cinq occurrences).

L'ail n'est pas connu d'Homère ; Aristophane le cite dans sa comédie *Ploutos* (Πλοῦτος) au vers 668.

Jean Aicard mentionne le saucisson à l'ail (« Les tambourinaires ») ; l'ail odorant (« Thestylis », « À Virgile ») ; le pain dur frotté d'ail (« L'aïoli »).

6° La figue (τὸ σῦκον, *ficus*, cinq occurrences) et la figue sèche (ή ἰσχάς, *carica*, une occurrence).

Homère connaît le figuier et la figue (*Odyssée* VII 121).

Les *Poèmes de Provence* mentionnent la figue marseillaise séchée pour faire partie des treize desserts de Noël.

7° le pain (ὁ ἄρτος, *panis*, cinq occurrences).

Les Grecs fabriquaient du pain de froment (ὁ ἄρτος) et du pain d'orge (ή μᾶζα). Homère mentionne le pain de froment

(*Odyssée* XVIII 120) qu'il nomme plus facilement par le terme plus extensif ὁ σῖτος.

À la fin du <sup>xix</sup>e siècle, dans toute la France, le pain était la première ressource alimentaire, constituant généralement la moitié de la ration quotidienne. Notre poète cite « le bon pain fait de blé » (« Les cigales. VI. Midi »), « le pain de vie et l'espoir éternel » (poème « La Noël »).

8° Le vin (ὁ οἶνος, *vinum*, cinq occurrences).

Dans l'Antiquité le vin était la principale boisson après l'eau, apprécié tant pour son goût que pour ses effets euphorisants : οἶνος εὐφρων « le vin qui réjouit » (HOMÈRE, *Iliade* III 246).

Homère nomme souvent le vin (*Iliade* I 460, etc.) Ce vin ne se conservait guère et, dès qu'il s'aigrissait, était mélangé à divers ingrédients, notamment au miel : οἶνος μελιδής « vin doux comme le miel » (*Iliade* IV 346, VI 258, X 579, etc.), οἶνος μελίφρων « vin doux au goût de miel » (*Iliade* VIII 508, VIII 546, etc.). Autre préparation : ἐν τῷ ῥά σφι κύκησε γυνὴ εἵκυῖα θεῇσιν / οἶνω Πραμνείῳ, ἐπὶ δ' αἶγειον κνή τυρόν / κνήστι χαλκείῃ, ἐπὶ δ' ἄλφριτα λευκὰ πάλυνε, / πινέμεναι δ' ἐκέλευσεν, ἐπεὶ ῥ' ὥπλισσε κυκειῶ (*Iliade* XI 638-641) « Dans cette coupe, une femme semblable aux déesses versa du vin de Pramné ; elle y râpa du fromage de chèvre avec une râpe de bronze ; elle y répandit de la farine blanche »<sup>32</sup>.

Jean Aicard nomme le vin cuit des treize desserts de Noël et « le vin, qui fait content l'esprit » (poème « La moustouire »).

9° On trouve encore dans les *Poèmes de Provence* des mentions uniques de quelques aliments sans référence à des textes

<sup>32</sup> Un vin identiquement préparé est mentionné par Platon (*La République*, livre III, 405 e et 406 a), comme ayant été donné à Eurypyle pour soigner ses blessures reçues devant Troie.

grecs spécifiques : le cresson (τὸ σισύμβριον, *nasturcium*) ; la fève (ὁ κύαμος, *faba*) ; la grenade (ἡ ροιά ou ἡ σίδη, *malum granatum*) ; le marron (τὸ κάρυον, *castanea*) ; l'orange (τὸ χρυσοῦν μῆλον, *malum aureum*) ; la verveine (ἡ ἱεροβοτάνη, *verbena*) et le vinaigre (τὸ ὄξος, *acetum*). Quant aux câpres (une occurrence) elles n'étaient pas connues des Grecs et sont apparues plus tardivement chez les Romains au début de notre ère.

En revanche, les préparations culinaires citées — la bouillabaisse, l'aïoli, le nougat, le vin cuit, le vin muscat et le saucisson — sont typiquement provençales et sans antécédents antiques.

### Le règne animal

Les *Poèmes de Provence* nomment, simplement et généralement sans référence explicite à des textes précis, un certain nombre d'animaux dont la majorité étaient déjà bien connus dans l'antiquité grecque.

Les animaux de la ferme (τὰ βοσκήματα, ἡ ἀγέλη, ἡ πόιμνη ; *pecus*, *armentum*, *grex* ; troupeau) peuplent une Provence encore très rurale :

— le cheval (ὁ ἵππος, *equus*, dix-sept occurrences) ou la cavale (ἡ ἵππος, *equa*, deux occurrences) sont montés par les gardians de la Camargue ; le mulet (ὁ ἡμίονος, *mulus*, *hinnus*, sept occurrences) participe aux travaux agricoles ;

— l'âne (ὁ ὄνος, *asinus*, vingt et une occurrences), l'ânesse (ἡ ὄνος, *asina*, une occurrence) et l'ânon (τὸ ὀνίδιον, τὸ ὀνάριον, *asellus*, une occurrence) assument leurs tâches : l'âne de la crèche réchauffe l'enfant, les ânesses de la Sainte-Baume portent les visiteurs, d'autres ânesses accompagnent les troupeaux en transhumance... et tous participent aux petits travaux de la ferme ;



— les bovins, outre le bœuf (ὁ βοῦς, *bos*) de la crèche, sont surtout les noirs taureaux de la Camargue (ὁ ταῦρος, *taurus*, onze occurrences) domestiqués par les gardians ;

— les caprins — bouc (ὁ τράγος, *caper, hircus*), chèvre (ἡ αἶξ, *capra*) et chevreau (ὁ ἔριφος, *haedus*), une occurrence chacun — et les ovins — mouton (τὸ πρόβατον, *vervex*, deux occurrences), bélier (ὁ κριός, *aries*, une occurrence), agneau (ὁ ἡ ἀγνός, *agnus*, trois occurrences) forment le petit bétail ;

— le chien (ὁ ἡ κύων, *canis*, onze occurrences) y avait également sa place, gardant la maison ou les troupeaux, participant à la chasse au lièvre (ὁ λαγώς, *lepus*, une occurrence) ;

— enfin la poule (ἡ ὄρνις, *gallina*, une occurrence) y fournissait les œufs avant de finir « au pot ».

Les oiseaux (ὁ ἡ ὄρνις, *avis, volucris*, vingt-sept occurrences) volettent de poème en poème. Ce sont l'hirondelle (ἡ χελιδών, *hirundo*, dix occurrences), le moineau (ὁ στρουθός, *passer*, quatre occurrences), le pinson (ἡ σπίζα, *fringilla*, trois occurrences), le ramier (ἡ φάττα, ἡ οἰνάς, *palumbes*, deux occurrences) ; mais aussi la mouette (ὁ λάρος, *gavia*), le perroquet (ὁ ψιττακός, *psittacus*), le rossignol (ἡ ἀηδών, *lusciniā, luscinius*) ou la mésange (ὁ αἰγιθαλός, *merops*), une occurrence chacun.

Les animaux de la mer sont quelque peu présents sous le terme générique « poisson » (ὁ ἰχθύς, *piscis*, quatre occurrences). Seuls six sont nommés : le loup (ὁ λάβραξ) ; la morue (ὁ ὄνος, *gadus*) ; la sole (ἡ ψηττα, *solea*) ; l'anchois (ἡ ἀφύη, *apua*) ; le crabe (ὁ καρκίνος, *carabus*) et la langouste (ὁ κάραβος, *locusta*) ; une occurrence chacun.

Une petite place est également faite à tout ce qui rampe : le ver (τὸ ἔρπετόν, *vermis*, trois occurrences) ; le lézard (ὁ σαῦρος,

*lacertus*, deux occurrences) ; la limace (ὁ κοχλίας, *cochlea nuda*, une occurrence) ; et le serpent (ὁ ὄφις, *serpens, anguis*, une occurrence).

Le monde extraordinairement divers des insectes apparaît dans de nombreux vers ou strophes.

Ce sont tout d'abord la cigale chantante (ὁ τέττιξ, *cicada*, quatre-vingt-une occurrences) longuement évoquée ci-dessus et l'abeille bourdonnante (ἡ μέλιττα, *apis*, dix occurrences), souvent qualifiées « insectes divins » ou « sacrés ».

L'abeille partage en effet avec la cigale le privilège de symboliser le poète : λέγουσι γὰρ δῆπουθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀπὸ κρηνῶν μελιρρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὥσπερ αἱ μέλιτται, καὶ αὐτοὶ οὕτω πετόμενοι, καὶ ἀληθῆ λέγουσι. κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητῆς ἐστὶν καὶ πτηνὸν καὶ ἱερὸν [...]. ἄτε οὖν οὐ τέχνη ποιοῦντες καὶ πολλὰ λέγοντες καὶ καλὰ περὶ τῶν πραγμάτων [...], ἀλλὰ θεῖα μοῖρα. (PLATON, *Ion*, 534 a-b) « Les poètes nous disent que c'est à des fontaines de miel des jardins et vergers des Muses qu'ils cueillent les vers en voletant comme les abeilles, et ils disent la vérité. Le poète est en effet un être léger, ailé et sacré [...]. Ils ne composent pas et ne disent pas de nombreuses belles choses sur tous les sujets par habileté [...] mais par un don divin. ».

Et Jean Aicard l'a bien perçu en évoquant « l'abeille sacrée » (poème « Les canisses »).

Les *Poèmes de Provence* mentionnent encore quelques insectes, sans référence explicite à des auteurs de l'Antiquité :

— six occurrences : la mouche (ἡ μυῖα, *musca*) ;

— trois occurrences : la fourmi (ὁ μύρμηξ, *formica*) ; le grillon (ὁ τέττιξ, *grillus*) ;

— deux occurrences : le bourdon (ὁ κηφήν, ὁ βομβυλιός, *fucus*) ; le frelon (ὁ σφήξ, *crabro*) ; le papillon (ἡ ψυχὴ, *papilio*) ;

— et enfin le moucheron (ὁ κώνωψ, *culex*) ; la sauterelle (ἡ ἀκρίς, *locusia*) ou l'araignée (ἡ ἀράχνη, *aranea*, *araneus*).

Et bien rares sont les animaux de cette liste inconnus des Anciens. On ne peut en effet citer que le colimaçon, le gros-bec, la phalène, la tarente, la girelle, la rascasse et le rouquier.

#### IV — ÉPILOGUE

##### La réception du recueil

Deux tirages en décembre 1873 et janvier 1874 suivis d'une deuxième édition en avril suivant attestent du succès immédiat des *Poèmes de Provence* en librairie.

Et pourtant, en ce début d'année 1874, Jean Aicard était encore peu connu. Ses *Jeunes Croyances* (mai 1867) avaient juste fait apparaître son nom ; quant aux *Rébellions et Apaisements* (septembre 1871), leur publication passa presque inaperçue, tant en raison des événements de « l'année terrible » que du caractère déroutant de cet essai de poésie philosophique. Par ailleurs, au théâtre, seule sa piécette *Au clair de la lune* était parvenue à la scène et avait obtenu un petit succès au Gymnase de Marseille en janvier 1870. De plus la sortie du livre n'avait pas été préparée d'une importante campagne publicitaire : la prépublication durant l'été 1872 dans *La Renaissance littéraire et artistique* puis à la fin de l'année dans la *Revue des Deux Mondes* de quelques poèmes était déjà lointaine et les premiers exemplaires n'arrivèrent dans le commerce qu'après les fêtes de fin d'année. Enfin l'Académie française n'avait pas encore lauré notre jeune écrivain.

Aussi ce succès commercial en librairie fut-il relayé bien timidement :

— par la presse parisienne : *Le Siècle*, 23 janvier, simple annonce du titre ; *Le Rappel*, 3 février, un petit article ; *Le Temps*, 11 février, un article ; *Le Siècle*, 15 février, un article ; *Le National*, 17 février, un bel article de Théodore de Banville ; *La République française*, 20 février, un petit article ; *Journal officiel de la République française*, 1<sup>er</sup> avril, un tout petit article ; *Paris-Journal*, 11 mars, un article ; *Le Rappel*, 16 avril, un second article ; la *Revue de France*, mois de mai, un bel article de Georges Lafenestre ; *Journal officiel de la République française*, 14 août, un très court article reproduit par *Le Temps*, le *Journal des débats politiques et littéraires* et *La Presse* ;

— et par la presse régionale : *Le Var*, 29 janvier, simple annonce du titre ; *L'Égalité (Marseille)*, 4 février, un petit article ; *Le Progrès du Var*, 8 février, un petit article ; *La Sentinelle du Midi*, 10-11 février, une simple annonce ; *Le Midi*, 14 février, un bel article de J.-B. La Calade ; *Le Progrès du Var*, 18 février, un bel article de J. Adrien ; *L'Égalité (Marseille)*, 7 mars, un grand article ; *Phare de la Loire*, 2 avril, simple annonce de la deuxième édition ; *Journal de Marseille*, 3 avril, un article ; *Le Sémaphore (Marseille)*, 12 mai, un bel article de Louis Brès ; *Le Progrès du Var*, 29 mai et 30 mai, en deux livraisons, le rapport de Nestor Noble à l'académie du Var ; *La Gazette du Midi*, 30 juillet, des variétés ; le *Républicain de Vaucluse*, 4 septembre, un grand feuilleton citant plusieurs poèmes.

Il faut dire que Jean Aicard avait lui-même apporté de la concurrence à ses *Poèmes de Provence* en publiant en avril 1874 dans trois livraisons du feuilleton du *Temps* un essai sur la *Vénus de Milo* : produisant une documentation nouvelle et inédite de première main, il contesta la version officielle, pour-



tant admise depuis plus de cinquante ans, de la découverte de la très célèbre statue. La presse fut séduite par ce jeune journaliste osant défier toute la communauté scientifique de son époque et le débat suscita de nombreuses réactions.

Le meilleur soutien vint finalement de l'Académie française avec son prix Montyon.

Le rédacteur du *Temps* apporta le mercredi 11 février une critique équilibrée : « Voici précisément M. Jean Aicard qui nous arrive avec ses *Poèmes de Provence*, un livre sincère. Ce n'est pas que le cadre soit bien vaste, ni que l'inspiration ait le souffle puissant. Les stylistes, eux aussi, porteront ailleurs leurs hommages ; le rythme ne varie guère et le doigté de ce pianiste n'a rien qui surprenne. Mais, si petits qu'ils soient, ces tableaux sont éclairés d'une lumière franche ; un vrai soleil les illumine ; on y respire un air salubre. C'est peu pour leur assurer une existence définitive, c'est assez pour les distinguer de la foule des productions contemporaines. <sup>33</sup> »

Jean-Baptiste La Calade lui fit écho dans un bel article publié le samedi 14 février par *Le Midi* : « En résumé, les *Poèmes de Provence* sont de belles études du monde physique et du monde moral, écrites dans un style qui se prête avec souplesse aux sentiments tendres ou forts, aux grâces comme aux sévérités de la nature. <sup>34</sup> »

D'autres critiques y trouvèrent « de charmants poèmes », « des tableaux ravissants », « un élégant monument élevé à la glorification de la terre natale » ou « le charme de jolis vers ».

Théodore de Banville, en poète parnassien, a justement vu en Jean Aicard « un Provençal qui chante son pays avec un ar-

<sup>33</sup> *Le Temps*, 14<sup>e</sup> année, n° 4685, mercredi 11 février 1874, « Chronique », page 2, colonne 4.

<sup>34</sup> *Le Midi*, samedi 14 février 1874, « Variétés », page 1, colonne 2.

dent amour et avec une merveilleuse vision d'artiste. Il en rend à merveille la mer bleue et diamantée, les pauvres oliviers poudreux, le soleil magique par qui tout flamboie et la beauté faite de lignes et de lumière. En tête du livre est représentée non l'intrigante que le bon La Fontaine accepta comme cigale bon jeu bon argent, mais la vraie cigale, celle qui a une petite lyre dans la poitrine. Et non seulement M. Aycard a écrit sur la Cigale toute une série de poèmes, mais il a eu l'heureuse idée de traduire et de joindre à ses compositions originales tout ce que le génie grec a consacré de louanges à l'insecte qui chante et meurt, ivre d'amour. C'est avec un ravissement sans égal que j'ai lu ces pages ensoleillées où la nature a été vue et peinte d'après la nature, et où l'on ne trouverait pas un seul des lieux communs que les poètes des villes se passent de main en main, comme un flambeau sacré ! Et enfin le poète a même, comme un naturaliste, débarrassé son héroïne ailée des fausses légendes qui obscurcissent son histoire [...] <sup>35</sup> ».

La publication à la fin du mois d'octobre 1878 d'une troisième édition très augmentée et déclarée « définitive » relança l'intérêt pour le recueil, mais la presse ne put être très diserte puisqu'il s'agissait d'une réédition et que l'Académie française avait déjà apporté son jugement souverain.

Au total les *Poèmes de Provence* remportèrent un joli succès marquant que leur auteur était désormais un poète reconnu, distingué par l'Académie et promis à un bel avenir dans le monde des Lettres.

<sup>35</sup> *Le National*, mardi 17 février 1874, « Feuilleton », page 1, colonnes 1-2.

## Les Poèmes en musique

### Ange-Marie Auzende

AUZENDE (Ange-Marie), *Poèmes de Provence*, Paris, Étienne et Auguste Girod éditeurs de musique, DL 1879, in-4°, 27 pages, cotages E. et A. G. 5769-70-71-72, partition pour chant et piano. Pages 1-7, n° 1, « Tout l'été » ; pages 8-14, n° 2, « Les roseaux du golfe » ; pages 15-20, n° 3, « La chanson des blondes » ; pages 21-27, n° 4, « La Méditerranée ».

Fils du peintre Louis Auzende, Ange-Marie (Marseille 1850-1940) entra au Conservatoire de Paris le 19 décembre 1864 dans la classe de piano : 2<sup>e</sup> accessit en 1866, premier accessit en 1867, deuxième prix en 1868 et premier prix en 1869. Il fit une carrière de pianiste et compositeur ; il enseigna également le piano, notamment au Conservatoire. Il fit la connaissance de Jean Aicard au sein de la société parisienne *La Cigale* à laquelle il adhéra dès sa fondation.

### Gustave Fautras

FAUTRAS (Gustave), *Aux enfants de France, chants de l'école et de la famille, à une et deux voix*, Paris, Charles Delagrave éditeur, 1899, grand in-8°, 240 pages, planches et musique. Page 190, « Tout l'été » ; page 194, « La Chanson des cigales ».

Originaire du Loiret, Gustave Fautras naquit le 13 février 1850 à Baccon où son père était cocher.

Élève de l'école normale d'Orléans, il était en poste à Bricy en 1870 quand des Prussiens l'emmenèrent en captivité à Stettin avec une quarantaine de villageois dont quatorze succombèrent aux mauvais traitements. Il revint en France après cinq mois de détention et reprit son métier.

Il fit une belle carrière : instituteur, directeur d'école primaire<sup>36</sup>, inspecteur de l'enseignement primaire à Pontoise (Val-d'Oise) de 1882 à 1910. C'est là qu'il mourut le 20 septembre 1931.

Ses souvenirs de captivité furent distingués par un prix Montyon de 500 F en 1908.

Il a donné quelques poèmes à la petite presse, sans les réunir en recueils. Il est aussi l'auteur de quelques manuels scolaires, notamment pour l'enseignement de la musique.

### Émile Paladilhe

PALADILHE (Émile), « La Chanson des Blondes ronde provençale », *Annales politiques et littéraires*, 5<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> semestre, n° 183, 6 février 1887, supplément illustré, musique ; paroles de Jean Aicard, pièce composée en 1873.

Émile Paladilhe naquit le 3 juin 1844 à Montpellier. Son père, docteur en médecine, y poursuivait des recherches sur la faune marine ; il était également flûtiste.

Émile ayant manifesté une grande précocité pour la musique, la famille s'installa à Paris en 1854. Le jeune garçon, inscrit au Conservatoire, y étudia le piano avec Antoine-François Marmontel et l'orgue avec François Benoist. Jacques-Fromenthal Halévy lui enseigna le contrepoint, la fugue et la composition.

Enfant prodige, il remporta en juillet 1860 le premier Grand Prix de Rome de composition et étudia durant trois années à la Villa Médicis à Rome.

Son ami le compositeur Charles Gounod (1818-1893) le recommanda en 1879 comme professeur d'harmonie à Marie-

<sup>36</sup> Notamment, directeur en 1879-1880 de l'école primaire annexée d'Orléans lorsque le jeune Charles Péguy y fut élève.

Éliza Desvallières, fille d'Ernest Legouvé de l'Académie française. Il devient ami de ce couple : le 16 avril 1887 il épousa leur fille Georgina. Par ce mariage il entra dans une illustre famille dont le salon permettait aux écrivains et artistes d'applaudir les meilleurs musiciens de l'époque.

Paladilhe a excellé dans les genres de l'opéra et de la musique religieuse.

Émile et Jean Aicard firent connaissance au sein de la société parisienne *La Cigale* dont ils furent des premiers membres.

Chevalier de la Légion d'honneur.

Jean AICARD

*POÈMES DE PROVENCE*

(les trois éditions réunies)

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

J'ai transcrit très exactement les poèmes de la première édition en améliorant parfois la ponctuation, notamment pour les dialogues, en fonction des normes de la typographie actuelle. J'ai ensuite intercalé à leur place les poèmes ajoutés dans la deuxième et la troisième éditions.

Les *Poèmes de Provence* ont été publiés sans aucune note de bas de page : l'apparat critique donné ici est propre à la présente édition.

L'intérêt de cette nouvelle publication n'est pas de produire une « quatrième édition » des *Poèmes de Provence* puisque l'édition de 1878 leur a donné leur forme finale, mais plutôt :

- après collationnement, de signaler les modifications apportées dans la troisième édition ;
- de compléter la recherche des éléments grecs plus ponctuels que certains poèmes peuvent contenir, en complément de ce qui a été dit dans les pages précédentes ;
- d'expliciter quelques mots ou expressions.

Dominique AMANN

**Pagination des poèmes  
dans  
les différentes éditions**

Éditions	1873	1874	1878	1909
Dédicace À la France	1	1	1	9
Prélude	3	3	3	11
Tout l'été	7	7	7	15
Journée d'hiver	-	9	9	17
La Noël. Bénédiction du feu	9	11	11	19
Lettre à ma sœur	12	14	15	23
Aegri somnia	15	17	18	26
La mort de l'Aïeul	17	19	20	28
Un cimetière	20	22	23	31
Les cyprès	22	24	24	32
Arles	24	26	26	34
Le Rhône	27	29	29	37
Les glaneuses de la Camargue	-	-	33	41
La ferrade	31	33	38	46
Avignon	34	36	42	50
Le mistral	37	39	45	53
La cueillette des olives	41	43	49	57
Gelée blanche	43	45	51	59
Les tambourinaires	44	46	52	60
La fleur d'amandier	-	-	56	64
Thestylis	48	50	58	66
L'aioli	-	-	59	67

**Éditions**

	1873	1874	1878	1909
Marseille	49	51	61	69
La Sainte-Baume	52	54	64	72
Les pins	56	58	68	76
La ruche	28	60	70	78
La leçon de lecture	60	62	71	79
Les canisses	63	65	74	82
La moustouire	65	67	76	84
La flourette	68	70	79	87
À Virgile	69	71	80	88
Le mal du pays	71	73	82	90
L'absence	-	77	86	94
Retour par mer	75	79	88	96
Mignon	79	83	92	100
Nice	81	85	94	102
Les mayes	85	89	98	106
La maye d'avril	-	-	102	110
Claire	89	93	104	112
Idylle	91	95	106	114
Les magnanarelles	94	98	108	116
La grand'route	97	101	111	119
Le puits	99	103	112	120
Les seuils	102	106	115	123
La bouille-abaisse	104	108	117	125
Bal dans la nuit	-	-	121	129
La saint-Éloi	108	112	123	131
Aix	-	-	127	135
La Méditerranée	112	115	130	138
Toulon	114	117	132	140
Les roseaux du golfe	118	121	136	144
Le centaure	-	-	139	147

Éditions	1873	1874	1878	1909
Le bain	-	-	141	149
À un inconnu	121	124	143	151
Le laurier du pays natal	123	126	145	153
Bruits du soir	127	130	149	157
Jean des figues	-	-	151	159
La première pierre	-	-	152	160
L'aire	129	132	154	162
Les genêts	-	-	157	165
Fête-Dieu	-	-	163	171
Juin	-	-	164	172
Chanson de la moisson	-	-	166	174
Saules et pommiers	-	-	168	176
Nuits d'été	132	135	170	178
Dans le golfe	135	138	173	181
Vita brevis	-	141	176	184
Nul n'écoute nos vers	-	142	177	186
La chanson des blondes	138	143	178	187
L'âme du blé	140	145	180	189
L'immortelle	144	149	184	192
Pulsanda tellus	-	155	187	195
Lettre à Sully Prudhomme	147	152	188	196
À Jean Aicard, sonnet	-	-	191	199
Les cigales				
I – <i>Puisque l'été pour moi</i>	150	156	192	200
II – LA CIGALE	151	157	194	202
III – <i>Trois rubis enchâssés</i>	152	158	196	204
IV – <i>Ô cigale, avant d'être</i>	153	159	197	205
V – À LA CIGALE	154	160	198	206
VI – MIDI	155	161	200	208
VII – IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE	157	163	203	211

Éditions	1873	1874	1878	1909
VIII – IMITÉ D'APOLLONIDAS	158	164	204	212
IX – IMITÉ D'ARCHIAS	159	165	205	213
X – IMITÉ DU CALENDAL	159	165	206	214
XI – <i>Quand les neuf Muses sœurs</i>	160	166	207	215
XII – <i>Ce paysan m'a dit</i>	161	167	208	216
XIII – <i>Quand le jour a chauffé</i>	162	168	209	217
XIV – CHANSON DES CIGALES	163	169	210	218
XV – AUX CIGALES APOCRYPHES	164	170	212	220
XVI – <i>La fourmi dit à la cigale</i>	165	171	213	221
XVII – IMITÉ DE LONGUS	166	172	214	222
XVIII – LA CAPTURE	167	173	216	224
XIX – LA CAGE À CIGALES	168	174	218	226
XX – LES MIROIRS CREVÉS	170	176	220	228
XXI – <i>Notre temps te dédaigne</i>	171	177	221	229
XXII – IMITÉ DE MARCUS ARGENTARIUS	172	178	222	230
XXIII – <i>Quand Thyrsis eut chanté</i>	173	178	223	231
XXIV – SUR LA CIGALE	174	180	225	233
XXV – <i>J'ai suivi du regard</i>	175	181	227	235
XXVI – <i>Quoi qu'ait dit Evenus de Paros</i>	176	182	228	236
XXVII – <i>Bien d'autres avant moi</i>	176	182	229	237
XXVIII – EXEGI MONUMENTUM	177	183	230	238
XXIX – JE SUIS LA PETITE CIGALE	178	184	-	-
Pierre Puget	-	-	231	239
Récapitulation : 1/ 82 poèmes				
2/ + 5 poèmes				
3/ + 17 poèmes				
Total : 104 poèmes				

## À LA FRANCE

France, telle qu'elle est, j'offre cette œuvre à toi  
Comme un autre jadis l'eût dédiée au Roi,  
Du temps où, sauf la cour, tout le monde était rustre,  
Pour qu'il la protégeât et qu'elle fût illustre.  
Et d'ailleurs faudrait-il qu'on dît : Il a chanté  
La Provence, un recoin de pays enchanté,  
Exaltant (ce n'est pas ce que l'heure demande)  
La petite patrie aux dépens de la grande ?

Je t'aime, ô mon pays tout entier, sol gaulois,  
Dans tes cités, dans ton langage et dans tes lois,  
Dans tes sombres forêts de chênes ou d'érables,  
Jusqu'en tes guis sacrés qui restent vénérables ;  
Souvent, en traversant la Seine, je suis pris  
De l'orgueil joyeux d'être un passant dans Paris !  
Mais j'ai pour la Provence au ciel bleu la tendresse  
Qu'on a pour l'Italie et qu'on a pour la Grèce.

Vieille Gaule à l'esprit attique, au cœur romain,  
Souviens-t'en : la Provence est l'antique chemin  
Par où la race hellène et latine à ta race  
Apporta ses trésors de lumière et de grâce,  
L'exquise politesse, honneur de nos cités,  
L'art, la douce éloquence et toutes les beautés.



Ô France ! c'est donc toi que, dans ton âme même,  
Toi que dans ton génie exalte mon poème,  
Et comme en d'autres temps on l'eût offert au Roi,  
Patrie, ô majesté, je le dédie à toi,  
De sorte que ton nom dont j'invoque l'auspice  
Désormais le décore, inscrit au frontispice.

•

Le « sol gaulois », — la France, — avec ses forêts épaisses et ses « guis vénérables », a été largement colonisé par les Romains qui avaient étendu leur Empire jusque dans nos actuelles Allemagne et Grande-Bretagne. Mais la Provence l'avait été précédemment par les Grecs : elle seule a « l'esprit attique ».

## PRÉLUDE

Lorsque j'étais enfant, j'ai fait plus d'une fois  
Comme tous mes égaux l'école buissonnière.  
Le maître m'attendait : j'étais dans la rivière,  
Ou le long de l'étang, ou dans le petit bois.

Temps perdu ? Non, gagné, car j'apprenais des choses  
Que jamais ne me dit le professeur savant,  
Quand j'écoutais, furtif, le murmure du vent  
Et le frisson léger des bourdons sur les roses.

Du soupir des blés mûrs, de la chanson du nid,  
Du bruit de l'eau perlant sur la branche mouillée,  
De tous les sons confus qui troublent la feuillée,  
J'apprenais l'art divin, le rythme et l'infini.

Aujourd'hui, l'écolier des oiseaux, des cigales  
Et des roseaux penchés au bord des marais verts,  
Imite leur langage et, selon l'art des vers,  
Il décrit la campagne et les saisons égales.

Répétant de son mieux les secrètes leçons  
Et le spectacle fort de la nature en sève,  
L'humble rêveur, content d'être encor leur élève,  
Vous ramène à l'école au milieu des buissons.

À cette heure où chacun parle de fin prochaine,  
Où la plupart, plaintifs, meurent d'un long ennui,  
Le poète, attristé des âmes d'aujourd'hui,  
Raconte l'énergie et la vertu du chêne\*.

En ce moment qui semble au monde le dernier,  
Où l'on dit que déjà la conscience est morte,  
Il ne va pas chantant le désespoir : il porte,  
Comme gage de vie, un rameau d'olivier.

Car il comprend qu'un verbe habite les écorces,  
Il devine dans tout l'exemple ou le conseil ;  
Il sait qu'un grand espoir nous luit dans le soleil  
Et qu'un amour sans fin fait la chaîne des forces.

Ah ! rien qu'en traversant, quand Avril est vainqueur,  
La prairie et les bois où tout vient de renaître,  
L'homme à qui nul n'a dit l'esprit caché de l'être  
Sent bien pourtant qu'un Dieu lui passe dans le cœur !

... Or les prés et les bois, les printemps que je chante  
Sont ceux du pays même où je fus écolier,  
Mon doux recoin de terre aimable et familier  
Où la mer vient baigner la colline penchante.

J'ai là, dans ma Provence, où les chênes sont beaux,  
Mon foyer, mon arpent du sol de la patrie,  
Et je sens à ce nom ma pensée attendrie,  
Car là j'ai des amis et là j'ai des tombeaux.

---

\* Dans la 3/ : Raconte la vertu patiente du chêne.

•

À l'école de la Nature, un jeune polisson découvre avec émerveillement des images, des sons, des sensations pour lui inaccoutumés : il apprend « l'art divin » c'est-à-dire la poésie des choses ; « le rythme et l'infini » (ὁ ρυθμὸς et τὸ ἄπειρον), concepts appartenant à la philosophie pythagoricienne. Il entend les cigales, ressent « l'énergie et la vertu du chêne », l'arbre souvent associé à Zeus. Dans un panthéisme encore vague, il sent que tout est habité par l'Esprit d'un Dieu.

## TOUT L'ÉTÉ

— « Je suis la petite Cigale  
Qu'un rayon de soleil régale  
Et qui meurt quand elle a chanté  
Tout l'été.

« Tout l'été j'ai redit ma chanson coutumière ;  
Mais la bise est venue : adieu l'azur vermeil !  
Je fus l'âme des blés \* vibrant dans la lumière :  
Je reverrai comme eux la gloire du soleil. »

— « Je suis le poète qui t'aime ;  
Je veux qu'on dise, ô mon emblème :  
Il fut Cigale : il a chanté  
Tout l'été.

« Tout l'été d'une vie ardente et sans ténèbres,  
Je veux chanter les fleurs, les blés, l'azur, l'amour,  
Et quand viendront l'hiver et les souffles funèbres,  
Mourir dans un espoir de gloire et de retour ! »

•

---

\* NDLR : la cigale est nommée plusieurs fois « âme des blés » dans les *Poèmes de Provence*, principalement dans le poème « L'âme du blé ».

Dans les deux derniers quatrains, le poète se dit cigale, idée plusieurs fois développée par Platon (*Phèdre*, 259 b-d ; et *Ion*, 534 a-b).

## JOURNÉE D'HIVER

Il a plu cette nuit et l'on respire à l'aise.  
Je marche sur le bord de la haute falaise  
D'où je vois à mes pieds, sur ses flancs inclinés,  
Le pin dont l'âme vibre en frissons alternés,  
Le chêne et l'arbousier que balance la brise  
Et très-bleue, écumeuse, en bas, la mer qui brise  
Avec un bruit joyeux de cailloux crépitants.  
Sous le ciel radieux les flots sont éclatants,  
Et frais, car un vent souffle et leur fraîcheur sereine  
Se dégage et me vient dans cette douce haleine.  
Le cri des moineaux francs sonne clair dans l'air pur ;  
On ne voit plus flotter, éparse sous l'azur,  
Pesante à respirer dans la chaude lumière,  
La poussière des rocs et des fleurs, la poussière  
Que tous les grands chemins livrent aux vents errants,  
Et qui pâlit le vert de nos pins odorants.  
L'air est plus bleu, lavé par une nuit d'averse ;  
Un nuage en flocons blanchissants se disperse.  
À l'horizon, penchés, passent de grands vaisseaux  
Et l'on peut voir longtemps derrière eux sur les eaux,  
Déroulée en ruban, la trace du sillage.  
Les marins sur le pont regardent le rivage  
Où tout est souriant et calme, où tout est vert.

Seuls, les ceps effeuillés m'ont rappelé l'hiver.

•  
Au temps de Jean Aicard, le *plan* de La Garde, s'étendant jusqu'à la mer, était une zone de pâturage. Il s'arrêtait aux falaises de l'anse Saint-Pierre.

De la maison des *Lauriers* jusqu'à la falaise, en coupant à travers prés, il y avait une distance d'environ un kilomètre et demi.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 9-11.  
*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1872, page 511.  
*Les Annales politiques et littéraires*, 28<sup>e</sup> année, n° 1435,  
dimanche 25 décembre 1910, page 627, colonnes 1-3.

## LA NOËL BÉNÉDICTION DU FEU

L'hiver resserre autour du foyer la famille.  
Voici Noël. Voici la bûche qui pétille ;  
Le « carignié », vieux tronc énorme d'olivier  
Conservé pour ce jour, flambe au fond du foyer.  
Ce soir, le « gros souper » sera bon, quoique maigre.  
On ne servira pas l'anchois rouge au vinaigre,  
Non, mais on mangera ce soir avec gaîté  
La morue au vin cuit et le nougat lacté,  
Oranges, raisins secs, marrons et figes sèches.  
Dans un coin les enfants se construisent des crèches,  
Théâtres où l'on met des pierres pour décor  
Et de la mousse prise aux vieux murs, puis encor  
Des arbres faits d'un brin de sauge, et sur ces cimes,  
Le long des fins sentiers côtoyant ces abîmes,  
Des pâtres et des rois se hâtent vers le lieu  
Où vagit, entre l'âne et le bœuf, l'enfant-Dieu.  
Lorsque naquit en lui la Parole nouvelle,  
Le blé vert égayait la terre maternelle.  
Or, dès la Sainte-Barbe, on fait (semé dans l'eau)  
Lever pour la Noël un peu de blé nouveau :  
Sur des plats blancs on voit, humble, verdier cette herbe,

Gage mystérieux de la future gerbe,  
Qui dit : « Aimez. Croyez. Noël ! Voici Noël !  
« Je suis le pain de vie et l'espoir éternel. »

Si l'on vit loin les uns des autres dans l'année,  
Chacun du champ lointain, de la ville éloignée  
Arrive, à la Noël, pour revoir les parents,  
Les anciens, les petits qu'on retrouve plus grands ;  
Pour boire le muscat dont l'odeur donne envie ;  
Pour causer tous ensemble et se conter sa vie,  
Pour montrer qu'on n'est pas des ingrats oublieux  
Capables de laisser tout seuls mourir les vieux.

« À table ! » — L'on accourt. La sauce aux câpres fume ;  
Le nougat luit ;... mais c'est une vieille coutume  
Qu'avant de s'attabler on bénisse le feu.

La flamme rose et blanche avec un reflet bleu  
Sort de la bûche où dort le soleil de Provence.  
Et le plus vieux, avec le plus petit, s'avance :  
« Ô feu, dit-il, le froid est dur ; sois réchauffant  
« Pour le vieillard débile et pour le frêle enfant ;  
« Ne laisse pas souffrir les pieds nus sur la terre ;  
« Sois notre familier, ô consolant mystère !  
« Le froid est triste, mais non moins triste est la nuit ;  
« Et quand tu brilles l'ombre avec la peur s'enfuit ;  
« Prodigue donc à tous ta lumière fidèle :  
« Qu'elle glisse partout où l'on souffrit loin d'elle,  
« Et ne deviens jamais l'incendie, ô clarté !  
« Ne change pas en mal ta force et ta bonté ;  
« Ne dévore jamais les toits couverts de paille,  
« Ni les vaisseaux errants sur la mer qui tressaille,

« Rien de ce qu'a fait l'homme, et qu'il eût fait en vain,  
« Ô feu brillant, sans toi notre allié divin. »

Le vieillard penche un verre, et le vin cuit arrose  
La longue flamme bleue au reflet blanc et rose ;  
Le carigné mouillé crépite, et tout joyeux,  
Constellant l'âtre noir, fait clignoter les yeux.  
On s'attable. La flamme étincelante envoie  
Aux cristaux, aux regards, ses éclairs et sa joie ;  
Le vieux tronc d'olivier qui gela l'autre hiver  
Se consume, rêvant au temps qu'il était vert,  
Aux baisers du soleil et même à ceux du givre ;  
Tel, mourant dans la flamme, il se prend à revivre,  
Et l'usage prescrit qu'on veille à son foyer,  
Pour que, sans s'être éteint, il meure tout entier.

•

La Nativité est, en Provence, une fête de nature familiale aux joyeuses traditions : blé de la Sainte-Barbe qui promet la récolte prochaine des grains qui fourniront la base de l'alimentation humaine, « le pain de vie et l'espoir éternel » ; gros souper avec le vin cuit et les treize desserts ; bénédiction du feu ; crèche.

La bénédiction du feu est précédée d'une invocation à « l'allié divin » : ravi aux dieux par Prométhée, le feu apporte aux hommes la chaleur et la lumière. Puis vient la libation : un peu de vin cuit, versé sur la flamme, est ainsi offert à la divinité pour la rendre propice — rite pratiqué par les Grecs.

## LETTRE À MA SŒUR

Que dis-tu ? Que fais-tu là-bas, ma sœur chérie ?  
Écris-moi plus souvent encore, je t'en prie.  
Je suis dans un torrent de bruit. Si tu savais !  
Je veille, je dors mal ; j'écris, je viens, je vais,  
Dans l'immense Paris, sans trêve ni relâche,  
Recommençant toujours l'interminable tâche  
De croître, d'augmenter ma pensée, espérant  
Que mon cœur agrandi peut faire mon nom grand !  
Que veux-tu ? J'en conviens, c'est comme une folie :  
C'est pour cela, c'est pour ce rêve qu'on oublie  
Durant des mois entiers la petite maison,  
Les platanes, les bois de pins, et l'horizon  
De la mer bleue avec les bateaux lourds de toiles,  
Et le ciel du pays plus qu'ailleurs plein d'étoiles !  
C'est pour cela qu'on part, qu'on se fait des adieux  
Et qu'on se quitte avec des larmes dans les yeux,  
Car on pleure, on se plaint, mais on part tout de même !  
Oh ! l'absence ! oh ! quitter tous les êtres qu'on aime !  
Se dire : « J'étais là tantôt ; me voici loin !  
« Ma présence pourtant leur était un besoin ;  
« Que disent-ils sans moi ? Que font-ils à cette heure ? »  
Hélas ! il faut pourtant un jour que l'homme meure,  
Qu'il s'en aille, robuste enfant ou frêle aïeul,  
Et la mort est un mal parce qu'on s'en va seul.  
N'avions-nous pas assez, ô mort, de ton silence !

Pourquoi cette autre mort passagère, l'absence ?  
 Et puis, j'en ai quitté des amis jeunes, beaux,  
 Fiers d'être forts, foulant d'un pied sûr les tombeaux,  
 Qu'en de lointains pays à présent le ver ronge,  
 Ou revenus avec des figures de songe  
 Ils ont frappé chez moi ; j'ai dit : « Entrez ! » Alors  
 Ces hommes, ressemblant à d'autres qui sont morts,  
 M'ont dit : « Te souviens-tu comme nous nous aimâmes ? »  
 J'ai répondu : « Qui donc vous a changé vos âmes ? »  
 — C'est l'absence ! » a dit l'un d'entre eux. J'ai répondu :  
 « Mais alors, tu n'es pas celui que j'ai perdu ! »

Les absents sont des morts probables que l'on pleure !  
 C'est égal, votre part à vous est la meilleure,  
 Vous qui restez, car l'être aimé seul s'est enfui :  
 Il n'a pas emporté le pays avec lui ;  
 Vous n'avez vu partir que l'être aimé, vous dis-je,  
 Et vous n'avez pas vu ce douloureux prodige :  
 Les horizons connus, les rochers familiers,  
 Les vieux chênes, amis avec qui vous parliez,  
 Toits, mer, ciel, tout cela pris d'une vie étrange  
 Tournoyer et vous fuir sous l'horizon qui change !  
 Je t'ai quittée, hélas ! et moi tout m'a quitté.  
 Le ciel bleu, le soleil, le pays t'est resté,  
 Et le foyer te parle, et l'arbre te console ;  
 Et si tu dis mon nom, mon chien, à ta parole,  
 Te regarde, bougeant la queue, et se souvient.  
 Ainsi du frère absent tout là-bas t'entretient,  
 Et rien ici de toi ne parle à ma pensée.  
 Proscrit de l'idéal, ô ma sœur délaissée,  
 Cet idéal qu'ici je cherche, où donc est-il ?

Je n'ai fait, te quittant, que doubler mon exil !

•

En définissant l'absence « cette autre mort passagère », Jean Aicard exploite le topos littéraire selon lequel partir c'est mourir à quelque chose. Il inspira, quelques années plus tard, à Edmond Haraucourt (1856-1941), son célèbre

### RONDEL DE L'ADIEU \*

Partir, c'est mourir un peu,  
 C'est mourir à ce qu'on aime :  
 On laisse un peu de soi-même  
 En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,  
 Le dernier vers d'un poème ;  
 Partir, c'est mourir un peu,  
 C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part et c'est un jeu,  
 Et jusqu'à l'adieu suprême  
 C'est son âme que l'on sème,  
 Que l'on sème en chaque adieu :  
 Partir, c'est mourir un peu...

On connaît également l'air chanté par André Bauge :

Partir, c'est laisser son âme  
 Partir, c'est laisser son cœur

\* HAURACOURT (Edmond), *Seul*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1891, in-16, xxxvi-297 pages, portrait. Le rondel à la page 12.



Partir, c'est quitter la femme  
Qui tient dans sa main tout votre bonheur  
Lorsque vient, tristesse infinie  
Le moment de se dire adieu  
Partir, c'est briser sa vie  
Partir, c'est mourir un peu \*\*.

En quittant sa Provence, « l'horizon / De la mer bleue avec les bateaux lourds de toiles, / Et le ciel du pays plus qu'ailleurs plein d'étoiles », le poète a quitté la mer grecque, la *mare velivolum* « la mer où l'on va à la voile » de Virgile où la malédiction continue de poursuivre les Troyens \*\*\*.

Mais, ce faisant, il poursuit sa quête de l'Idéal, c'est-à-dire des trois transcendants : le Vrai (τὸ ἀληθές), le Bien (τὸ ἀγαθόν) le Beau (τὸ καλόν).

\*\* Extrait de *Au temps des Merveilleuses*, opérette à grand spectacle en deux actes et seize tableaux, livret d'Albert Willemetz et André Mouëzy-Éon, musique d'Henri Christiné et Tiarko Richépin ; 1/ Paris, Châtelet, 22 décembre 1934 avec André Baugé dans le rôle de *Roland*. — André BAUGÉ (1892-1966), fils de la célèbre cantatrice Anna Tariol-Baugé, perdit un poumon à la première guerre mondiale. Il fit pourtant une belle carrière de baryton à l'Opéra et à l'Opéra-Comique et mérita le surnom de « Prince de l'opérette ».

\*\*\* VIRGILE, *Énéide*, livre I, vers 223-253 ; volume II, pages 20-22.

## ÆGRI SOMNIA

On a congé parfois dans ce Paris étrange,  
Et l'on peut oublier le bruit, brouillard et fange,  
L'incessant tourbillon, le travail, les efforts.  
C'est quand on est malade et chez soi seul ; alors  
Il faut, bon gré, mal gré, songer à se refaire  
Du bon sang. On relit le livre qu'on préfère.  
On flâne ; puisqu'on est malade, c'est permis.  
On reçoit par moments des visites d'amis,  
Gens qui se portant bien ressortent au plus vite  
Avec ces mots banals : « Très-pressé, je vous quitte ! »  
Et l'on se fait l'effet, tout malade pourtant,  
Tant ils semblent fiévreux, d'être soi bien portant,  
Heureux, en les voyant replonger dans la foule \*,  
D'être hors du torrent furieux qui les roule !...  
Pour moi, quand je fais halte ainsi, trop fatigué,  
Je songe à la Provence, heureux sinon bien gai ;  
Je revois tout : la mer, les pins sur la falaise ;  
J'y suis, quoique cloué près du feu, sur ma chaise.  
Alors, dans mon esprit, sans effort, sans travail,  
Bois, mer, ciel, tout revient nettement, en détail ;  
Sous des arbres amis je fais de longues poses...  
C'est la fièvre qui fait revoir si bien les choses.

\* Dans la 3/ : Satisfait, à les voir replonger dans la foule,

J'hésite quelque temps sur le choix d'un chemin ;  
 Je porte un gros bouquet sauvage dans ma main,  
 Et j'en pourrais décrire et nommer chaque plante.  
 C'est un même tableau quelquefois qui me hante.  
 Tel aujourd'hui j'ai vu mon chien obstinément :  
 Accroupi comme un sphinx, de son grand œil aimant  
 Il sondait, attentif, rêveur comme son maître,  
 La route par laquelle il m'a vu disparaître.

•

*Aegri somnia* est une locution latine signifiant littéralement « les rêves d'un malade ». Elle provient du poète latin Horace qui, dans l'épître préliminaire aux Pisons ouvrant son *Art poétique*, compare les idées confuses qui seraient émises dans un livre aux « rêves d'un malade » \*\*.

Dès qu'il songe à sa Provence natale, le poète ne peut empêcher le surgissement de l'Antiquité : ici, c'est son chien qui ressemble à un sphinx... sphinx égyptien, d'ailleurs, car la Grèce connaissait plutôt la Sphinge (ἡ Σφίγξ), fille d'Échidna et d'Orthos, un monstre à tête de femme, corps de lion et ailes d'oiseau.

\*\* HORACE, « Art poétique », vers 7, *Œuvres complètes*, page 347. — Quintus Horatius Flaccus (65-8 av. J.-C.), s'établit à Athènes pour y poursuivre ses études. De retour à Rome au début des années 40, il se lia d'amitié avec Virgile qui l'introduisit auprès de Mécène. Parvenu à un rang élevé dans les cercles du pouvoir impérial, Horace produisit une importante œuvre poétique en latin : *Satires*, *Épodes*, *Odes*, *Épîtres*.

## LA MORT DE L'AÏEUL

Mon père est mort, voici vingt ans, à Vaugirard.  
 Enfant, je n'ai pas vu partir le corbillard,  
 Mais je sais la tristesse affreuse que dégage  
 Ce char glacé portant les morts comme un bagage  
 Au milieu des passants affairés, et du bruit  
 Des fiacres et des vieux hôtels qu'on reconstruit.  
 Il gît dans un recoin du cimetière immense,  
 Sol où même le vent ne met point de semence.

Son père, mon aïeul est mort, voici vingt jours.  
 Paris tua le fils : Paris fait les ans courts.  
 Il rencontra la mort en poursuivant la gloire,  
 (Ô Paris, c'est toujours la même vieille histoire !)  
 Tandis qu'au loin, là-bas, près des flots miroitants,  
 Le vieillard l'espérait \* et comptait les instants.  
 Son fils mort, il se dit : C'est bien, j'attendrai l'heure.  
 Elle vint. Ne croyez pourtant pas que je pleure ;  
 Il est mort accablé par l'âge et disant : « Dieu,  
 « Achevez-moi ! Ma fille et toi, mon fils, adieu. »  
 Et puis il reprenait, gai : « Monsieur de Molière  
 « Aimait les médecins, mon fils, à ma manière ;  
 « Ils ne guérissent pas la vieillesse ; la mort  
 « Seule, sait tout guérir. » Le vieillard était fort ;

\* Verbe provençal : attendre.

Lent à s'éteindre, il fit dans le calme un long somme ;  
La mort en fut le rêve et prit enfin cet homme.  
Le soleil souriait dehors, clair et content.

Puis, j'ai vu sur le seuil du jardin éclatant  
Une bière s'ouvrir, étroite et blanche couche.  
On descendit l'aïeul calme, entrouvrant la bouche,  
Vénérable, endormi dans le dernier sommeil,  
Et ses chers cheveux blancs se jouant au soleil.

Six rudes paysans, ôtant les blouses bleues,  
Pour porter le cercueil pesant durant deux lieues,  
Le prirent sur l'épaule, et d'un pas assuré  
Marchèrent devant moi sous le fardeau sacré.  
Des profonds oliviers tout surchargés d'olives  
Autour de nous fuyaient les pinsons et les grives ;  
Pas de fleurs, mais partout la verdure ; et la mer  
Au loin, réfléchissant la pureté de l'air.  
On suivait en portant des branches de verveine...

J'ai moi-même versé sur lui la pelle pleine  
De terre molle où luit le germe à découvert.  
Il dort dans un recoin du cimetière vert,  
Et le vent marin chante en traversant les arbres,  
Provence, et ton soleil d'hiver chauffe les marbres.

La Garde, 16 octobre 1872.

•

Le père de Jean Aicard est décédé à Paris le 16 mai 1853 et son grand-père paternel le 29 septembre 1872 à Sanary (Var).

## UN CIMETIÈRE

Au versant d'un coteau, par-dessus des murs bas,  
Tout le champ apparaît, et l'on ne croirait pas,  
Tant les cyprès (dont bien des bastides sont closes)  
Sont charmants, tant la joie éclate dans les choses,  
Que ce soit là le sol où les morts sont couchés.  
Les cyprès par instants, d'un souffle errant penchés,  
Font gaîment remuer les ombres de leurs branches  
Sur des pierres qu'un ciel d'azur conserve blanches,  
Et les coquelicots foisonnent dans le foin.  
Le bois harmonieux du coteau monte au loin,  
Et sur la cime on voit les branches remuées  
D'un grand chêne accrochant la toison des nuées.  
Le cimetière rit, vivace, et, tout autour,  
Au pied du bois, d'où sort une effluve d'amour,  
Senteurs de romarins, de thyms et d'asphodèles,  
Étincelle au soleil un beau champ d'immortelles.

•

Si le cimetière parisien où repose le père de notre écrivain est un « sol où même le vent ne met point de semence », ceux de la Provence sont rians grâce à leurs couleurs et leurs parfums.

## LES CYPRÈS

Vous m'êtes chers, cyprès du Nord, cyprès funèbres,  
Malgré votre feuillage habité des ténèbres,  
Car vous me rappelez d'autres cyprès joyeux,  
Mes cyprès odorants dont la forme est la même,  
Vos frères du Midi, tout l'horizon que j'aime,  
Où vous seriez plus verts dans le bleu pur des cieux.

À vous voir je revois nettement comme en songe  
Un grand chemin poudreux qui devant moi s'allonge,  
Bordé de grenadiers qui réjouissent l'œil  
Ou d'arbousiers touffus tout rougissants de baies,  
Et je devine au loin des portails dans les haies  
À deux cyprès debout aux deux côtés du seuil.

Et puis de toutes parts, ô campagne ! ô nature !  
Que de jardins ayant des cyprès pour clôture,  
Tout pleins de cris d'enfants par les jeux échauffés ;  
Et que de fois j'ai vu, dans les murs de feuillage,  
Paraître tout à coup le curieux visage,  
Des petits vagabonds rouges et décoiffés !

L'ombre de nos cyprès est épaisse et charmante ;  
Ils connaissent le bruit des baisers de l'amante,  
Ils connaissent le rire et les chansons d'amour ;  
Le gai pinson, autour de son nid, y voltige ;

La cigale se pose au fin bout de leur tige,  
Par les doux soirs d'été, pour voir mourir le jour.

Ils cachent de vieux bancs où vont s'asseoir les couples.  
Ils sont fermes et droits avec des cimes souples,  
Et leur fierté fut chère à Virgile rêvant ;  
Théocrite avant lui les citait pour leur grâce,  
Et tandis qu'il chantait : « Cueillons le jour ! » Horace  
Par leur faite onduleux jugeait l'effort du vent.

Comme un Oriental j'aime ces sveltes arbres,  
Oui, même ceux qu'on voit debout entre des marbres,  
Toujours jeunes et verts comme sont les lauriers,  
Et je crois que nos morts pourtant libres d'envie  
Doivent encor rêver des plaisirs de la vie,  
Sous l'ombrage riant des cyprès familiers.

Théocrite mentionne ἐμαὶ ῥαδιναὶ κυπάρισσοι<sup>1</sup> « mes cyprès élancés » ; ἀκρόκομοι κυπάρισσοι<sup>2</sup> « des cyprès à la cime feuillue » ; μύρτοισι εὐώδει κυπαρίσσω<sup>3</sup> « des cyprès odorants ». Ils décorent les jardins : Πιείρα μέγα λαῶν ἀνέδραμε κόσμος ἀρούρα / ἢ κάπῳ κυπάρισσος<sup>4</sup> « La moisson abondante est la parure du champ ; le cyprès celle du jardin ».

<sup>1</sup> THÉOCRITE, *Idylles*, XXVII « Dialogue familial entre Daphnis et une jeune fille », vers 44 ; page 208.

<sup>2</sup> THÉOCRITE, *Idylles*, XXII « Les Dioscures », vers 41 ; page 160.

<sup>3</sup> THÉOCRITE, *Épigrammes*, IV, vers 7 ; page 226.

<sup>4</sup> THÉOCRITE, *Idylles*, XVIII « Épithalame d'Hélène », vers 29-30 ; page 142.

Quant aux auteurs latins, s'ils signalent parfois un cyprès altier<sup>5</sup> ou luxuriant<sup>6</sup> ils insistent davantage sur le noir cyprès, arbre funèbre des cimetières et des morts :

— Virgile : *atraque cupresso*<sup>7</sup> « et d'un noir cyprès » ; ce « noir cyprès », dressé près d'une tombe, était l'arbre funèbre, consacré aux morts. Ou encore *ferales ante cupressos*<sup>8</sup> « devant [le bûcher], des cyprès funèbres » : disposés autour d'un bûcher, ils symbolisaient la tristesse et le deuil.

— Horace : *cupressus funebres*<sup>9</sup> « les cyprès funèbres ». Ou encore *invisas cupressos*<sup>10</sup> « les odieux cyprès », haïs car ils étaient les seuls qui suivaient leurs maîtres sur leurs tombes.

« Cueillons le jour ! », locution latine devenue proverbiale, extraite d'une ode d'Horace :

*Ad Leuconoen*

*Tu ne quaesieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi  
Finem Di dederint, Leuconoe ; nec Babylonios  
Tentaris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati !  
Seu plures hiemes, seu tribuit Jupiter ultimam,*

<sup>5</sup> *Verum haec tantum alias inter caput extulit urbes, / Quantum lenta solent inter viburna cupressi* « Entre les autres cités, celle-ci [Rome] élève vraiment sa tête, autant que le font les cyprès entre les viornes souples » (VIRGILE, *Bucoliques*, élogue I, vers 25-26 ; volume I, page 4).

<sup>6</sup> *Laeta cupressus* « le luxuriant cyprès » (VIRGILE, *Culex* « le Mouche-ron » ; volume IV, page 356).

<sup>7</sup> VIRGILE, *Énéide*, livre III, vers 64 ; volume II, page 210.

<sup>8</sup> VIRGILE, *Énéide*, livre VI, vers 216 ; volume III, page 124.

<sup>9</sup> HORACE, *Épodes*, V « Contre la magicienne Canidie », vers 18 ; page 144.

<sup>10</sup> HORACE, *Odes*, livre II, XIV « À Postume », vers 19 ; page 58.

*Quae nunc oppositis debilitat pumicibus mare  
Tyrrhenum. Sapias, vina liques et spatio brevi  
Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida  
Aetas : carpe diem, quam minimum credula postero*<sup>11</sup>.

magnifiquement traduite de manière très littérale par Leconte de Lisle :

Ne cherche pas à connaître, il est défendu de le savoir, quelle destinée nous ont faite les Dieux, à toi et à moi, ô Leuconoé ; et n'interroge pas les Nombres Babylonniens. Combien le mieux est de se résigner, quoi qu'il arrive ! Que Jupiter t'accorde plusieurs hivers, ou que celui-ci soit le dernier, qui heurte maintenant la mer Tyrrhénienne contre les rochers immuables, sois sage, filtre tes vins et mesure tes longues espérances à la brièveté de la vie. Pendant que nous parlons, le temps jaloux s'enfuit. Cueille le jour, et ne crois pas au lendemain<sup>12</sup>.

Adeptes de l'Épicurisme, Horace invite Leuconoé à profiter de l'instant tout en continuant à vivre de manière ordonnée. Son *carpe diem* n'est donc pas une incitation à l'hédonisme comme cela a trop souvent été affirmé.

<sup>11</sup> HORACE, *Odes*, livre I, XI.

<sup>12</sup> *Œuvres d'Horace*, 2/ volume I, pages 18-19.

## ARLES

Arles, tes Aliscamps sont pleins d'éclats de rire ;  
C'est là que les amants aujourd'hui vont se dire  
L'éternité de leurs amours :

Les sarcophages creux, aux deux bords de la route,  
Sont leurs bancs familiers, et la Mort les écoute  
Quand ils disent ce mot : toujours.

Oh ! qui d'eux ou de vous, tombeaux de pierre creuse,  
Qui dit vrai ? Les amants ont la jeunesse heureuse,  
Vous le néant du souvenir ;  
Mais chaque Avril vieillit les amants ; vous, les tombes  
Pleines de mousse humide où boivent les colombes,  
Chaque Avril vous fait rajeunir.

Ô portiques, châteaux qui croulez, la lumière  
Sur vos frontons noircis joue à travers le lierre,  
Et vous fait paraître vivants.  
Ruines, devant vous le passant cherche et songe ;  
Est-ce la vie ou bien la mort, l'herbe qui ronge  
Vos murs qui tremblent à tous vents ?

Sous les arceaux du cloître une servante alerte  
Vient pour emplir sa cruche au puits ; la cour déserte  
S'étonne du bruit de son pas ;

Toi, vieux puits, que sais-tu de la vie éternelle ?  
— « La corde lentement a fendu ma margelle,  
Mais ma source ne tarit pas. »

Toi, cirque immense, où sont tes héros, tes athlètes  
Qui voyaient autour d'eux tant de milliers de têtes,  
Tant d'yeux attentifs, tant de mains ? —  
Deux colonnes, voilà ce qui subsiste encore  
Du théâtre où l'acteur sous le masque sonore  
Rythmait les larges vers romains...

Quoi ! tout serait-il mort ? Rien n'est resté d'un monde ?  
Taisons-nous, écoutons : cette terre féconde  
Devient si dure en s'échauffant  
Qu'émue au moindre choc elle sonne, elle vibre,  
Et qu'on entend frémir son âme antique et libre  
Même sous les pas d'un enfant.

Ne nommons pas la mort dans cette cité d'Arles  
Où tu grondes, ô Rhône ! ô Mistral, où tu parles !  
Où, sous l'azur toujours serein,  
Le taureau camarguais dompté mugit de honte,  
Où quand on met le pied sur la terre, il en monte  
Un bruit fort comme un chant d'airain !

•

La ville d'Arles est une cité romaine avec son théâtre, ses arènes, ses cryptoportiques et son forum, son cirque ou hippodrome, ses thermes, ses remparts et les Alyscamps.

Le poète latin Rufus Festus Avienus (ca 305-375) a rédigé, d'après des auteurs des v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, des *Ora*



*maritima* dont seul subsiste le premier livre qui renferme la description des côtes de la Méditerranée depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au Rhône. Dans cet ouvrage, il cite Arles à partir de laquelle le Rhône étend son delta : *Arelatus illic civitas adtollitur, / Theline vocata sub priore saeculo / Graio inco-lente* « La cité d'Arles s'élève en cet endroit, nommée Théliné au siècle précédent, lorsque le Grec l'habitait ». Il établit ainsi qu'Arles fut, à l'origine, une fondation grecque.

Jean Aicard mentionne à demi-mots les ruines romaines, le cirque ou le théâtre. Mais il consacre deux strophes aux *Alyscamps*, nom provençal des Champs élyséens : dans la mythologie grecque, l'Ἠλύσιον πεδῖον est le lieu de félicité promis aux hommes vertueux après leur mort.

## LE RHÔNE

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,  
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.  
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,  
Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe ! il court, et se jouant des lieues  
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,  
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,  
Et né dans la blancheur il finit dans l'azur.

Un lac veut l'arrêter au sortir de sa source ;  
Il le divise, il passe, et le frère du Rhin  
Trouvant alors des rocs en travers de sa course  
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain<sup>1</sup>.

À présent, reparaîs ! Tu n'auras plus d'obstacle<sup>2</sup>.  
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,  
Ô fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle  
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

<sup>1</sup> Quittant la Suisse, le Rhône entre dans le massif du Jura par le défilé de l'Écluse très encaissé : autrefois, le fleuve disparaissait sous des blocs calcaires (« Pertes du Rhône ») ; aujourd'hui, la retenue d'eau formée par le barrage de Génissiat recouvre tout le passage.

<sup>2</sup> Dans la 3/ : Reparaîs, reparaîs, tu n'auras plus d'obstacle :

La Suisse sans regret à la France te donne<sup>3</sup>.  
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.  
Le sang ne te plaît pas, à toi ! Ta force est bonne,  
Ô fleuve, et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :  
Voici Lyon, Valence et la brune Avignon,  
Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,  
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,  
Tu fais verdier les ceps sur les coteaux penchants,  
Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,  
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,  
Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,  
Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge,  
Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô toi le plus fort des fleuves de l'Europe,  
Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur,  
Lorsque près d'Avignon le mistral qui galope,  
Te jette en s'enfuyant le défi d'un vainqueur ?

Sans pouvoir t'indigner le mistral te devance...  
Ah ! tu voudrais marcher toujours plus lentement !  
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,  
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

<sup>3</sup> Dans la 3/ : La Suisse généreuse à la France te donne.

Car voici par essaims les belles filles d'Arles,  
Leurs cheveux couronnés du large velours noir,  
Le cœur pris au langage amoureux que tu parles,  
Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir.

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage,  
Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr ;  
Et le mirage vert du riant paysage  
Frissonne renversé dans tes reflets d'azur.

Mais tu n'es pas un lac, tu t'appelles le Rhône !  
Prouve donc, si tu peux, tes puissantes amours ;  
Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune  
Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours.

Arrange-toi ! — C'est fait ! Le Rhône a fait une île,  
Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre amer :  
C'est la Camargue. Elle est immense, elle est fertile,  
Et toujours grandissante elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve ! L'effort est digne de ta gloire.  
Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau ;  
Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire.  
Qui d'entre nous fera reculer son tombeau !

Et maintenant là-bas jusqu'aux grèves marines,  
Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,  
Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,  
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,  
Les noirs taureaux, tes fils, des flammes en leur œil <sup>4</sup>,  
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,  
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

•

Le Rhône est ainsi nommé par les Latins depuis au moins Jules César (100-44)) qui cite le *Rhodanus flumen* ou *Rhodanus* séparant l'Helvétie du Jura <sup>5</sup>. Mais, bien avant lui, le Grec Aristote (384-322) le mentionne dans ses *Météorologiques* <sup>6</sup> et un récit, encore reproduit par Pline l'Ancien <sup>7</sup> au début de notre ère, veut qu'une colonie grecque issue de Rhodes ait installé le comptoir commercial *Rhoda* (Ῥόδα ou Ῥόδη) du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer en Gaule Narbonnaise et que cette implantation primitive ait ensuite donné son nom au fleuve.

<sup>4</sup> Dans la 3/ : Les noirs taureaux, tes fils, des feux sanglants dans l'œil,

<sup>5</sup> CÉSAR (Jules), *De bello gallico*, livre I, VI ; volume I, page 8.

<sup>6</sup> ARISTOTE, *Météorologiques*, livre I, chapitre XIII, 30 ; volume I, page 53 : ὁ δὲ Ῥοδανὸς ποταμὸς ναυσιπέρατός ἐστιν « Le Rhône est navigable ».

<sup>7</sup> PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre III, V ; volume 2, pages 54-55 : *et regio Volcarum Tectosagum : atque ubi Rhoda Rhodiorum fuit : unde dictus multo Galliarum fertilissimus Rhodanus amnis* « et la contrée des Volques Tectosages où se trouvait la Rhoda des Rhodiens de laquelle fut nommé le très fertile fleuve Rhône ».

*Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 33-37.  
*Le Parnasse contemporain*, III (1876), pages 440-444.  
Poème cité pour la première fois par Jules Clément  
dans une lettre à Jean Aicard du 11 février 1874.

## LES GLANEUSES DE LA CAMARGUE

Voyez dans l'île — au loin — ces blés jaunes, mouvants  
Comme un lac d'or fondu sous la chaleur des vents ;  
Chaque onde en est d'une autre avec lenteur suivie  
Et la lourde moisson chante un hymne à la vie.  
Ce spectacle est divin ! mais crois-moi cependant,  
Suis la pente du Rhône, ô voyageur prudent ;  
Descends vers la mer bleue aux brises salutaires  
Et fuis l'air vénéneux exhalé par ces terres,  
Car c'est là la Camargue, où dans cette saison  
Du sol corrompu monte un plus subtil poison  
Qui desséché se mêle au sang, bleuit la lèvre,  
Et fait qu'un jeune corps est miné par la fièvre.

Sur ces rives, où tout semble sourire aux yeux,  
L'horizon par-delà les blés verdit joyeux ;  
Des tamarins épars et des genêts sauvages  
Y sont debout parmi les ajoncs des rivages ;  
Ce paysage est beau, mais jusqu'à l'horizon  
L'œil ne découvre pas une seule maison ;  
À peine une humble hutte où le laboureur couche  
Lorsqu'en hiver il vient dans la lande farouche ;

C'est qu'entre les sillons couverts de tant d'épis,  
 Mais sans oiseaux, hantés des lézards assoupis,  
 Sous les vents lourds du sud, effluves de fournaise,  
 Au milieu des pavots, comme une herbe mauvaise,  
 Une force maligne et triste — germe et sort,  
 Une invisible fleur endormante : la mort.

Oh ! mes bruns moissonneurs, ces blés-là sont superbes ;  
 Venez donc les couper, venez lier les gerbes,  
 Accourez ; c'est le temps de faire les moissons !  
 — Ils viennent un matin, mais sans cris ni chansons ;  
 En toute hâte ils font cette moisson funeste,  
 Tous muets, actifs même à l'heure de la sieste,  
 Un peu pâles, sans joie et sans cris amoureux,  
 Car ils sentent venir la fièvre derrière eux,  
 Qui leur dit : « Hâtez-vous, c'est ici mon royaume ! »  
 Et quand ils sont partis, chassés par ce fantôme,  
 Ils laissent un désert de chaume où par endroits,  
 Il reste des épis tombés ou même droits.

C'est alors que la faim, sœur de la fièvre pâle,  
 Avec son geste maigre, avec sa voix qui râle,  
 Assemblant un troupeau de femmes en haillons :  
 « Glaneuses, repassez dans ces riches sillons,  
 Dit-elle, que d'épis ! voyez quelle richesse !  
 Ramassez ce trésor perdu que Dieu vous laisse ! »

Tel un sinistre vol d'oiseaux, du haut de l'air,  
 Las d'avoir traversé la tempête et la mer,  
 S'abat, et dans un champ marche, traînant les ailes ;  
 Telles, pâles déjà de faim, ayant sur elles  
 Des haillons qui font voir leur maigre nudité,

Les glaneuses ici s'abattent chaque été.  
 Le soleil, à travers le chaume, — de la terre  
 Qui se dessèche, tire un miasme délétère,  
 Et le jour est sans voix. Peut-être seulement  
 Pourrait-on distinguer un fin bruissement.  
 Est-ce le Rhône au loin ? la mer rongéant la grève ?  
 La ronde tour à tour qui s'abaisse et s'élève  
 Des moucheron virant dans l'espace vermeil ?  
 Ou les vibrations des rayons du soleil,  
 Traits de feu frémissants qu'un art terrible lance ?  
 — C'est tout cela, que laisse entendre le silence.  
 Et les pauvresses vont, pas à pas, front courbé,  
 Cassant l'épi debout, glanant l'épi tombé.  
 Leur sang même leur fait encor tinter l'ouïe,  
 Et la paupière tremble et s'abaisse éblouie  
 Sur l'œil douloureux plein du feu torrentiel  
 Que reflète la terre et que verse le ciel.  
 Ô lumière du jour, bonté de la nature,  
 Tu trahis donc aussi parfois la créature !...  
 Les glaneuses pourtant, d'un regard plus troublé,  
 Cherchent encor, toujours, ce qui reste du blé.  
 Là, point de hâte ; il faut, d'une marche attentive,  
 Distinguer une glane hélas ! souvent chétive,  
 Dans le chaume qui semble à leurs fiévreux regards  
 Fait de mille rayons plantés comme des dards.  
 Ainsi de tous côtés le jour aigu les blesse ;  
 Leurs genoux par moments fléchissent de faiblesse,  
 Le sol sous elles tourne, et pendant qu'elles vont,  
 Les pieds ensanglantés, et la sueur au front,  
 La fièvre profitant de leur lenteur, pénètre,  
 Mêlée à la lumière intense, tout leur être.  
 Or, chacune, songeant à son prochain retour

Dans la cabane où pleure un enfant tout le jour,  
 À chaque épi nouveau que sa voisine envie,  
 Chacune en se courbant croit ramasser la vie...  
 Hélas ! elle se penche aussi du même effort  
 Vers l'invisible fleur d'où s'exhale la mort.

On a vu quelquefois une glaneuse, blême,  
 Tremblante, s'affaïsser soudain sur elle-même ;  
 Dans un vol de ramiers guettés du chasseur, tel  
 Tout à coup l'un d'eux tombe, atteint du plomb mortel.  
 Quand un brouillard malsain couvre cette campagne  
 Vers le soir, on a vu, sans pleurer leur compagne,  
 Des glaneuses chercher dans l'humide terrain  
 Une place propice où, sous un tamarin,  
 Pût reposer le corps de la morte, si frêle !  
 ... Un bouvier creuse un trou juste assez grand pour elle,  
 Et, le trou recouvert, chacune y jette après,  
 Quelques fleurs, pâles fleurs fiévreuses des marais ;  
 Ensuite, reprenant toutes, jeunes et vieilles,  
 Leurs tabliers gonflés d'épis ou leurs corbeilles,  
 Les glaneuses, les yeux dilatés par la nuit,  
 Repartent, croyant voir la morte qui les suit.

•

Au temps de Jean Aicard, la Camargue n'était pas aussi en-  
 diguée qu'aujourd'hui et le cours du Rhône n'avait pas encore  
 été totalement régulé et maîtrisé : de larges zones marécageuses  
 le bordaient, répandant miasmes et émanations vénéneuses.

## LA FERRADE À Paul Arène

Les taureaux de Camargue, errant à l'aventure,  
 Ardents comme autour d'eux la farouche nature,  
 Heurtant leur corne aiguë au tronc des tamarins,  
 Boivent à pleins naseaux, avec les sels marins,  
 La force et l'âpre orgueil des libertés sauvages,  
 Et parfois, dans les joncs désolés des rivages,  
 On les voit, effarant les oiseaux d'alentour,  
 Beugler vers l'infini leurs colères d'amour.

Donc ils sont fiers, ils sont libres, et l'île est grande.  
 Un jour, il faut aller les prendre dans leur lande  
 Et qu'ils sentent, vaincus, soumis au fer brûlant,  
 La marque de leur maître imprimée à leur flanc.  
 Des bouviers à cheval les lacent par les cornes,  
 Puis les traînent, la haine emplissant leurs yeux mornes,  
 Dans un cirque mal clos par des chars et des pieux.

Le taureau lent promène autour de lui ses yeux.  
 Dans un brasier le fer se chauffe à blanc. La foule  
 (Car l'homme est curieux même du sang qui coule)  
 Vient se presser autour du cirque trop étroit ;  
 Parfois cent spectateurs se hissent sur un toit.  
 La Ferrade ! On y vient d'Arles, c'est une fête.

Les cornes en avant, baissant sa lourde tête,  
 Le taureau fait entendre un mugissement sourd,  
 Quand un jeune homme leste, au cou nerveux, accourt  
 Et saisit à pleins poings ses cornes redoutables.  
 À l'entour, sur les toits, sur les chars, sur les tables,  
 On frémit. Le lutteur, se sentant regardé,  
 Veut vaincre seul ; il veut, de sueur inondé,  
 L'œil luisant à travers sa chevelure noire,  
 Rouge, cambrant les reins et tordant la mâchoire,  
 Arc-bouté sur ses pieds, d'un brusque mouvement  
 Étendre tout du long l'animal écumant.  
 Le noir taureau secoue en vain l'homme qu'il traîne ;  
 il recule ; on entend son pied creuser l'arène :  
 Sa queue ondule ; il souffle et gronde à chaque pas ;  
 Mais son dompteur le suit et ne le lâche pas,  
 Et les femmes, d'un œil fixe, les lèvres pâles,  
 Regardent en tremblant les deux superbes mâles.

L'homme, un pied en avant, sent contre son genou  
 Par instants s'appuyer le mufle chaud et mou.  
 « Hourrah, l'ami ! tiens bon, mon homme ! » On l'encourage,  
 Tandis que, maîtrisant l'animal fou de rage,  
 Sur les cornes, leviers vivants, l'homme hardi  
 Pèse ; et l'ardent taureau qui résiste a roidi  
 Son cou large où le sang afflue avec la force.  
 La chemise en sueur moule les nœuds du torse.  
 Les deux efforts se font équilibre un moment :  
 Les champions égaux sont là, sans mouvement...  
 Ah ! comme alors le cœur vous bat, blondes et brunes !  
 On peut voir, au visage ému de quelques-unes,  
 Quels doux prix obtiendra le jeune et beau vainqueur !...  
 Soudain l'homme adroit cède, et, d'un effort trompeur

Dans le sens même où tend la résistance aveugle,  
 Il abat le taureau qui s'allonge, et qui beugle  
 Couché sous le genou de son fier ennemi.

C'en est fait ! — Le vaincu gisant ferme à demi  
 Ses yeux pleins du regret de la lande marine,  
 Puis, sans bouger, soufflant du feu de sa narine,  
 S'abandonne en silence aux morsures du fer,  
 Deux fois déshonoré, dans sa force et sa chair.

•

La ferrade est l'action de marquer le bétail au fer rouge. Ce substantif est la francisation du provençal *ferrado*.

Des gardians à cheval, armés de tridents, fatiguent les jeunes taureaux à la course et les regroupent dans un enclos sommairement aménagé. Des garçons choisis pour leur audace et leur force les saisissent par les cornes et les renversent : il est alors possible de les marquer.

La ferrade est une fête en Camargue, à laquelle les manadiers invitent leurs amis. Et le spectacle des affrontements entre les hommes et les taureaux sauvages a toujours été très populaire.



## AVIGNON

Vignes du Languedoc, oliviers des Alpines,  
Toi qui dresses si haut ton front neigeux, Ventoux,  
Alpes du Dauphiné, forêts, monts et collines,  
Dans la plaine à vos pieds que regardez-vous ?

Les pics et les coteaux, les vignes et les chênes,  
Étageant leurs gradins en cercle à l'horizon,  
Regardent au milieu des mûriers, dans les plaines,  
Près du Rhône qui luit, la hautaine Avignon.

Avignon a des murs du temps des épopées,  
Dentelés de créneaux par où les vieillards blancs,  
Tout en pleurs, regardaient les rudes coups d'épées,  
En dressant vers le ciel muet leurs bras tremblants.

Le moyen âge grave et sombre vit encore  
Dans son enceinte ovale où se dressent des tours,  
Des jaquemarts debout dans leur clocher sonore,  
Flèches, porches, palais, dômes aux noirs contours.

Aux faîtes les plus hauts et dans chaque lézarde,  
Des fleurs mêlent leur grâce aux festons du granit,  
Et même le figuier sauvage s'y hasarde  
Au pied nouveau duquel l'hirondelle a son nid.

Ici, c'est le palais tortueux et sévère  
Des papes qui trônaient plus puissants que les rois ;  
Là, l'église des Doms, et, devant, son Calvaire  
Où se dresse un grand Christ en pierre sur sa croix.

Le crucifié triste est debout à mi-côte  
Du Rocher, mamelon riant, de pins planté :  
Une place au sommet ; sur cette place haute  
Un Jean Althen de bronze, orgueil de la cité ;

Car c'est sous cet azur de clémence, que pousse  
La garance, couleur de la vie et du sang.  
Oh ! le divin pays où la langue est si douce  
Sur les bords enchantés du Rhône si puissant !

Avignon resplendit dans un passé de gloire ;  
Pétrarque à son nom seul m'apparaît et sourit,  
Et son présent est beau de garder la mémoire  
Du parler des anciens dont un mot m'attendrit.

Ô félibres, salut ! salut, ô Roumanille ;  
Chanteur de la grenade entr'ouverte, Aubanel ;  
On sait que votre accent donne à la jeune fille,  
Étant fait pour l'amour, un sourire éternel.

Et toi, Mistral, au nom prédestiné ; félibres,  
Vos voix ont dominé, si douces cependant,  
Le Rhône et son mistral qui, sauvages et libres,  
Sur les ponts d'Avignon se brisent en grondant !...

Coteaux du Languedoc, Alpines, monts et chênes,  
Qu'écoutez-vous, penchés en cercle à l'horizon ?

Les monts et les forêts écoutent dans les plaines,  
Près du Rhône qui luit, la chanteuse Avignon.

•

Avignon fut à l'origine un comptoir maritime (ἐμπόριον) fondé par des Phocéens venus de Marseille en remontant le Rhône vers 539 avant notre ère.

La première mention du nom, Ἀβινιῶν, a été faite par Artémidore d'Éphèse, un géographe grec du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. : son ouvrage est certes perdu mais il est connu notamment par l'abrégé de Marcien d'Héraclée et par les *Ethnica* d'Étienne de Byzance : Ἀβινιῶν, πόλις Μασσαλίας πρὸς τῷ Ῥοδανῷ. τὸ ἐθνικὸν Ἀβινιωνήσιος τῷ ἐπιχωρίῳ καὶ Ἀβινιωνίτης τῷ ἑλληνι τύπῳ \* « Avignon, ville de Marseille, proche du Rhône. Le nom des habitants est localement [en latin] *Auenionèsios* et *Auenionitès* en grec ».

Strabon, vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la cite également : εἰσὶ δὲ ἐν τῷ μεταξὺ πόλεις καὶ Ἀβινιῶν \*\* « au milieu sont les villes d'Avignon... » ; ainsi que Claude Ptolémée au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère : Ἀβινίων κολωνία \*\*\* « Avignon, colonie ».

Jean Aicard évoque ici l'Avignon médiévale avec ses remparts, le Palais des papes, l'église des Doms et le célèbre pont. Il n'oublie pas, élevée sur le rocher des Doms, la statue, inaugurée le 21 novembre 1847, de Jean Althen (1709-1774) l'introducteur de la garance dans le terroir d'Avignon. Il salue également Pétrarque et les félibres restaurateurs de la langue littéraire.

\* ÉTIENNE DE BYZANCE, *Ethnica*, page 145, lignes 16-18.

\*\* STRABON, *[Géographie]*, livre IV, chapitre I, 11 ; volume I, page 154.

\*\*\* PTOLÉMÉE (Claude), *Claudii Ptolemæi geographia*, livre II, chapitre X ; volume I, page 112, ligne 24.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 37-40.

*Le Lisez-moi bleu magazine littéraire bimensuel des jeunes filles*, nouvelle série, n° 197, lundi 1<sup>er</sup> février 1932, page 400.

## LE MISTRAL

Ce vent, qui jette aux flots les galets de la grève,  
Pour sortir de son outre avec de longs cris sourds,  
Brusquement, sans attendre aucun ordre, la crève !

Lors il souffle par trois, par six et par neuf jours,  
Car TROIS étant sacré pour les dieux et les mondes  
Sur ce nombre divin il a réglé son cours.

Le voici ! le voici, ce laboureur des ondes !  
Il fond sur Avignon où le Rhône brutal  
S'oublie et rêve autour de ses îles fécondes.

Or, le Rhône, surpris par le fouet du Mistral  
Qui tourmente ses flancs et qui tord sa crinière,  
Écume et tout à coup part comme un bon cheval,

Ou bien comme un taureau quand siffle la lanière  
Que lui lance en criant le bouvier camarguais,  
Puis tous deux au galop s'en vont sous la lumière.

Hourrah ! car il est fort le vieux Rhône français ;  
Jusqu'à la mer d'un grand élan depuis sa source  
Il va toujours chantant sans se plaindre jamais !

Hourrah ! car le Mistral le fatigue à la course,  
Le Mistral qui, rompant les chênes dans nos bois,  
Fait aux mains de la Nuit vaciller la grande Ourse.

Le fier Mistral peut seul te réduire aux abois,  
Père de nos cités gauloises, fleuve libre,  
Mais sois sans honte, ô fleuve, il est aussi gaulois !

Ô fleuve, nous t'avons comme Rome eut le Tibre,  
Mais le Mistral au monde est un roi sans pareil  
Pour qui la vaste mer comme une lyre vibre !

Il vient, et ses clameurs font nos nuits sans sommeil,  
Mais il est le vent sain qui chasse les nuées  
Et mêle à l'ouragan les gaîtés du soleil.

Les vagues à sa voix follement remuées  
Ont sous le ciel serein des tempêtes d'azur,  
Et la Fièvre aux yeux creux a peur de ses huées.

Quand la peste s'enfuit au gré de ce vent pur,  
Quand les miasmes s'en vont dispersés par sa rage,  
Qu'importe un homme pris sous la chute d'un mur !

Car sa force est terrible, et quand son cri sauvage<sup>\*</sup>  
Retentit, on entend frissonner la maison ;  
Les ponts tremblent ; la mer s'éloigne du rivage,

Et rebroussant chemin les vaisseaux ont raison,

<sup>\*</sup> Dans la 3/ : Car terrible est sa force, et quand son cri sauvage

Frémissements de la quille au bout du mât qui ploie,  
Ballottés et penchants, de fuir sous l'horizon...

Les Romains, qui tenaient le monde pour leur proie  
Et ne rencontraient pas sur terre de vainqueur,  
D'Arles jusques à Rome ouvrirent une voie.

Mais lorsque le Mistral, formidable et moqueur,  
Passait dans leur chemin de gloire et de conquête,  
Une terreur sacrée envahissait leur cœur.

Les ouvriers romains disaient courbant la tête :  
« C'est l'âme du pays qui gronde et dans la nuit  
Renverse nos piliers d'un souffle de tempête ! »

— « Circius est un dieu qui parle dans ce bruit,  
Car un dieu seul résiste à César qui s'avance... »  
Dit César, et bientôt un temple fut construit

À CIRCIUS, AU DIEU MAÎTRE DE LA PROVENCE.

•

En assimilant le mistral provençal au *Circius*, Jean Aicard a  
commis une confusion.

Dans ses *Mémoires* Jean Astruc a consacré tout un chapitre  
aux vents qui soufflent sur la Provence. Il y mentionne notam-  
ment un fort vent venant de l'ouest : « Il souffle souvent en  
Languedoc un vent d'Occident, qui balaie la partie méridionale  
de cette Province dans toute sa longueur, depuis Toulouse jus-  
qu'à la mer Méditerranée, & dont le Rumb varie entre le Nord-

ouest & le Sud-ouest. Ce vent est modéré dans le haut Languedoc ; il augmente mesure qu'il avance, & il est déjà violent Carcassonne ; mais il est d'une violence extrême dans le bas Languedoc, principalement à Narbonne, à Beziers, & à Agde, où il va se perdre dans la mer, ne s'étendant guère jusqu'à Montpellier & à Nismes, que lorsqu'il suit le Rumb de l'Ouest ou de l'Ouest-sud-ouest ce qui est assez rare.<sup>1</sup> »

Et il précise, quelques lignes plus loin : « On appelle en Languedoc ce vent, *Cers* ou *le vent de Cers* : On l'appeloit même autrefois *Circius* ou *Cercius*<sup>2</sup> », nom qui pourrait provenir du grec ὁ Κίρκας désignant un vent soufflant dans le Latium. Aristote le nomme à plusieurs reprises Θρασκίας (*Thrascias*)<sup>3</sup>.

Sénèque dit que *infestat Galliam Circius* « le Circius ravage la Gaule » et *cui aedificia quassanti tamen incolae gratias agunt, tamquam salubritatem caeli sui debeant ei : divus certe Augustus templum illi, cum in Gallia moraretur, et vovit et fecit* « et bien qu'il ébranle les bâtiments les habitants lui rendent cependant grâces, car ils lui doivent la salubrité de leur ciel ; le divin Auguste, durant son séjour en Gaule, lui promet un temple et le fit édifier<sup>4</sup> ».

Mais, venant ainsi de l'ouest, ce vent ne saurait être le mistral : il s'agit plutôt de la tramontane.

<sup>1</sup> ASTRUC (Jean), *Mémoires*, deuxième partie, chapitre VIII « Des vents particuliers qui règnent dans le Languedoc », page 338. — Le *rhumb* est, en navigation maritime, une unité d'angle égale au trente-deuxième de la rose des vents, soit un secteur de 11° 15'.

<sup>2</sup> ASTRUC (Jean), *Mémoires*, deuxième partie, chapitre VIII « Des vents particuliers qui règnent dans le Languedoc », page 338.

<sup>3</sup> ARISTOTE, *Météorologiques*, livre II, chapitre VI, § 8, 9, 11 et 16 ; volume I, pages 103-105.

<sup>4</sup> SÉNÈQUE, *Naturalium quaestionum*, livre V « De ventis », 17 ; page 188.

En ce qui concerne le mistral, Astruc réfère à Strabon qui nomme μελαμβόρειος « Mélamborée », c'est-à-dire vent noir et du nord, un vent qui souffle sur la grande plaine de la Crau, s'abat en tempête, déplace des rochers, jette les hommes à bas de leurs véhicules et les dépouille de leurs armes et de leurs vêtements<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> STRABON, *[Géographie]*, livre IV, chapitre I, 7 ; volume I, page 151.

## LA CUEILLETTE DES OLIVES

Novembre. Le vent d'est pleure, et parmi les cieux  
S'amassent les brouillards tristes et pluvieux.

Les oliviers sont noirs d'olives, et l'on coupe  
Des roseaux sur les bords du marais ; puis, en troupe,  
Effrayant les gros-becs à grand bruit envolés,  
Les travailleurs s'en vont à la cueillette. Allez,  
Grimpez, garçons ; chantez dans l'arbre et dans les bises.  
On étale à vos pieds les vieilles toiles grises  
Où tombe, sous les coups actifs de vos roseaux,  
Le fruit noir qu'avant vous récoltaient les oiseaux.  
« Acanez ! » frappez sec ; l'olive se détache,  
Tombe, et sur les draps clairs ressort comme une tache,  
Et deux, trois, dix, vingt, cent, il en pleut. Alentour,  
Les filles que d'en haut l'on taquine d'amour  
Cherchent les fruits tombés en dehors de la nappe.  
Mais quoi donc ! les roseaux s'arrêtent ! Çà, qu'on frappe !  
Ravivez le travail un moment ralenti...  
Quelle récolte, enfants ! les fleurs n'ont pas menti !

« Le roseau, disent-ils, est plus froid que du marbre. »  
C'est pourquoi par instants le bruit cesse dans l'arbre ;  
Le travail s'interrompt : ils soufflent dans leurs doigts.  
« Eh ! disent ceux d'en bas, si vos roseaux sont froids,  
Braves gens, croyez-vous que l'olive soit tiède ?

Venez donc ramasser, descendez à notre aide,  
Et vous allez sentir s'il fait chaud par ici !  
La terre, où la rosée est de glace, a durci,  
Et nous pique les mains de mille coups d'aiguilles. »  
Mais les bons travailleurs laissent gémir les filles,  
Car le travail repris les réchauffe, et le vent  
Vient humide et malsain du côté du levant.  
Puis lorsque, vers midi, le soleil enfin perce\*  
Le plafond nuageux qui s'ouvre et se disperse,  
Un instant de soleil fait croire aux travailleurs  
Qu'ils en sont revenus aux longs jours des chaleurs ;  
Et plus d'un mois, propice aux joyeux bavardages,  
La cueillette chanteuse anime les feuillages.

Pour faire tomber les olives sans avoir à grimper trop haut  
sur des échelles, les cueilleurs confectionnaient, avec des ro-  
seaux bien effeuillés, de longues gaules dont ils secouaient les  
rameaux portant les fruits. En provençal, le roseau est nommé  
*cano* « canne », du latin *canna* et du grec *κάννα* : faire tomber  
les olives en utilisant des cannes se disait donc *acana*, francisé  
en « acaner ».

\* Dans la 3/ : Puis lorsque, vers midi, la lumière enfin perce

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 43.

*Illustration du Var*, vendredi 14 avril 1872.

*Le Lisez-moi bleu magazine littéraire bimensuel des jeunes filles*,  
nouvelle série, n° 149, samedi 1<sup>er</sup> février 1930, page 392.

**GELÉE BLANCHE**  
**À M. Edmond Morin**

Février. Le blé monte aux tiédeurs hivernales.  
En hiver nos midis sont des matins d'été ;  
Mais parfois méchamment, aux heures matinales,  
Un souffle d'hiver glace Avril épouvanté.

Il sent alors que tout s'est trop hâté d'éclore,  
Que tout s'est revêtu de trop claires couleurs,  
Et, dans les champs déserts, en attendant l'aurore,  
Avril frileux et blanc frissonne sous les fleurs.

106

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 44-47.

*La Renaissance littéraire et artistique*, n° 15, 3 août 1872, page 116.

*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1872, pages 506-508.

**LES TAMBOURINAIRES**  
**À E. Coquelin**

Ils sont deux. Un enfant, tout ravi, les précède  
Et marche à pas comptés, fier de porter sans aide  
Un bâton que couronne un cercle horizontal  
Où l'on a suspendu des choses en métal,  
Montre et couvert, et puis des écharpes en soies,  
Les prix des jeux, ces prix qu'on appelle « les Joies, »  
Parmi lesquels souvent reluit, fort engageant,  
Un saucisson à l'ail dans son papier d'argent.  
L'enfant marche et respire à l'ombre du trophée,  
Car nul souffle n'émeut l'atmosphère étouffée.

Un homme enfin les suit, souriant et portant  
Une corbeille en paille à fond rose éclatant.  
Dès qu'ils ont pénétré sous la large avenue,  
Ils entament l'air gai d'une danse ingénue  
Qui s'avance et qui fait sourire encor parfois  
L'aïeul sur les carreaux tambourinant des doigts.

En bon ordre, le groupe est là, sur la terrasse ;  
Les deux musiciens s'agitent, non sans grâce ;  
Chacun d'eux frappe sec le vibrant parchemin

107

De la main droite et fait jouer, de l'autre main,  
 En soufflant de tout cœur, la musiquette vive  
 Du galoubet, qui n'est qu'une flûte naïve.  
 Long cylindre léger, le tambourin tremblant  
 Sous la baguette noire au bout d'ivoire blanc,  
 Suspendu par sa corde au bras qui tient la flûte,  
 À chaque coup frappé résonne une minute.  
 Il frémit tout entier en de profonds accords,  
 Suit la flûte en sourdine et marque les temps forts,  
 Et cela fait un bruit de ménage en querelle.  
 Deux voix parlent ; tantôt c'est lui, tantôt c'est elle  
 Qui domine, disant : « Mais qui commande ici ? »  
 Et chacun tour à tour, par un mot radouci,  
 Honteux d'être méchant, avec tendresse implore,  
 Et l'un s'est tu déjà que l'autre gronde encore...  
 Ainsi le tambourin vibre encore à la fin,  
 Quand la flûte a jeté son cri suprême et fin.

Les enfants tout joyeux, les servantes alertes  
 Paraissent les premiers aux fenêtres ouvertes ;  
 La dame vient ensuite, et le maître du lieu ;  
 Le porteur de corbeille alors, grave, au milieu  
 Du groupe pavoisé des pieds jusqu'à la tête,  
 Demande « quelques sols pour les frais de la fête »,  
 Et tend, d'un air ami, sa corbeille en avant,  
 Dont les rubans, drapeaux mignons, vibrent au vent.  
 Dès qu'une pièce tombe au fond de la corbeille,  
 Le tambourin content s'exalte, et s'émerveille  
 Du don trop généreux qu'on fait aux villageois,  
 Mais la petite flûte alors, haussant la voix,  
 Exprime qu'après tout l'offrande est peu de chose,

Qu'on n'emplira jamais le joli panier rose,  
 Et que le tambourin avec son « gramaci \* »  
 L'étonne, et qu'on n'est pas obséquieux ainsi.  
 Le tambourin répond : Paix ! paix ! petite folle !  
 Et, voulant à tout prix lui couper la parole,  
 Il redouble d'entrain et force les accords,  
 Puis, las enfin, s'éloigne, et l'on entend alors  
 Décroître à travers champs la charmante dispute  
 Du tambourin qu'on sait l'amoureux de la flûte.

Les quêteurs de ce pas vont chez le paysan  
 Qui, les voyant venir, se dit : Allons-nous-en !  
 Et monte à la « fénrière » odorante, et s'enferme.  
 Les demandeurs sont là, debout, devant la ferme.  
 La querelle éternelle et tendre va son train  
 De la flûte bavarde avec le tambourin,  
 Et les musiciens marquent le pas sur place.  
 À force de souffler, le sang monte à leur face,  
 Et tout suant, gonflant la joue, ils font si bien  
 Qu'ils excitent les cris éclatants du gros chien  
 Qui, toujours aboyant, la gueule toute large,  
 Fuit, s'approche, recule et revient à la charge.  
 L'enfant, qui n'est plus fier, tremble de tout son corps ;  
 Les deux musiciens s'épuisent en efforts ;  
 L'enfant crie en pleurant, et l'homme au panier rose,  
 Avec de gros jurons, heurte à la porte close,  
 Pendant qu'au « fénestron » tout obstrué de foin,  
 De ce vacarme affreux et gai joyeux témoin,  
 Se tient coi, si content qu'il en rit en silence,

---

\* Dans la 3/ : Et que le tambourin avec son « grandmerci »



Le fermier, qui maudit les impôts et la danse,  
Et sous du foin qui bouge on pourrait entrevoir,  
Malin et tout brillant de plaisir, son œil noir.

•

Le tambourinaire est un personnage très traditionnel en Provence : sa flûte, n'étant percée que de trois trous mélodiques, est jouée d'une seule main ; l'autre peut donc battre un long tambourin avec une fine massette.

Jean Aicard compare volontiers ces instruments de musique inséparables à un couple : la petite flûte naïve produisant une musiquette et le tambourin qui « frémit tout entier en de profonds accords » lui font penser à une dispute d'amoureux : « La querelle éternelle et tendre va son train / De la flûte bavarde avec le tambourin ».

À certaines fêtes des concours étaient organisés, dotés de petits lots : victuailles, couverts, foulards, etc. nommés *li joio* « les joies ». Suspendus à un petit mât, ils étaient promenés de maison en maison pour exciter l'intérêt de la population et les tambourinaires chargés de cette mission recueillaient quelques piécettes pour s'offrir un rafraîchissement à la fin du parcours.

## LA FLEUR D'AMANDIER

À travers les pleurs de l'averse  
Le soleil de Mars a souri ;  
La sève court, le bourgeon perce,  
Et l'amandier rose a fleuri.

Il a fleuri, l'amandier rose !  
Mais le ciel de Mars s'est voilé,  
Et derrière la vitre close  
J'ai pu voir l'amandier gelé.

À qui donc est-ce qu'il ressemble ?  
On dirait un être vivant...  
Une fleur, la dernière, y tremble,  
Pâle et rose, éplorée au vent ;

Et quand soudain le vent l'emporte,  
J'ai senti comme il est glacé  
Et que la fleur saignante et morte  
Vient de quitter mon cœur blessé.

## THESTYLIS

Un dimanche matin, mettant la veste à bas,  
Les garçons, montrant nus les muscles de leurs bras,  
Jouent aux boules, ou bien, corps à corps, à la lutte.  
L'un, entouré d'enfants, se façonne une flûte,  
Et leur dit, abaissant et relevant les doigts,  
Comment du roseau creux sort une douce voix ;  
Il sait y retrouver (et tous prêtent l'oreille)  
Les airs nouveaux, naguère apportés de Marseille  
Par un tambourinaire habile et renommé.  
Un autre, du désir de leur plaire animé,  
Dans un cercle bavard de jeunes paysannes,  
Grimpe en chantant au tronc lisse et droit des platanes  
Tandis que dans la ferme, où l'on ne chôme pas,  
L'ail odorant qu'on broie annonce le repas.

•

Thestylis (Θεστύλις) est le nom, dans la deuxième idylle de Théocrite, d'une esclave appartenant à la magicienne Simèthe. Mais l'odeur de l'ail qu'on broie établit qu'ici Jean Aicard réfère à la deuxième églogue de Virgile : *Thestylis et rapido fessis messoribus aestu / Allia serpyllumque herbas contundit olentes* « Et Thestylis broie, pour les moissonneurs épuisés par la chaleur accablante, l'ail, le serpolet et les herbes odorantes \* ».

\* Virgile, *Bucoliques*, églogue II « Alexis », vers 10-11 ; volume I, page 12.

## L'AÏOLI

Nous ferons l'aïoli ! c'est dit ! Et chacun rêve  
Du cabanon parmi les pins, près de la grève,  
Où, — tandis que les uns pêchent quelque poisson,  
La ligne en main, tirant trop souvent l'hameçon,  
Tandis que moins ardents les autres font un somme,  
Le plus connu pour son adresse, le vieil homme  
Habile à bien broyer dans le mortier profond  
L'ail roux avec qui l'huile exquise se confond,  
Travaille, sans témoin qui le trouble et l'arrête.  
Son pilon régulier tourne, et penchant la tête,  
D'une main vigilante il broie, et l'autre main  
Verse l'huile qui coule et ressemble en chemin,  
Goutte à goutte épandue, à de l'or qui s'égrène.

Voilà ce que nos gars, en piochant dans la plaine,  
Rêvent pour les grands jours, car les jours de travail,  
Ils mangent simplement leur pain dur frotté d'ail,  
Et l'aïoli que l'huile adoucit, verte ou blonde,  
Promet tout un festin où le légume abonde,  
Où l'on peut voir parfois un bon plat de poissons,  
Où s'il a plu, l'on a de beaux colimaçons  
Que les enfants s'en vont chercher sous les feuillées,

Dans les fenouils luisants et les sauges mouillées.  
C'est pourquoi quand la foudre au lointain fait prévoir  
L'eau qui les fait sortir de terre, l'on peut voir  
Des paysans, avec d'expressives grimaces,  
Se dire : « Eh, eh ! voilà le tambour des limaces ! »

•

L'aïoli provençal, pommade faite avec de l'huile d'olive et de l'ail pilé, accompagne un plat de légumes de saison simplement bouillis et des morceaux de morue. Jean Aicard cite ici une déclinaison plus populaire de ce plat où le poisson est remplacé par des escargots.

## MARSEILLE

La ville c'est le port, où tout s'agite et crie,  
Où la voile gaîment revient se reposer ;  
Le quai, seuil de la mer et seuil de la patrie,  
Première marche, sûre et large, du foyer.

Venez là, sur ce quai : là, vous verrez Marseille \* ;  
On respire l'odeur salubre du goudron ;  
Les rudes portefaix, l'anneau d'or à l'oreille,  
Vont et viennent déjà, gourmandés du patron.

La pipe aux dents, entre eux causent des capitaines ;  
Par des canaux en planche, aux sabords des vaisseaux,  
Pour nos greniers publics, comme l'eau des fontaines,  
Ruisselle l'or des blés qu'on mesure à boisseaux.

La saine activité chante, gaie et féconde ;  
Un refrain du pays traverse ce fracas.  
Hommes, chars et chevaux circulent ; c'est un monde ;  
Tout s'y croise, s'y mêle, et ne se confond pas.

Les perroquets bavards des boutiques prochaines  
Imitent tous les cris qu'ils rendent plus stridents ;  
Des voiles à sécher clapotent toutes pleines  
D'ombre et d'humidité dans leurs grands plis pendants.

---

\* Dans la 3/ : Venez là, sur le port : là, vous verrez Marseille ;

Bras croisés, les patrons regardent d'un œil calme  
 Le joyeux va-et-vient des bateaux aux maisons,  
 Les sacs, les noirs tonneaux suintant l'huile de palme,  
 Les trésors sains et saufs des lourdes cargaisons.

Les costumes divers se croisent dans la foule ;  
 La ruche humaine fait son murmure et son miel ;  
 Au fond des cabarets bourdonnants le vin coule.  
 Tout ce bruit des labeurs contents emplît le ciel.

Vers ce port, vers ce point de pays où nous sommes,  
 Flamme au vent, émergeant sur la rondeur des eaux,  
 De tous les horizons que connaissent les hommes  
 À toute heure converge un peuple de vaisseaux.

Vous en verriez plusieurs, du haut de la colline  
 Qui dresse devant nous, dans l'azur du matin,  
 Et qui montre aux bateaux que le mistral incline  
 Sa Notre-Dame d'or, espoir du port lointain.

Le cône large et bas de la colline nue,  
 Où s'enroule un sentier rocailleux, apparaît  
 À travers l'épaisseur des mâts perçant la nue  
 Et pareils aux ifs morts d'une triste forêt.

Mais le soleil est gai, qui par-dessus flamboie ;  
 Il plante au bout des mâts des fers de lance d'or.  
 Au cœur de la cité cependant, avec joie,  
 Le commerce en rumeur suppute son trésor.

Comptes, calculs sans fin de l'aurore aux étoiles.  
 Le soir vient. La cité revoit dans le sommeil

De lourds vaisseaux penchés gagnant à pleines voiles  
 Son port plein de travail, de bruit et de soleil.

•

Marseille (Μασσαλία), que les Romains appelaient *Massalia Graecorum* « la Massalia des Grecs », fut fondée vers 600 avant notre ère par des marins et des marchands venus de Phocée (Φώκαια), une cité grecque d'Ionie (Asie Mineure).

Jean Aicard ne parle ici que du port et de son activité incessante : en effet, Marseille est, par excellence, la cité grecque de Provence et, à l'origine elle fut une ville développée autour d'un port important.

## LA SAINTE-BAUME

À dos d'âne, on gravit la montagne où serpente  
Un chemin large, plein de rocs et dur de pente,  
Entre des buissons verts, sous un soleil brûlant.  
L'ânière en grand chapeau pousse l'âne indolent  
Dont le pas routinier vous berce sans secousse ;  
Chacun parle, et médit de sa monture douce,  
Mais les ânes rêveurs laissent sans s'émouvoir  
Sur leur dos résigné les quolibets pleuvoir,  
Trembler la jeune fille et rire le jeune homme...  
Ô héros du travail ! noble bête de somme !

Sur le bord du chemin surgit de loin en loin  
Un pilier effondré dont on ne prend plus soin,  
Où jadis se dressait, appelant la prière,  
Un saint couvert de fleurs dans sa niche de pierre.  
Et l'ânière qui parle à l'âne par instants  
Vous conte « comment Dieu fait grâce aux repentants ;  
Comment tous les chemins ramènent dans sa voie ;  
Que Magdeleine était une fille de joie  
Fort belle, et que Jésus toucha du doigt son front,  
Ce dont les faux docteurs lui voulaient faire affront ;  
Ce front touché du doigt porte encore une marque ;  
Puis, Jésus mort, les Juifs mirent dans une barque  
La Magdeleine en pleurs abandonnée aux flots ;  
Mais Dieu la dirigea mieux que des matelots :

Elle vint en Provence, et vécut dans la Baume,  
Solitaire, aspirant à l'éternel royaume,  
Vivant d'herbe et d'eau pure, amoureuse de Dieu.  
Dessus le saint Pilon, le plus haut point du lieu,  
Des anges la portaient sur leurs bras dans l'espace,  
Pour que plus près du ciel la sainte rendît grâce,  
Et telle on la voyait des plus lointains vallons  
Nue et s'enveloppant de ses beaux cheveux blonds...  
Il est certain qu'on voit du haut de cette cime  
La forêt à ses pieds, la mer, tout un abîme. »

L'ânière ayant parlé frappe l'âne songeur.  
On atteint un plateau ; mais l'esprit voyageur  
Devance les pieds lourds et déjà se recueille  
Dans ce bois, encor loin, dont tremble chaque feuille.  
La grotte, large et noire ouverture, apparaît  
Dans le mont de granit, par-dessus la forêt  
Qui monte jusqu'au seuil en pente de verdure.

Ô bois ! ô vieil enfant de la vieille nature,  
Comme tes ifs sont fiers ! Comme ils bravent le vent,  
Tes ifs noirs que la foudre a fracassés souvent !  
Tes arbres, peupliers, chênes, aulnes, érables,  
Micocouliers, sont tous des aïeux vénérables  
Qui se dressent encor vaillants quoique meurtris ;  
Le rude vent du nord qui les frappe à grands cris  
Sait qu'on ne les tord pas comme les joncs des plages,  
Quoique leurs cœurs rongés ne disent plus leurs âges...

Ô vieux magicien, ô Faust ! n'est-ce pas là  
Le lieu même où l'antique Hélène te parla ?  
Là, l'aile de l'amour sauvage nous effleure,

L'arbre auguste soupire et la caverne pleure ;  
 Qui désires-tu donc, source, éternellement ?  
 Mais la grande forêt est son propre tourment,  
 Et ne désire qu'être attentive à son rêve :  
 L'arbre aimant l'eau, l'eau l'arbre, et la feuille la sève,  
 Dans l'ordre des saisons elle poursuit toujours  
 Un cercle indéfini de nouvelles amours.

Et c'est pourquoi le monde antique t'eût peuplée  
 De chèvre-pieds furtifs, vaste forêt troublée,  
 Et tes pâtres, le soir, soufflant dans les pipeaux,  
 Auraient vu se mêler aux boucs de leurs troupeaux  
 Le satyre épiant les jeunes nymphes nues ;  
 Mais aujourd'hui, forêt que traversent des nues,  
 Dans tes caprifiguiers \*, tes genêts et tes houx,  
 Sous ton ombre où le chant des nids semble plus doux,  
 Parmi tes rocs vêtus de sombres hépatiques,  
 Nous croyons voir, rêveurs, attristés et mystiques,  
 Errer dans ton mystère, ô grand bois embaumé,  
 La Madeleine en pleurs pour avoir trop aimé !

•

La doctrine apportée en Provence par les disciples de Jésus était une doctrine grecque, ayant certes quelques racines dans la religion juive mais enseignant un Dieu (Θεός) très différent du Yahvé de la tradition hébraïque : la notion d'une Trinité divine est typiquement grecque. Les évangiles primitifs ont été écrits en grec, par des écrivains grecs ou des Juifs hellénisés et les apôtres partirent évangéliser le monde grec.

\* Les caprifiguiers sont les figuiers sauvages.

Marie-Madeleine apparaît tardivement dans la vie de Jésus, au moment de sa Passion. Elle est nommée Μαρία ἡ Μαγδαληνή « Marie, celle de Magdala » dans les évangiles pour la distinguer d'autres femmes portant le même prénom.

Les évangélistes Marc et Luc \*\* précisent que Jésus avait délivré Marie de Magdala de « sept démons » (δαιμόνια ἑπτὰ, *septem daemonia*), expression qui a prêté à de nombreux contresens.

Le substantif grec δαιμόνιον désigne soit un être surnaturel intermédiaire entre les dieux et les humains, soit ces voix intérieures qui parlent à l'homme, le guident et le conseillent. C'est en ce second sens, par exemple, que Xénophon ou Platon évoquent le δαιμόνιον dont Socrate se disait inspiré. La Septante utilise aussi le terme sous ce second sens, en admettant que ce génie puisse être parfois fourbe et mauvais. Et la traduction latine *daemonium*, diminutif de *daemon* « esprit bon ou mauvais, dieu, idole », réfère également à ce sens.

Si l'on admet que le chiffre sept puisse avoir ici une valeur symbolique – à l'imitation des sept péchés capitaux – il faut comprendre que Jésus a délivré Marie de passions, de pulsions, d'obsessions ou de besoins tyranniques, de vices voire de tares qui entravaient son libre arbitre et son développement personnel, aliénaient sa liberté. Cette interprétation est plus cohérente avec les πνευμάτων πονηρῶν (*spiritibus malignis*, « esprits pervers ») qu'évoque Luc.

Jean Aicard réfère ici au récit de la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine : Marie-Madeleine serait venue se réfugier dans la grotte de la Sainte-Baume pour y expier les nombreux péchés de sa vie dissolue.

\*\* Marc, chapitre xvi, verset 9. Luc, chapitre viii, verset 2.

Mais il est tout aussi bien frappé par l'aspect austère de ces lieux, de cette forêt septentrionale inconnue en Provence, dont les grands arbres sont « des aïeux vénérables ». Aussi, parallèlement à la légende chrétienne de Marie-Madeleine, fait-il de cette forêt sauvage le lieu de la rencontre de Faust avec Hélène de Troie ; il la voit peuplée de satyres furtifs « épiant les jeunes nymphes nues ».

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 56-57.

*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1469,

dimanche 20 août 1911, page 171, colonne 1.

*Le Lisez-moi bleu magazine littéraire bimensuel des jeunes filles*, nouvelle série, n° 180, vendredi 15 mai 1931, page 284.

## LES PINS À Alfred Prunaire

Une forêt de pins s'étend dans la colline ;  
Verticaux et serrés sur ce plan qui s'incline  
Ils semblent une armée innombrable à l'assaut ;  
Le regard qui les suit doit s'arrêter bientôt  
Car des milliers de troncs lui font une barrière.  
L'ombre grise a partout des lueurs de clairière,  
Et la nuit des forêts n'existe pas ici :  
C'est seulement l'éclat du jour très-adouci.  
Ne cherchez pas non plus la mousse souple et fraîche ;  
Rien que des lichens gris que la chaleur dessèche,  
Et qui craquent pilés en miettes sous vos pas.  
Sous ce couvert, les fleurs ne se hasardent pas ;  
Mais du tronc des pins coule en perles la résine  
Qui d'un parfum ardent embaume la colline.  
Or, ce qui fait surtout le charme de ces bois  
C'est leur bruissement doux et long, c'est leur voix  
Quand un souffle léger passe dans les ramures ;  
Oh ! les grandes rumeurs ! oh ! les tendres murmures !  
Non, nul arbre ne fait entendre un chant pareil ;  
Oh ! luths éoliens pleins d'âme et de soleil,  
Mes pins harmonieux, qu'il est doux à l'aurore  
De marcher à pas lents sous votre ombre sonore !



## LA RUCHE

Mon compagnon de jeux me disait quelquefois :  
« Viens aux abeilles, viens ! » Et dans le petit bois  
Nous allions, curieux et troublés, en silence.  
Je vois encor le bois de pins qui se balance ;  
J'entends ses longs rameaux bercés dans l'air du ciel ;  
Puis le susurrement de notre ruche à miel  
Se distingue au milieu du frisson des ramures.  
Nous n'approchons pas trop, redoutant les piqûres,  
Mais nous examinons longtemps de nos grands yeux  
L'essor du peuple ailé, toujours laborieux,  
Les départs, les retours sans fin, tout le manège.  
La dépouille d'un tronc rugueux de chêne-liège,  
En deux parts arrachée et reformée en tronc,  
C'est là la ruche... Mais tout à coup, d'un pied prompt,  
J'ai bondi, me sentant piqué par des abeilles,  
Et nous fuyons tous deux, tandis qu'à nos oreilles  
Le petit bois, qui vibre au gré de l'air du ciel,  
Fait le bruit effrayant de cent ruches à miel.

•

En Grèce, l'abeille (ή μέλιττα) fabriquait son miel (τὸ μέλι) dans des ruches faites d'écorces de chênes-lièges (ή φελλόδρυς).  
Homère : ἐν δὲ κρητῆρές τε καὶ ἀμφιφορῆες ἔασιν / λάϊνοι· ἔνθα δ' ἔπειτα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι (*Odyssée* XIII 105-106) « On y voit de grands vases, des amphores en pierre où les abeilles font leur miel ».

## LA LEÇON DE LECTURE

« Monsieur Jean, vous lirez l'alphabet aujourd'hui. »  
J'entends encor ce mot qui faisait mon ennui.  
J'avais six ans, j'aimais les beaux livres d'images,  
Mais suivre ces longs traits qui noircissent des pages,  
Ce n'était point ma joie et je ne voulais pas.  
Pourtant, quand je voyais un peu d'écrit au bas  
Des villes, des bateaux, des ciels aux blanches nues,  
J'étais impatient des lettres mal connues,  
Qui m'auraient dit le nom des choses et des lieux.  
Savoir est amusant, apprendre est ennuyeux :  
J'aurais voulu savoir et ne jamais apprendre.  
Et lorsqu'on me parlait d'alphabet, sans attendre  
Qu'on eût trouvé le livre effrayant, j'étais loin !  
Où ? qui le sait ? L'enclos a plus d'un petit coin  
Où, parmi le fenouil, le romarin, la mauve,  
Un enfant peut guetter l'insecte qui se sauve,  
Et se sentir perdu comme en une forêt ;  
J'étais là, prêt à fuir dès que l'on m'y verrait.  
Quand surgissait enfin l'aïeul avec son livre,  
Je glissais par des trous où nul n'eût pu me suivre,  
Et... cherche, bon grand-père, où l'enfant est niché !

Un jour on me trouva dans un figuier perché ;  
 Un autre jour, prenant au bon moment la porte,  
 J'entrai dans les grands blés du champ voisin, de sorte \*  
 Que j'entendis ces mots derrière notre mur :  
 « Il n'a pas pu sortir ! — En êtes-vous bien sûr ?  
 — Certes ! le portail sonne et la muraille coupe, »  
 Et grand-père ajoutait : « Je l'attends à la soupe ! »

Comme l'oiseau privé fuit, mais retourne au grain,  
 Il fallait revenir, le soir, d'un ton chagrin  
 Dire à mon grand-papa : « Demain, je serai sage ! »  
 Un jour : « Monsieur l'oiseau, je vais vous mettre en cage,  
 Dit le bon vieux sévère, et vous n'en sortirez  
 Qu'après avoir bien lu... — Mais, mon grand-père !  
 [ — Entrez ! »

J'étais pris par le bras comme un oiseau par l'aile ;  
 Nos poules dans l'enclos piquaient l'herbe nouvelle :  
 Leur cabane était vide ; on m'y fit entrer seul,  
 Et le livre s'ouvrit dans les mains de l'aïeul !  
 Plus d'une fois, les gens qui venaient en visite  
 Me virent à travers la barrière maudite,  
 Et tous riaient, disant : « Ah ! le petit vaurien ! »  
 Ou : « Le joli pinson ! et comme il chante bien ! »  
 C'est qu'appuyant mon front aux losanges des grilles,  
 Il fallait tout nommer, lettres, accents, cédilles,  
 Sans faute, et la prison me fut bonne en effet,  
 Car pour vite en sortir que n'aurais-je pas fait !

\* Dans la 3/ : J'entrai dans les grands blés du champ voisin, en sorte

## LES CANISSES

Lorsque j'étais enfant surtout, j'aimais ce coin  
 Où sur leurs pieux rugueux on étale (non loin  
 De la bastide, afin d'y veiller sans fatigue)  
 La claie aux roseaux drus où doit sécher la figue.  
 Les pieux sont reliés de traverses entre eux  
 Qui supportent la claie où les fruits savoureux  
 Pleurent leur miel sucré, transparent comme l'ambre \*.

Les vendangeurs, là-bas, chantent le doux septembre.

La figue sur la claie, où la chaleur du ciel  
 Lentement cristallise et fait perler son miel,  
 Durcit, et ce soleil ardent qui la pénètre  
 Doit la faire durer plusieurs hivers peut-être.  
 Entassée et mêlée aux brins du « baguier » vert,  
 Elle verra Noël où triomphe au dessert,  
 Parmi les raisins secs, la figue marseillaise.

Cependant, sous l'éclat du rayon qui les baise,  
 Les « canisses », penchant du côté du midi,  
 Attirent le frelon paresseux et hardi,  
 Et la mouche d'azur aux reflets d'émeraude  
 Et l'abeille sacrée, insectes en maraude

\* Dans la 3/ : Pleurent un miel sucré, transparent comme l'ambre.

Qui s'invitent aux fruits qu'offrent ces tables d'or.  
 Tout autour l'air léger vibre de leur essor  
 Et murmure, frappé de mille ailes de gaze.  
 Les uns se sont posés sur les fruits, en extase,  
 Et leurs quatre ailerons frémissent de plaisir ;  
 D'autres dansent en cercle, et l'on croirait ouïr  
 Un ballet de lutins, en plein jour fantastique,  
 Où comme un galoubet bruit le fin moustique,  
 Et comme un tambourin le gros bourdon vermeil,  
 Orchestre qui se tait au coucher du soleil.

•

Les figues étaient consommées fraîches ou cuites en confiture.

Une partie de la récolte était également mise à sécher : les fruits ainsi traités se conservaient facilement jusqu'à Noël et entraient dans les treize desserts traditionnels.

La « claie aux roseaux drus où doit sécher la figue » est nommée « canisse », francisation du provençal *canisso*, car elle est faite de fins roseaux — en provençal *cano* — coupés diamétralement en deux, disposés côte à côte à plat, et attachés ensemble avec un fin fil de fer.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 65-67.

*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1872, pages 510-511.

*Almanach de l'égalité pour l'année 1873*, pages 29-30.

*Les Annales politiques et littéraires*, 31<sup>e</sup> année, n° 1579,

dimanche 28 septembre 1913, page 283, colonnes 1-2.

*Le Lisez-moi bleu magazine littéraire bimensuel des jeunes filles*,  
 nouvelle série, n° 189, jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1931, pages 335-336.

## LA MOUSTOIRE À Léon Cladel

« Holà, voisin ! ma vigne est mûre ; qu'on se prête :  
 Aidez-nous, et demain, notre vendange faite,  
 Nous irons vous aider de même à notre tour. »

C'est pourquoi le coteau, dès la pointe du jour,  
 Est plein d'éclats de rire et de chansons alertes ;  
 Cachés jusqu'à mi-corps parmi les vignes vertes,  
 En groupes espacés, on voit les paysans  
 Se courber pour cueillir la grappe aux grains luisants.  
 Les filles, qu'on lutine, ont la réplique franche ;  
 Leur court jupon rayé, gros de plis sur la hanche,  
 Montre la fermeté de leur jambe, et vos yeux  
 Sont brillants de plaisir, ô travailleurs joyeux...

La serpe va et vient. Parfois l'un d'eux se dresse,  
 Appelle, et dans sa main, prétexte à la paresse,  
 On admire un moment, lourde et pareille à l'or,  
 Une grappe où le pampre en festons tremble encor,  
 Fruit rare et mieux venu qui se garde ou se mange.

Tout courbés sous le poids des mannes de vendange,  
Les porteurs, leur coussin à l'épaule, là-bas,  
Gagnent avec lenteur, car voici qu'ils sont las,  
La cuve où des enfants dansent, les jambes nues,  
Sur le flot de raisins épanché des cornues.

La serpe va et vient. L'année est bonne : on rit.  
Le soleil fait le vin, qui fait content l'esprit :  
Merci, soleil ! On chante, on s'appelle, on babille.

Cependant derrière elle une oublieuse fille  
Laisse un beau grappillon que, sous le pampre vert,  
Un galant aux aguets a bientôt découvert.  
« La moustouire ! » dit-il, car la fille est jolie :  
Il doit, ayant coupé la grappe qu'elle oublie,  
L'en barbouiller d'abord pour l'embrasser après.  
Déjà la fille court, mais il la suit de près,  
La saisit par la robe et la belle s'arrête ;  
Dans ses bras repliés elle a caché sa tête.  
Il la prend par la taille ; elle veut de sa main  
Ouvrir les doigts pressants du garçon, mais en vain.  
Son beau corps prisonnier se tord, se glisse et ploie,  
Et le jeune homme ardent qui palpète de joie  
Attire près du sien le visage charmant,  
Et, changeant en plaisir le juste châtiment,  
Laissant à ses pieds choir la grappe redoutée,  
N'inflige qu'à demi la peine méritée.  
Ô vendange ! ô baisers ! sur son visage pur  
S'il avait fait jaillir le jus du raisin mûr,  
Vraiment la belle enfant ne serait pas plus rose !

La serpe va et vient. On chante, on rit, on cause...  
« On ne m'y prendra plus », dit la belle en rêvant,

Mais n'importe, elle t'aime, ô jeune homme, et souvent,  
Troublée au souvenir des baisers de ta bouche,  
Elle oublie à dessein des grappes à la souche.

•

« Moustouire » est la francisation du varois *moustouiro*,  
provençal *moustouisso*, « action de barbouiller la figure de  
quelqu'un avec un raisin ».

## LA FLOURETTE

La grappe belle et mûre et virginale encore  
Que baisent seulement la rosée et l'aurore,  
Garde sur sa peau rose un voile frais et blanc  
Aux vapeurs d'un miroir qu'on ternit ressemblant.  
Pour délicatement qu'on le cueille ou le touche,  
Dès qu'il est effleuré du doigt ou de la bouche,  
Le fruit pâle, soudain redevenu vermeil,  
Réfléchit tout l'éclat magique du soleil.  
C'est ainsi que l'amour fait la splendeur de l'âme,  
Et le premier baiser de la vierge une femme.

•

La *floureto* qui se forme à la surface des grains de raisin est une très fine moisissure.

## À VIRGILE

Ô précurseur naïf et doux de l'Évangile,  
Poète aimant, vieux maître immortel, ô Virgile,  
J'étais encore enfant quand sous le ciel du Nord  
J'ai respiré la brume et les brouillards de mort ;  
L'école m'enfermait, triste comme une cage,  
Et, dans mon jeune exil, fiévreux et sans courage,  
Ouvrant tout grands mes yeux, étonné de souffrir,  
D'un regret du soleil je me sentis mourir.  
Pourtant dès qu'on eut mis entre mes mains ton livre,  
Consolé pour un jour, je me pris à revivre  
Car j'avais reconnu le natal horizon,  
Les figuiers décorant le seuil de la maison,  
L'ail odorant broyé pour nos tables frugales,  
Les pins au grand soleil résonnant de cigales,  
Les raisins mûrs, les fruits dorés de l'oranger,  
Le vif chevreau que suit du regard le berger  
Couché dans l'ancre frais d'où sa paresse veille,  
Et le bourdonnement endormeur de l'abeille,  
Et la flûte du pâtre apprenant à nos bois  
À redire le nom qui tremble dans sa voix...  
Tout le jour, jusqu'à l'heure où du haut des montagnes  
L'ombre tombant plus longue envahit les campagnes,  
Son chant très-simple fait du ramage des eaux \*,

\* Dans la 3/ : Ce chant rustique fait du ramage des eaux,

De la plainte du vent traversant les roseaux,  
D'un bruit de papillons voltigeant sur des roses,  
Évoque le sourire et les larmes des choses \*\*.

Alors, je souriais, ô grand poète ami,  
Comme un enfant, bercé par sa mère, endormi,  
La joue humide encor d'un chagrin qui s'achève,  
Sourit de la chanson qui fait naître un beau rêve !

•

Dans son recueil, Jean Aicard offre une place privilégiée au poète de l'antiquité latine Virgile \*\*\*. Poète latin, certes, mais pétri de culture grecque comme le démontrent déjà les titres de ses trois œuvres principales : *Les Bucoliques*, du grec βουκόλος « bouvier » ; *Les Géorgiques*, du grec γεωργικός « qui concerne l'agriculture » ; *L'Énéide*, long poème en douze chants narrant les aventures du Troyen Énée (Αινείας) depuis son départ de Troie jusqu'à son installation dans Latium.

Ce poème a été traduit en vers latins par Eugène Beaufrère qui fut le professeur d'humanités de Jean Aicard au lycée de Nîmes en classe de quatrième durant l'année scolaire 1861-1862. Pour ce professeur et sa traduction, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 38, 15 août 2022, pages 46-57.

\*\* Dans la 3/ : Évoque les gaîtés et les larmes des choses.

\*\*\* *Publius Vergilius Maro* (70-19 av. J.-C.) : ses œuvres sont généralement considérées comme réalisant la quintessence de la langue et de la littérature latines.

## LE MAL DU PAYS À H. Grousset-Bellor

« On sait mieux le français au pays de la neige :  
Éloignons cet enfant de nous, se dirent-ils ;  
Il faut que les garçons apprennent les exils. »  
Et l'on m'envoya loin, à Mâcon, au collège.

Oh ! comme je pleurais là-bas, pauvre petit !  
Mes compagnons de classe en ont gardé mémoire,  
Et ceux qui m'ont revu m'en ont redit l'histoire :  
Plus de gaîtés d'enfant, de jeux ni d'appétit.

Et mes grands yeux encore agrandis par la fièvre  
Poursuivaient fixement le songe du retour ;  
Je mourais d'un regret de soleil et d'amour ;  
Les lettres du pays ne quittaient plus ma lèvre.

Pourtant les bois sont beaux où l'on allait courir,  
Mais est-ce la beauté que, si petit, l'on aime ?  
Et je me repliais, frissonnant, sur moi-même  
Comme un oiseau blessé se blottit pour mourir.

Voulant m'ôter du cœur la Provence lointaine,  
Des mères par pitié m'embrassaient quelquefois ;  
Leur baiser m'était doux, mais j'entendais leur voix :  
Quel accent étranger m'eût guéri de ma peine ?

Ô seuils hospitaliers, merci !... je me souviens !  
 Je vis alors Saint-Point (où la Muse en deuil pleure),  
 Et j'écoutai, séchant mes larmes pour une heure <sup>1</sup>,  
 Lamartine indulgent qui me nommait ses chiens <sup>2</sup>.

Mais ni le châtelain, dont je savais la gloire,  
 Ni les dames m'offrant les gâteaux et le miel,  
 Ni tant d'amis nouveaux n'effacèrent ton ciel,  
 Provence, de mon cœur tout plein de ta mémoire.

Les êtres m'étaient bons ; mais les choses, les lieux  
 Ne me souhaitaient pas la douce bienvenue,  
 Et je voyais, craintif, sur leur face inconnue,  
 Comme une indifférence errante dans des yeux <sup>3</sup>.

Oui, je me comprenais indifférent aux choses,  
 Car leur face a des yeux, leur silence a des voix <sup>4</sup> ;  
 Et c'est ce qui fait peur aux enfants dans les bois :  
 Ils devinent dans tout des paupières écloses.

<sup>1</sup> Dans la 3/ : J'entendis, essuyant mes larmes pour une heure,

<sup>2</sup> Dans la 3/ : Lamartine indulgent me parler de ses chiens.

<sup>3</sup> Dans la 3/, tout ce quatrain a été refait et remplacé par :

Le soleil n'avait pas de ces rayons joyeux  
 Qui semblent souhaiter à tous la bienvenue ;  
 Je vis qu'assombrissant leur figure inconnue  
 Les choses m'accueillaient avec de mauvais yeux ;

<sup>4</sup> Dans la 3/, ces deux vers ont été refaits et remplacés par :

Oui, là, je me sentais indifférent aux choses  
 Car elles ont des yeux qui s'animent parfois ;

Chez nous, je ne craignais ni le roc endormi,  
 Ni l'ancre plein d'échos, ni la falaise amère ;  
 La terre, m'accueillant comme une bonne mère,  
 Disait aux bois émus : C'est le petit ami !

La nature m'aimait là-bas, m'ayant vu naître,  
 Car les faibles sont siens des nids jusqu'aux berceaux.  
 Elle me supportait comme un de ses oiseaux ;  
 Mais la nature ici ne pouvait me connaître.

Et même à la cité, toits aigus des maisons,  
 Pavé sombre et murs noirs, rien n'avait de tendresse.  
 Je tournais mes regards vers le midi sans cesse,  
 Mais la pluie à longs traits barrait les horizons.

Oh ! pensais-je, palmiers, aloès, plantes grasses !  
 Quand vous verrai-je encor, doux hiver, âpre été,  
 Murs tout blancs de poussière ardente et de clarté,  
 Et vous, toits du pays faits comme des terrasses ?

« Ah ! rien ne m'aime ici, je suis comme perdu ! »  
 Si ce cri m'échappait on me fermait la bouche ;  
 Mais, les soirs, grelottant dans mon étroite couche,  
 Je me livrais sans fin au regret défendu.

Je voyais tour à tour les départs, l'arrivée,  
 Et toujours mon grand-père était devant mes yeux,  
 Assis près du portail, prolongeant les adieux,  
 Me saluant au loin de sa canne levée.

Il fallut m'emporter en Provence, un beau jour,  
 Ce rêve intérieur m'ayant consumé l'âme...



Le soleil ralluma ma vie avec sa flamme :  
Ô souvenir sacré, ce moment du retour !

J'avais et les pins, les collines natales,  
Vite me racontaient tout mon petit passé :  
« J'avais fait une chute au bord de ce fossé ;  
Là j'avais pris un nid, et plus loin des cigales. »

Au fils devenu grand, longtemps abandonné,  
La mère conte ainsi son enfance première :  
Un amour maternel était dans la lumière,  
Quand je revis enfin la terre où je suis né.

•

138

Le jeune Jean se souvient de son exil à Mâcon<sup>5</sup>, de la rentrée de 1857 jusqu'en novembre 1859, durant lequel la famille Lamartine l'accueillait volontiers au château de Saint-Point.

Le journées de Juin 1848 marquèrent la chute politique de Lamartine ; son goût pour les grands domaines le conduisit dans de grandes difficultés financières et ses dernières œuvres, très « alimentaires » il faut bien le reconnaître, lui attirèrent plus de sarcasmes que de revenus. Après avoir connu la plus grande gloire et mené un train de vie fastueux, Lamartine connut la gêne : il vendit Milly et fut contraint d'accepter les largesses de l'Empire. Il mourut le 28 février 1869, oublié de tous.

<sup>5</sup> Pour ce séjour et les relations de Jean Aicard avec Lamartine, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard à Mâcon », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 37, 15 avril 2022, pages 43-115.

*Poèmes de Provence*, 2/ 1874, pages 77-78.

## L'ABSENCE A H. Grousset Bellor

L'absence cruelle a son charme ;  
Comme en la goutte d'eau le ciel,  
Un bonheur immatériel  
Tient quelquefois dans une larme.

Quand j'étais près d'elle là-bas,  
(Le désir humain croît sans trêve),  
Je la délaissais pour un rêve  
Que je ne me pardonnais pas.

Mon cœur déçu se croyait vide !  
Et pleurant sur moi tout le jour  
Je pensais : un unique amour  
Ne suffit pas à l'homme avide.

Mais je l'ai quittée. À présent,  
Je sens, loin de la jeune femme,  
Qu'elle devient seule en mon âme  
Le doux rêve et le mal cuisant.

Dans mon cœur gonflé de tendresse  
Plus de grands soupirs sans objet ;  
L'ennui s'en va qui me rongait ;  
C'est un souvenir qui m'opprime :

139

Le souvenir de sa beauté  
Qui, lointaine, m'est devenue  
Moins familière, moins connue,  
Idéale réalité.

L'absence est bonne. Ma souffrance  
Me satisfait cruellement ;  
J'ai retrouvé dans ce tourment  
Tout l'infini de l'espérance.

## RETOUR PAR MER

On carguait lentement les lourdes voiles rondes  
Qui poussaient le vaisseau sous les vents réguliers,  
Et l'Occident brisait ses flèches moribondes  
Sur leurs rondeurs s'offrant comme des boucliers.

Derrière nous l'effroi de l'infini, le large.  
La houle nous faisait un lent et doux roulis ;  
Nos dix vergues en croix se plaignaient sous la charge  
Des voiles dont le vent gonflait les vastes plis \*.

Salut, pins au versant des falaises natales,  
Ô palmiers, aloès, myrtes, arbousiers verts,  
Monts lointains, bords sacrés fréquentés des cigales,  
Horizon familier, salut, mon univers !

La douceur du retour avait gagné mon âme.  
Le parfum de la plage arriva jusqu'à bord,  
Puis ce fut un cri d'homme, et puis un chant de femme :  
L'air était plein de voix nous invitant au port.

Ton appel était fait, Provence maternelle,  
D'un mélange charmant de bruits et de chansons :

---

\* Dans la 3/ : Des voiles que le vent égal tendait sans plis.

Tout parlait, l'abolement d'un chien, l'essor d'une aile,  
Et même la fumée au faite des maisons.

Tous les parfums d'avril venaient à la rencontre  
Du vaisseau de haut bord qui marchait calme et beau ;  
Arbre ou rocher, le point reconnu qu'on se montre  
Se profilait déjà distinct sur le coteau...

Voyageurs ! voyageurs ! explorez la nature ;  
Tentez au bout des mers la pensée ou l'amour :  
Tout départ vous promet une heureuse aventure,  
Et ce bonheur fuyant n'est que dans le retour !

Il vous attend sous l'arbre, au seuil de votre porte,  
Où vous avez, enfant, joué, souri, pleuré ;  
Sur la plage où chanta votre jeunesse morte,  
Au pays où l'aïeul paisible est enterré.

Ah ! puisqu'il faut enfin qu'on s'incline et qu'on meure,  
Retournez au foyer... — « Mais il est muet ! » — Non ;  
Car tout vous est ami dans la vieille demeure,  
Et les gens d'alentour connaissent votre nom.

Ne vous resterait-il que l'amitié des choses,  
Dans le petit enclos sans fermiers et sans chien,  
Retournez-y ; d'ailleurs, là, sous ces lauriers roses,  
Quand vous aviez seize ans ne promîtes-vous rien ?

Voyageurs, le retour c'est l'instant où l'on aime ;  
Jamais on n'aime tant ; jamais on n'aime mieux ;  
Peut-être que nos morts ont pour bonheur suprême  
Un éternel retour au pays des aïeux !...

Ainsi dans l'inconnu je perdais ma pensée ;  
Cependant le vaisseau s'arrêtait mollement ;  
Et, pour fixer enfin sa halte balancée,  
L'ancre se décrocha sur un commandement.

Un cri part : masse lourde, elle tombe, et sur elle  
La vague qui s'ouvrit n'est pas fermée encor  
Qu'un rejaillissement de lumière étincelle,  
Et la mer jette au ciel des nacrés et de l'or.

Un trait de flamme luit dans les mâtures lisses,  
Et l'on voit resplendir au jour occidental  
Tout l'enchevêtrement des agrès et des drisses...  
Puis le navire éteint ses reflets de métal.

Adieu les vergues d'or et la pourpre des voiles !  
Le jour meurt, regretté des marins revenus,  
Et nous dormons sur l'onde, où baignent les étoiles,  
Dans la sécurité des horizons connus.

•

Si « partir, c'est mourir un peu » — voir ci-dessus le poème  
« Lettre à ma sœur » — revenir marque une véritable résurrec-  
tion, le ressurgissement de la vie.

## MIGNON

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? »  
Ainsi chante Mignon sous un ciel étranger,  
Les yeux vers l'horizon immense.  
Elle voit en esprit ce que nomme son chant,  
Et quand le dernier mot se meurt, triste et touchant,  
La vierge aux grands yeux recommence.

Je l'écoute chanter et je lui dis : « Attends !  
Un devoir me retient, nous irons au printemps  
Vers ton ciel d'azur et de flamme ;  
Notre exil va finir, ne désespère pas !... »  
Sans répondre, elle exhale un long soupir, tout bas,  
Plaintif comme l'adieu d'une âme.

Enfin les orangers sont là, couverts de fleurs !...  
Mais tout le jour Mignon se tient assise en pleurs  
Devant la mer aux blanches voiles,  
Et plus pâle, le soir, et plus languissamment  
Elle rêve, les yeux perdus au firmament,  
De son retour dans les étoiles !

•

La jeune Mignon est le personnage éponyme de l'opéra-comique en trois actes d'Ambroise Thomas créé à Paris en 1866 et qui connut un succès sans pareil, joué plus de mille fois du vivant du compositeur. Les librettistes Jules Barbier et Michel Carré s'étaient inspirés librement du roman de Goethe *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* : Wilhelm est apprenti-comédien dans une troupe de bohémiens itinérants ; il y fait la connaissance de Mignon, une jeune fille à la recherche de ses racines et qui se souvient seulement d'être née dans un pays de citronniers. Un jour elle demande au jeune Wilhelm : « Connais-tu la région où fleurissent les citronniers ? ».

Cette question a donné, dans l'opéra-comique français, l'air célèbre :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger  
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,  
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,  
Où dans toute saison butinent les abeilles,  
Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu. »

## NICE

Nice, trop petite naguère,  
S'agrandit, libre de tout mur,  
Ni port marchand, ni port de guerre,  
Toute blanche au bord de l'azur.

Nice a pour orgueil d'être blanche  
Dès que luit le soleil levant ;  
Les vaisseaux vont à Villefranche  
Qui veulent s'abriter du vent.

Son quai nouveau n'est que la plage\*.  
Qu'importe un navire en danger ?  
Pourvu que dans son vert feuillage  
Blanchisse sa fleur d'oranger ;

Pourvu que le brick de plaisance,  
Le brick élancé de mylord,  
Lui du moins, tienne avec aisance  
Dans le cadre étroit de son port.

Qu'importe l'active pensée,  
Et le travail aux mille bruits ?

---

\* Dans la 3/ : Son quai nouveau n'est qu'une plage.

Par le chant des vagues bercée,  
Nice dort, pâle dans les nuits.

Au centre, son château se dresse,  
Sur un verdoyant mamelon.  
Nice est la cité de paresse,  
Chaude oasis d'un frais vallon.

Les villas aux grilles dorées  
Alentour bordent ses chemins.  
Aloès, thym et centaurees  
S'y mêlent aux fleurs des jasmins.

Là viennent les gens à chloroses  
Voir les violettes s'ouvrir ;  
Au soleil, en de molles poses,  
Les heureux viennent y mourir.

Les boyards, les Anglais, leurs femmes,  
Jettent l'or pour voir son soleil,  
Qui jette, lui, l'or de ses flammes  
Dans le Paillon, ruisseau vermeil.

Monaco d'ailleurs est si proche !  
La roulette est un jeu tentant,  
Et l'on court y vider sa poche :  
Montrer son or, c'est l'important.

Pour vous, amoureux et poètes,  
Allez voir ce rivage blanc ;  
Dans les chemins, les violettes  
Répandent un parfum troublant.

Vous que rien de trop n'embarrasse,  
Ô les vrais heureux, vous, la nuit,  
Allez sur la longue terrasse  
Solitaire, où la lune luit.

Elle s'étend sur les toits même  
De plusieurs maisons de niveau,  
Au bord des flots où la Nuit sème  
Les fleurs de feu de son manteau.

La terrasse offre à tout le monde  
L'accueil de ses grands escaliers ;  
Ô rêveurs, race vagabonde,  
Nice a des toits hospitaliers.

Là, sur la maison endormie,  
Au murmure charmant des eaux,  
Rêve l'ami près de l'amie,  
Légers comme un couple d'oiseaux.

Là, derrière nous, s'endort Nice,  
Et des collines d'alentour  
Un vent embaumé vient, qui plisse  
L'onde frissonnante d'amour.

Ô voyageurs, sur quelles grèves  
Trouverez-vous un ciel pareil,  
Durant la nuit si plein de rêves  
Et le jour si plein de soleil ?

•

Les Alpes-Maritimes ne sont guère représentées dans les *Poèmes de Provence*. Il est vrai qu'elles n'avaient été rattachées à la France qu'en 1860 et la notion d'une « Provence nissarde » n'était pas encore bien constituée.

Jean Aicard ne mentionne que la ville de Nice dont les origines grecques sont attestées par son nom primitif : Νίκαια. Ce toponyme renvoie à Νίκαια « Nicée », ville de Thessalie ou à l'adjectif νίκαια « qui donne la victoire ».

La ville apparaît à notre poète comme « la cité de paresse », peuplée de riches venus traîner là leur oisiveté.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 85-88.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1509,  
dimanche 26 mai 1912, page 459, colonnes 1-2 ;  
sous le titre « Les fleurs de mai ».

### LES MAYES À Georges Lafenestre

Premier mai, souvenir charmant, boutons ouverts !  
La querelle des nids emplit les chênes verts.  
L'épine disparaît sous le fouillis des roses.  
Dans la haie, où les fleurs du jasmin sont écloses,  
Un frais et monstrueux chardon s'épanouit.  
La montagne respire, et tout se réjouit,  
Et, comme un champ ses fleurs, la ville dès l'aurore  
Voit nos Reines de Mai, souriantes, éclore  
Sur le seuil des maisons où se chauffe l'aïeul.

Allez, enfants, cueillir la rose et le glaïeul,  
Apportez du lilas et de la clématite,  
L'ardent coquelicot, la pâle marguerite,  
Les lis droits et si blancs, les jaunes boutons d'or ;  
Cueillez tout ; le soleil en fera naître encor.

Ils reviennent, portant des bouquets à main pleine ;  
La plus jolie enfant devient alors la Reine :  
La Maye, en robe blanche aux plis bien arrangés,  
Est assise, les pieds sur un siège allongés ;  
On dirait, à la voir ainsi de blanc vêtue,

Sans mouvement, muette et roide, une statue.  
On la couvre de fleurs. Bleu, jaune, vert, carmin,  
La constellent. Elle a des fleurs dans chaque main ;  
Chaque pli de sa robe en garde une poignée ;  
Sa jeune chevelure est de fleurs couronnée.  
Des pieds jusqu'à la tête un voile en tulle blanc  
L'enveloppe et lui fait comme un nimbe tremblant :  
On voit la Reine en fleurs à travers ce nuage,  
Et sur sa blancheur pure, emblème de son âge,  
Les fleurs semblent dormir sur la neige des monts,  
Mais jusque sur la neige elles disent : Aimons !

« Pour la Maye ! » murmure une petite fille  
Qui vous tend l'escarcelle où sa fortune brille :  
D'autres quêtent de même, et c'est pourquoi, le soir,  
Sur les seuils parfumés on les verra s'asseoir,  
Et, l'appétit riant sur leurs lèvres vermeilles,  
Manger en bourdonnant comme font les abeilles.  
Souvenirs ! Souvenirs ! Provence d'autrefois !  
Ô païenne, pays latin et sol gaulois !  
Dis, vieux Nostradamus, d'où vient cette coutume ?

Jadis, et dans ce mois où la colline fume,  
Nubile, se voilant d'un nuage amoureux,  
Où Pan tressaille et gronde au fond des antres creux  
Et se lamente, fou des baisers de l'aurore ;  
Où dans la fleur le fruit en germe s'élabore,  
Nos pères, qui fêtaient le renouveau divin,  
Fêtaient surtout la vigne en sève, espoir du vin ;  
Et, lorsque se montrait la pâle fleur d'ivresse,  
Tous ces Ioniens, le cœur plein d'allégresse,  
Aux premiers jours de mai, songeaient dès le réveil :



« La joie est en sa fleur : fais-la mûrir, soleil ! »

Et les Mayes alors, de pampres couronnées,  
Chantaient le doux printemps et leurs belles années,  
Car les Mayes étaient des filles de seize ans  
Qui, sous les oripeaux et les bijoux luisants,  
Sous les fleurs en couronne, en bouquets, en guirlande,  
Échangeaient un baiser sonnant pour une offrande  
Dont on faisait, le soir venu, de gais repas.  
Ah ! certes, le passant ne se refusait pas,  
Et les Mayes, ayant, belles entre les belles,  
Les fiancés jaloux qui veillaient autour d'elles,  
Égayaient les chemins, à chaque carrefour,  
Vierges en fleurs, espoir des vendanges d'amour !

Lors, c'était sous l'amas confus des feuilles vertes  
Qui laissait voir l'éclat des gorges entr'ouvertes,  
C'était dans les chansons, les parfums, les couleurs,  
Au doux fredon des luths, les Bacchantes des fleurs,  
Et, comme les vieux ceps la sève sous l'écorce,  
Nos durs aïeux sentaient leur jeunesse et leur force.

•

Pour César de Nostredame, la tradition des mayes était déjà ancienne en Provence : « La coustume est tres-ancienne de choisir des plus belles & ieunes filles des quartiers, que l'on attiffe gorgiesement, avec couronnes de fleurs, guirlandes, ioyaux & accoustrements de soye sur des throsnes & sièges esleuez en guise de ieunes Deesses posees dans des niches, communément appellees *Mayes*, ausquelles tous les passans, au moins de con-

dition honneste, sont inuitez & obligez de contribuer quelque piece d'argent, moyennant vn baiser. \* »

En citant le dieu Pan, les Ioniens ou les Bacchantes, Jean Aicard a bien raison d'évoquer le monde grec : pour les Grecs, Μαῖα était l'aînée des Pléiades, filles du titan Atlas et de l'Océanide Pléioné ; séduite par Zeus, elle enfanta Hermès, le messenger des dieux et leur intermédiaire auprès des hommes ; le mois de mai aurait été ainsi nommé en son honneur. Les Latins connaissaient *Maia* fille d'Atlas et de Pleioné et mère de Mercure ; mais aussi *Maia* fille de Faunus, divinité romaine du printemps fêtée en mai.

Les *maio* ou *bello-de-mai* provençales, fêtées en mai, sont donc une survivance de la Μαῖα grecque ou latine.

---

\* NOSTREDAME (César de), *L'Histoire et Chronique de Provence*, sixième partie, page 682.

*Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 102-103.  
*Les Annales politiques et littéraires*, 28<sup>e</sup> année, n° 1399,  
dimanche 17 avril 1910, page 375, colonnes 2-3.  
*Le Lisez-moi bleu magazine littéraire bimensuel des jeunes  
filles*, nouvelle série, n° 177, mercredi 1<sup>er</sup> avril 1931, page 66.

### LA MAYE D'AVRIL

La rue, un jour d'avril, était presque déserte.  
Un vent mauvais, terreur de la campagne verte,  
Frappait l'angle des murs avec d'étranges cris.  
Tout à coup, au détour d'une place, surpris,  
En ce matin d'avril terrible à la Provence,  
Je vois, humble et rieuse, une enfant qui s'avance ;  
Et, sa sèbile en main, du ton accoutumé  
La quêteuse m'a dit : « Pour la Reine de mai. »

Assise un peu plus loin, blanche sous de longs voiles  
Où quelques fleurs des champs font un semis d'étoiles,  
La Reine, sans bouger, fière en m'apercevant,  
Fillette aux longs cheveux, frissonne aux coups du vent.  
Moi, sans croire attrister cette candeur sereine :  
« On est au mois d'avril ! Tu n'es pas une Reine ! »  
Mais à ce mot l'enfant, tout près de fondre en pleurs :  
« Je suis Reine de mai ! Je suis Reine des fleurs ! »

Oui, j'avais tort, enfant ; j'oubliais, ma mignonne,  
Que ton âge est l'avril, le mai le plus riant.

Ton beau voile de Reine au vent du nord frissonne,  
Mais tes grands yeux sont pleins d'un azur d'Orient.

La gelée a brûlé la « bourre » de nos vignes ;  
Le meilleur a péri du blé qui fut semé ;  
Mais malheur à celui qui, troublé par ces signes,  
Pourrait voir tes yeux purs sans croire au mois de mai.

Qu'importe qu'avril gèle et que le vent se plaigne ?  
On songe aux pleurs de l'aube en regardant tes pleurs,  
Et l'Espérance en toi sourit au monde et règne,  
Enfance au voile blanc, Reine au sceptre de fleurs !

**CLAIRE**

Vous aviez des cheveux légers de soie et d'or.  
Nos yeux en même temps s'éveillaient sur les choses.  
Comme le fin parfum dans les boutons de roses,  
L'amour vague emplissait nos cœurs fermés encor.

Vous seriez à présent, Claire, une jeune femme,  
Vous qu'enfant j'embrassais avec de doux frissons ;  
Car on aime à cet âge, et tous nous connaissons  
De ces espoirs d'amour pour une aurore d'âme.

Pourquoi nous avez-vous quittés un beau matin ?  
Aviez-vous deviné les tourments de la vie ?  
La route vous fit peur et seul je l'ai suivie,  
Non pas sans envier parfois votre destin.

Vous êtes morte au mois qui fait dans les charmilles  
Un gai frémissement de nids et de chansons,  
Et qui met tant de fleurs parmi tous les buissons  
Qu'il en est adoré par les petites filles.

À leur jeu de la Maye, au mois de Mai joyeux,  
Vous étiez toujours Reine étant la plus jolie :  
Tout en blanc sous les fleurs et comme ensevelie,  
Vous trôniez immobile en souriant des yeux.

Vous êtes morte alors, quand reverdit la branche.  
Je ne comprenais pas la mort ni le cercueil ;  
Et puis c'était en blanc qu'on menait votre deuil ;  
Vous-même vous aviez toujours la robe blanche.

Et comme vous étiez sur un lit parfumé,  
Rose parmi les lis et pâle entre les roses,  
Sans bouger, souriante avec des lèvres closes,  
Je pensais : « Elle joue à la Reine de Mai. »

## IDYLLE

Lorsque mai va finir, quand juin brûlant s'avance,  
Il faut voir les troupeaux de la basse Provence,  
Redoutant la saison où sèchent les ruisseaux,  
Où la plaine déserte apparaîtra sans eaux  
Et jaune de soleil et d'herbes desséchées ;  
Il faut voir s'en aller au loin, têtes penchées,  
Nos longs troupeaux gagnant les pacages alpins.  
Autour d'eux saupoudrant les vignes et les pins,  
Sous leurs dix mille pieds, dans la chaude lumière,  
Monte en nuage blanc une lente poussière.  
Ils vont, et quand parfois un mouton plus gourmand  
Broute la haie, ou bien l'admire seulement,  
Un chien actif, au poil rude, aussitôt le presse,  
Et le mouton reprend sa marche avec paresse.  
Sur les flancs du troupeau plus d'un chien jappe et court,  
Et tous les pieds fourchus font un roulement sourd.  
Le troupeau suit un chef, vieux comme un patriarche,  
Orné d'une sonnaille, et qui montre la marche ;  
Ce bélier, qu'épargna le boucher, doit savoir  
Sans doute où le troupeau va s'arrêter le soir,  
Et qu'il gagne un pays humide où l'herbe est tendre ;  
Du moins il va bon train, ayant l'air de comprendre.  
Tous passent à longs flots, roulant, se soulevant ;  
L'un sur l'autre portés, ils vont, fleuve vivant,  
Et le regard sans fin suit les courbes des têtes

Et les dos onduleux de ce peuple de bêtes.  
Les agneaux hésitants sont derrière, plus loin ;  
Un des pâtres demeure afin d'en prendre soin.  
Or entre deux troupeaux cheminent les ânesses,  
Les ânes, les ânon, et, dessus, les jeunesses,  
Les filles des bergers, assises, pieds pendants.  
Leur beau rire résonne et découvre leurs dents ;  
L'une d'elles parfois allaite un enfant rose  
Qui, sur l'âne bercé, rit, la paupière close ;  
Parfois, l'âne voisin porte dans ses paniers  
Les agneaux las, ou ceux qui sont nés les derniers.  
Vienne le soir, qui fait la montagne bleuâtre :  
Près des filles chemine un jeune homme, un beau pâtre  
Qui reedit en riant les bons mots des anciens.  
On chante. Les bergers s'en remettent aux chiens \*,  
Et les hameaux, la nuit, comprennent leur approche  
À des bruits de grelots sonnans de roche en roche,  
Ou bien à l'air plaintif et doux que l'un d'entr'eux  
Tire, tout en marchant, d'un simple roseau creux.

La transhumance était une pratique d'élevage bien connue des Grecs : dans tous les temps et toutes les civilisations les pasteurs ont été dans l'obligation de déplacer leurs troupeaux pour permettre la régénération des prairies pâturées.

En basse Provence, l'ancien delta de la Durance, que les Romains nommaient *campi lapidei* « les champs pierreux », formait une vaste zone de pâturages parcourue par de nombreux troupeaux durant la saison hivernale. Quand les ressources de-

\* Dans la 3/ : On cause. Les bergers s'en remettent aux chiens,

venaient insuffisantes, les troupeaux gagnaient « les pacages alpins ».

Dans cette « idylle » à la façon de Théocrite Jean Aicard fait revivre cette pratique qui animait le soir les villages et hameaux traversés.

## LES MAGNANARELLES

Paris en Juin. L'été débute par la pluie,  
Et, rouvrant ma croisée à l'aube, je m'ennuie  
De voir le ciel toujours brouillé comme en hiver.  
Sous mes yeux assoupis rien de bleu ni de vert :  
C'est la rue et la fange, au mois qui fait les roses !  
Les vitres des maisons et les portes sont closes ;  
Paris blafard sommeille, ayant vécu la nuit.  
Mais une porte bat : je me penche à ce bruit,  
Et je vois s'en aller dans cette infâme boue  
Une femme ; un rayon d'aube blêmit sa joue.  
D'ou vient-elle ? ou va-t-elle ainsi dans le matin ?  
Elle traîne déjà ses jupes de satin,  
Car c'est une livrée, et la fille de joie  
Doit subir sa misère en falbalas de soie.  
Je songe :

Que fait-on à cette heure, là-bas,  
Au pays ? À coup sûr du moins il n'y pleut pas.  
L'aube met des brillants dans le sable des grèves ;  
Le vent passe, apportant la bonne odeur des fèves ;  
Tout renaît, et secoue en chantant le sommeil,  
Dès que le coq sonore annonce le soleil.  
Les mûriers, effeuillés par les magnanarelles,  
Semblent pleins de gaîtés d'oiseaux et de bruits d'ailes,  
Car c'est le mois où l'on effeuille les mûriers,

Et vous avez déjà gonflé vos tabliers,  
 Jeunes filles, depuis que l'aurore est parue...  
 Oh ! le premier rayon du jour dans cette rue,  
 N'y songeons pas. Je pense à mon pays lointain,  
 À ces mûriers emplis de chants dès le matin,  
 Et de rires perlés dont l'écho se réveille :  
 Oh ! dans les mûriers verts, les baisers de Mireille !  
 Oh ! dans les rameaux creux les nids d'oiseaux surpris !...  
 Mais je reviens toujours aux trottoirs de Paris,  
 À ces femmes traînant de la soie autour d'elles...  
 « Chantez en effeuillant, chantez, magnanarelles,  
 Car la cueillette invite aux chansons ! » Et je crois  
 Voir les tiges glisser tout du long en vos doigts  
 Une à une, laissant leurs feuilles au passage.  
 Chantez en effeuillant ! chantez dans le feuillage !  
 Mais, fillettes, pour qui travaillez-vous ainsi ?  
 — « Pour le magnan. — Et toi, magnan toujours transi ?  
 — Pour moi. — Mais on te prend les fils d'or que tu files ;  
 Pour qui les tisses-tu, toi, canut ? — Pour les villes.  
 — Villes, qu'en faites-vous ? — Des robes de gala,  
 Et nos filles parfois se vendent pour cela,  
 Pour traîner et flétrir de la soie autour d'elles... »

« Chantez en effeuillant ! chantez, magnanarelles ! »

•

Les magnanarelles étaient les jeunes filles chargées de l'élevage des vers à soie. Elles récoltaient les feuilles de mûrier qui constituaient l'alimentation des chenilles du bombyx. Elles suivaient le développement des vers et récoltaient les cocons, envoyés aux soieries.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 97-98 [Version  
 différente de celle de *Rébellions et Apaisements*,  
 XX, page 48].

*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1365,  
 dimanche 22 août 1909, page 171, colonne 3.

## LA GRAND'ROUTE

À midi la grand'route, éclatante, flamboie  
 Sous l'éclat des rayons que sa blancheur renvoie,  
 Et, miroir aveuglant, force à clore les yeux.  
 Tous les jours, sous le feu qui ruisselle des cieux,  
 Même à midi, l'on voit cheminer sur ces routes  
 Le facteur du canton suant à grosses gouttes,  
 Un mouchoir blanc flottant sous son chapeau qui luit,  
 Ayant boîte en sautoir, canne, et derrière lui  
 Son chien qui, le nez bas, soufflant, serrant la queue,  
 S'arrête quelquefois sous l'ombre rare et bleue  
 Des pâles oliviers alignés sur le bord  
 Que la poussière au gré du vent pâlit encor.  
 Il voit d'un œil mi-clos, rangés en droites lignes,  
 Les oliviers au loin s'étendre dans les vignes,  
 Et, le long des fossés, des murs blancs où parfois  
 S'ouvre un portail poudreux à la grille de bois,  
 Ayant des deux côtés deux supports que surmonte  
 Un aloès jauni dans son vase de fonte.

**LE PUIT**  
**À Jules Laurens**

L'été hurle de soif ; la terre ardente éclate.  
Le lézard bâille et dort sous le pampre écarlate.  
Le chaume craque, l'ombre est nette sur le sol,  
Et, pour s'y reposer des chansons et du vol,  
L'alouette choisit une vigne encor verte.  
Les oliviers au loin dans la plaine déserte,  
Projetant à leur pied des ombres sans fraîcheur,  
Fatiguent le regard de leur terne blancheur.  
Pas d'eau ; le soleil d'août l'a toute bue. Ô source !  
Ô graviers, ô cressons ! ô halte après la course !  
Est-ce qu'ici jamais on vous retrouvera,  
Oasis qu'on rencontre au fond du Sahara ?  
Soudain le puits surgit, non le puits de l'idylle  
Où l'on peut voir un pan du ciel bleu, dit Virgile,  
Mais le puits supportant un dôme sur son mur,  
Dont la porte-fenêtre est close, puits obscur  
D'où lorsqu'il est ouvert sort une fraîcheur douce,  
Mais à l'extérieur sec, sans ombre et sans mousse.  
On dirait un monceau de grès entassés là,  
Effrités par le dur soleil qui les brûla,  
Et qu'en poudre réduit l'âpreté des solstices.  
La tarente aux yeux gris court dans les interstices.  
Seulement, l'olivier voisin se fait plus beau,  
Ou parfois, éploré comme sur un tombeau,

Immobile et muet, un saule auprès verdoie.  
Parfois c'est le mûrier dont la racine, ô joie !  
Atteint l'eau fraîche et qui la sent monter en lui.  
Or, autour des puits clos le jour darde l'ennui ;  
Le passant altéré qu'affole un ciel de flamme  
Songe au mot qui ferait ouvrir cette Sésame  
Et, comme un envieux épiant un trésor,  
Pense à la grosse clef de fer aux rouilles d'or.

Si tu restais ici, lorsque le jour s'apaise,  
Quand le sol brunissant perd ses chaleurs de braise,  
Quand les souffles du soir circulent lents et frais,  
Si tu restais ici, sans doute tu verrais  
Leste, en jupon rayé, la jeune paysanne  
Qui vient emplir sa cruche ou faire boire l'âne.  
Le jeune gars la suit. Ils ouvrent le puits noir  
D'où sort un air humide et plus frais que le soir.  
Le jeune homme est alerte et la fille est jolie ;  
Tous deux tirent le seau dont grince la poulie.  
Le seau monte, apparaît, oscillant, renversant  
Son eau qui rejaillit en les éclaboussant,  
Absorbée aussitôt par la margelle sèche ;  
Et l'âne ou le mulet, impatient d'eau fraîche,  
Piaffe et renâcle. — « L'auge est vide. Encore, allons ! »  
La fille rit. Le gars tire, ayant les bras longs,  
En un clin d'œil, le vieux seau de bois où l'eau tremble.  
L'âne va donc enfin boire, à ce qu'il lui semble.  
Mais le gars tient le seau qu'il agite à dessein,  
Et la fille croisant ses deux bras sur son sein,  
Pour se garder de l'eau qui ridée étincelle,  
Approche et tous les deux rient du seau qui ruisselle  
Et de cette fraîcheur du soir autour des puits



Commencement exquis du bon repos des nuits.  
Et, tandis qu'il essaie, ô nuit naissante, ô lune !  
D'effleurer d'un baiser la chevelure brune,  
La belle enfant trempant ses lèvres à fleur d'eau  
Se penche avec lenteur et boit comme un oiseau.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 102-103.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1414,  
dimanche 31 juillet 1910, page 101, colonne 1.

## LES SEUILS

Les soirs d'été, sous les mûriers où l'on s'attable  
On reste après souper, l'air étant délectable,  
Pour oublier l'ardeur et les travaux du jour.  
La fillette et le gars qui se parlent d'amour,  
Assis auprès du seuil sur le vieux banc de pierre,  
Échangent par instants (on est là sans lumière)  
Un baiser bien furtif qui fait, si bref qu'il soit,  
Se retourner l'aïeul indulgent dont le doigt  
Bourre distraitemment la pipe accoutumée.  
Le gars en badinant pince la bien-aimée  
Qui lui dit : « J'ai les bras tout bleus ! » Mais lui :  
[ « Voyons ? »

Les cigales des clairs de lune (les grillons)  
Jettent leur bruit d'élytre à la lune opaline  
Qu'à demi cache encor le haut de la colline.  
La chaleur du soleil dont tout s'est pénétré  
S'exhale, et par moment vient un souffle altéré  
Qui fait bouffer un peu les chemises de toile.  
Parfois les amoureux se montrent une étoile.  
Qu'un voisin attardé passe, il leur dit : « Bonsoir,  
Vous prenez donc le frais ! — Oui, l'ami, viens t'asseoir. »  
Il s'assied et l'on trinque. Ô souffles, ô murmures !

Le ciel tout constellé brille sous les ramures,  
Et les paysans, l'œil aux astres, pipe en main,  
Songent silencieux au soleil de demain.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 104-107.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1451,  
dimanche 16 avril 1911, page 389, colonnes 2-3.

### LA BOUILLE-ABAISSÉ À Léon Valade

« Embarque, les amis ! c'est dimanche demain.  
— La dame-jeanne ici ! — Pousse. — Donne la main.  
— As-tu le pain ? — Bon ça ! — Garçon, largue les voiles ! »

Le ciel est comme un champ plein d'un semis d'étoiles ;  
N'est-ce pas, paysans qui, le samedi soir,  
Par un beau temps, fendez le flot bleuâtre et noir,  
Et, traînant vos filets dans les vagues profondes,  
Cherchez la bouille-abaisse en fuite sous les ondes ?  
Le grand filet plombé racle le fond de l'eau,  
Ramassant ou courbant l'algue comme un râteau,  
Et le poisson surpris s'embrouille dans la maille ;  
Mais le fond montueux par instant le tiraille,  
Et l'aviron ne peut l'arracher, sans le vent.  
La brise souffle donc, et les pousse en avant ;  
Et l'un baigne sa main au fil du frais sillage,  
L'autre fume sa pipe en regardant la plage,  
Et ceux-ci sur le banc qui les berce étendus  
Fredonnent de vieux airs, les yeux au ciel perdus.

Un souvenir du jour, nuits d'été, vous colore ;  
Nuits trop courtes ! Voici déjà la blanche aurore ;

Le sommeil flotte, vague, amortissant les voix.  
 Le filet se retire et s'emplit plusieurs fois.  
 « Regarde faseyer, petit, le point d'amure :  
 Le vent mollit, ramons ! » — Et dans un grand murmure  
 La barque file, ayant ses avirons armés,  
 Qui, rapides et forts, coupent les flots calmés.  
 Obliquant tous ensemble, à peine sans secousse  
 Ont-ils plongé dans l'eau qui résiste et repousse  
 Qu'on les revoit soudain, horizontaux encor,  
 Emperlés et frangés de gouttelettes d'or !  
 La mer rit au soleil. Les côtes se font proches,  
 Et des groupes amis s'avancant sur les roches  
 Appellent. « Avez-vous bonne pêche ? — Oui. — Non. »  
 On hèle le patron affairé par son nom :  
 « Patron Vincent ! » Mais lui : « Barre à tribord, prends  
 [ garde !  
 — À terre ! — Les paniers ici ! » Chacun regarde :  
 « C'est beaucoup. — Non, c'est peu. — Voyons ! — Tout  
 [ est vivant ! »  
 Les porteurs du panier trop plein marchent devant,  
 Et sur la longue table, à l'abri de la treille,  
 On a posé bientôt et vidé la corbeille,  
 Pendant que les pêcheurs, à l'ombre des mûriers,  
 Dorment, avec leurs bras croisés pour oreillers.

Ô trésors ruisselants de la mer indulgente !  
 Ce sont les loups zébrés dont le ventre s'argente ;  
 La girelle, rayée en long de bleu, de vert  
 Et d'orangé ; le crabe affreux au croc ouvert ;  
 La langouste aux anneaux polis, aux tons de laque,  
 Et dont la queue au ventre est repliée et claque ;  
 La sole plate et mince, et le rouquier qui sent

Les rochers sous lesquels dans l'algue il va glissant ;  
 La rascasse méchante au dos qui se hérisse ;  
 Et tout cela se tord, bondit, ondoie et glisse,  
 Étranges arcs-en-ciel mouillés et radieux,  
 Prismes éblouissants de nageoires et d'yeux.

En plein air, le chaudron où le poisson fourmille  
 Sur un trépied géant fume, et le feu pétille,  
 Sans relâche nourri de ceps et de sarments.  
 Le thym nage sur l'huile, et des bouillonnements  
 Annonceront bientôt la bouille-abaisse prête.  
 La table sous la treille a pris un air de fête.  
 La bouteille sourit, et les couverts d'étain  
 Prennent, grâce au soleil, un éclat argentin.  
 — Ça, le chaudron bouillonne ; accourez, qu'on l'enlève !  
 Cuisiniers, éveillez les dormeurs de leur rêve,  
 Et qu'on dévore enfin de la bouche et des yeux  
 Le mets chéri, le plat consacré des aïeux,  
 D'où s'exhale l'odeur des collines, et celle  
 De la mer qui là-bas au soleil étincelle.

Les anciens Grecs confectionnaient une soupe de poissons à partir du menu fretin : ils la nommaient ἡ κακάβια (*kakabia*), du nom de la marmite à trois pieds dans laquelle ce mets était confectionné. La bouillabaisse marseillaise créée au XIX<sup>e</sup> siècle est un plat plus riche, préparé avec des poissons de roche et accompagné de pain frotté d'ail et tartiné de rouille.

*Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 121-122.  
*La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher, 1880 ;  
page 8.

*Les Annales politiques et littéraires*, 29<sup>e</sup> année, n° 1450,  
dimanche 9 avril 1911, page 360, colonnes 2-3.

### BAL DANS LA NUIT

Je m'avance à travers l'ombre exquise du soir  
Sous le bois du coteau d'où j'entends sans la voir  
La grande mer qui dit son chant, toujours le même.  
Et soudain, à cette heure ineffable où tout aime,  
Un bruit proche et léger se mêle au bruit des eaux ;  
C'est sous les pins vibrants comme un coucher d'oiseaux,  
Ou plutôt c'est un bruit de ruche où quelque abeille  
Irrite en bourdonnant son peuple qu'elle éveille.  
Et voici qu'à travers les pins plus espacés,  
Dans une aire, les bras aux tailles enlacés,  
J'ai vu les paysans danser avec les filles  
Sous les yeux indulgents et joyeux des familles ;  
Ils dansent, oublieux des labeurs au soleil,  
Au son du tambourin grave et de bon conseil,  
Que le galoubet raille avec sa voix menue ;  
Et la lune se cache à demi sous la nue,  
Discrète, cependant que tournent les danseurs,  
Et qu'au loin, sur la mer tranquille aux flots berceurs,  
Profitant de l'orchestre en plein vent, dont la brise  
parfume en l'apportant la musique surprise,

Les sirènes, et les tritons, leurs amoureux,  
Au chant des galoubets lointains dansent entr'eux.

•

L'évocation de sirènes et tritons marque combien cette scène  
champêtre évoque, pour notre poète, l'Antiquité.

**LA SAINT-ÉLOI**  
**BÉNÉDICTION DES ÂNES**

La grand'messe chantée, en pompe le curé  
Fait porter sous le porche un saint Eloi doré,  
Vieux buste aux yeux d'émail, à figure béate,  
Posé sur un brancard au tapis écarlate.  
Le vicaire l'assiste et deux enfants de chœur.  
Par avance, les deux abbés ont l'air moqueur  
D'hommes trouvant déjà plaisant ce qu'ils vont dire  
Et qui ne pourront pas s'entendre sans sourire.

Le défilé commence : ânes, chevaux, mulets,  
Pêle-mêle accourus, gras, maigres, beaux ou laids.  
Font le tour de la place où la foule se range ;  
Puis, couverts d'un drap blanc, d'un rideau qui s'effrange,  
Ou d'une couverture à ramages, chevaux,  
Ânes, mulets, ceux-ci sous des harnois nouveaux,  
Ceux-là sous des pompons que jadis, temps prospères !  
Ont gagnés leurs aïeux montés par nos grands-pères,  
S'avancent un à un, en ordre, avec orgueil,  
Vers l'église où, debout, le curé sur le seuil,  
Psalmodiant, en blanc surplis de mousseline,  
Bénit le cavalier qui salue et s'incline  
Et tâche de forcer sa bête à se courber.  
Tous défilent ainsi. Plus d'un manque tomber  
À ce moment critique où l'abbé psalmodie

Son *Benedicat vos...* Ô gaîté ! comédie !  
Car les bêtes ont peur du goupillon qui luit  
Et que brandit vers eux le prêtre, et, devant lui,  
Mulet, âne ou cheval rue et braille et recule,  
Parfois même... Si c'est parfois trop ridicule,  
Seigneur, tonnez sur ceux qui savent ce qu'ils font !

Voici ce que j'ai vu pourtant de plus bouffon :  
Le curé s'en allait content, lorsqu'on lui crie :  
« Encore un, attendez ! » L'abbé, comme on l'en prie,  
Attend. Chacun peut voir sur la route, là-bas,  
Dans la poussière un âne arrivant à grands pas,  
Monté par un beau gars long comme on n'en voit guère,  
Dont les pieds, s'il voulait, pourraient toucher à terre...  
C'est un âne en retard qui veut être béni.  
Une minute encore et tout était fini.  
Mais, voyant qu'on l'attend, l'homme crie et tempête,  
Jure par tous les saints et talonne sa bête  
Qui court, s'arrête net, repart, rue et bondit.  
Le village en gaîté rit et le curé dit  
Qu'il a très-faim, qu'il va s'en aller, mais il reste,  
Car chaque fois qu'il veut partir, chacun proteste.  
Enfin le petit âne arrive chamarré,  
Enrubanné, fleuri, beau, devant le curé.

« Attendez ! » a crié le drôle qui le monte.  
Et, pressant du genou l'âne rétif qu'il dompte,  
Touchant le sol du pied quand il penche, voici  
Qu'il dit à son curé : « Bénissez-nous aussi. »  
Le curé fort pressé veut brusquer la besogne,  
Et, d'un geste trop vif s'effarant, sans vergogne,  
L'âne braille à tue-tête et rue, et chacun rit.

Le curé rit lui-même, et l'âne plein d'esprit  
 Aggrave le comique avec d'autres gambades,  
 Si bien que, secoué par ses belles ruades,  
 Son cavalier meurtri s'étale tout du long.  
 Le curé d'une main lève son goupillon,  
 Mais de l'autre il se tient les côtes. La musique  
 S'en mêle. Un galoubet joue un air ironique ;  
 Un tambourin prétend que ce n'est pas le lieu  
 De rire et que ceci fâchera le bon Dieu.  
 À deux mains le curé tient son ventre qui tremble ;  
 Vicaire, enfants de chœur, tout le village ensemble  
 S'esclaffe, et la gaîté des gens passe aux mulets.

Ô bons paroissiens qu'eût bénis Rabelais !

•

Éloi, né en Limousin vers 588 dans une famille de paysans aisés, se fit orfèvre. Le roi Clotaire II (613-629) le chargea de sa Trésorerie et son successeur Dagobert (629-639) lui confia la direction de ses ateliers monétaires.

Au décès de ce souverain, Éloi se fit clerc, fut ordonné prêtre le 13 mai 641 et le même jour nommé évêque de Noyon et Tournai. Il mourut en 660.

Patron des orfèvres en raison de sa profession, Éloi l'est, par extension, de tous ceux qui travaillent les métaux : forgerons, maréchaux-ferrants, métallurgistes, quincailliers, serruriers, charretiers, mécaniciens et garagistes. Il est aussi le protecteur des cultivateurs et de tous ceux qui travaillent la terre, ainsi que de leurs animaux.

Saint très populaire, il était particulièrement fêté en Provence le 21 juin.

## AIX

Entre les pavés d'Aix germe et croît l'herbe verte,  
 Aix ressemble à la cour spacieuse et déserte  
 D'un vieux manoir abandonné.  
 La mort discrète y donne une fête au silence.  
 C'est bien là la cité comtale de Provence,  
 Le Versailles du roi René.

Dans ses places, à peine un étranger qui rôde ;  
 Au milieu de son Cours sa fontaine d'eau chaude  
 Coule et fume dans le soleil.  
 Au bout de ce Cours large et vert qu'elle décore  
 Ta statue, ô bon roi René, commande encore  
 Aix qui murmure en son sommeil.

Car l'École de droit tout entière sommeille ;  
 L'étudiant y prête une indolente oreille  
 Au professeur, qui parle bas.  
 L'huissier crie au Palais : « Silence ! » La Cour baille,  
 L'avocat va plaidant ! le greffier écritaille ;  
 L'accusé lui seul ne dort pas.

Et cependant qu'au fond des salles se prolonge  
 Ce long murmure, alors l'ancienne ville songe  
 Comme un vieillard au coin du feu,

Qui berce sa pensée au chant de la bouilloire...  
Elle revoit alors tout son passé de gloire,  
Ses cours d'amour, sa Fête-Dieu.

Abbé de la Jeunesse et roi de la Basoche,  
Prince d'Amour, debout ! en avant, fifre et cloche !  
Frémissez, tambourins joyeux !  
Et la procession des fantômes gambade,  
Et pour voir défiler la sainte mascarade  
Les murs prennent de vagues yeux.

La Reine de Saba, Moïse et les apôtres  
Passent. Les chevaux « frux » les uns contre les autres  
Se poussent, s'attaquent cabrés,  
Coursiers en carton peint d'où sortent deux pieds d'homme ;  
Enfin la Mort, par qui tout se conclut en somme,  
Vient, fauchant d'invisibles prés.

Soudain, quel est ce bruit ? — La vision s'efface.  
C'est qu'une diligence a traversé la place...  
Mais quand le grelot cadencé  
Se perd dans le lointain de la route sonore,  
Aussitôt rendormie, Aix se replonge encore  
Dans le rêve de son passé.

... Et c'est de là pourtant qu'aux jours de la colère  
Sortit ta grande voix d'orateur populaire,  
Ta voix d'ouragan, Mirabeau.  
Mais aussi, quand on veut y dresser ta statue,  
La vieille ville a peur d'une voix qui s'est tue,  
Aix la morte a peur d'un tombeau !

•  
Aix-en-Provence fut fondée par le consul Caius Sextius Calvinus en 122 avant notre ère sous le nom d'*Aquae Sextiae* « les eaux des Sextius » en raison de l'abondance de ses sources tant chaudes que froides. Les comtes de Provence en firent leur capitale.

Le roi René d'Anjou, comte de Provence, y institua les célèbres jeux de la Fête-Dieu et Mirabeau, issu de la noblesse locale, y débuta sa carrière.



Poèmes de Provence, 1/ 1873, pages 112-113.  
[Version totalement différente de celle de  
*Rébellions et Apaisements*, XXVI, page 71].

## LA MÉDITERRANÉE \*

La Méditerranée est couchée au soleil ;  
Des monts chargés de pins, d'oliviers et de vignes  
Qui font un éternel murmure au sien pareil,  
Voient dans ses eaux, trembler leurs lignes.

Elle est couchée aux pieds des pins aux sueurs d'or,  
Qui de leurs parfums d'ambre embaument la campagne ;  
Elle veille en chantant ; en chantant elle dort ;  
La cigale en chœur l'accompagne.

Au bord de cette mer Praxitèle rêvant  
A pris à la souplesse exquise de ses lames,  
Pour fixer la Beauté dans le Paros vivant,  
Des formes fuyantes de femmes.

Dans la 2/ et la 3/, ce poème est précédé d'une courte épigraphe grecque :

ποντίων τε κυμάτων  
ἀνήριθμον γέλασμα...

ESCHYLE.

que je traduis :

« et des ondes marines  
« les rides innombrables... »

ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, vers 89-90.

La Méditerranée, ô rêve ! est donc la mer  
D'où sortit Vénus blonde aux pieds blanchis d'écume,  
Et comme la Beauté donne un bonheur amer,  
Les flots bleus sont faits d'amertume.

Lorsque Pan dut céder aux dieux nouveaux venus  
Vénus revint mêler aux flots sa beauté blonde,  
Et sous leur transparence elle erre encor, seins nus,  
Lumineuse, éparse dans l'onde.

En ses limpides yeux se mirent nos grands bois ;  
Cigales, nous rythmons ses chants avec nos lyres,  
Car Pan aime d'amour ses yeux verts et sa voix,  
Et ses innombrables sourires !

•

Les Latins la nommèrent *mare nostrum*, « notre mer » et, plus tardivement *Mediterraneum mare* puisque cette mer se trouve *in medio terrarum* « au milieu des terres ». Ce faisant, ils ne firent que reprendre les appellations que les géographes grecs avaient créées plusieurs siècles avant eux.

La carte du monde dressée par le Milésien Anaximandre (610-545) dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère offre un état des connaissances géographiques à cette époque. Le monde connu forme un continent unique composé de trois régions distribuées autour d'une mer intérieure centrale : l'Europe (Εὐρώπη) s'étendant au nord depuis les colonnes d'Hercule (οἱ Ἡράκλειοι ὄροι) jusqu'au fleuve Phase (Φᾶσις), l'Asie (Ἀσία) à l'est depuis le fleuve Phase jusqu'au Nil (Νεῖλος), et la Libye (Λιβύη) au sud depuis le Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule. Ce monde habité est circulaire et entouré par l'Océan (Ὠκεανός).

Quant à la mer centrale, Homère distinguait déjà ἡ θάλασσα, c'est-à-dire « la mer », notre Méditerranée, et ὁ Ὠκεανός « l'Océan » également nommé ἡ μεγάλη θάλασσα « la grande mer » ; d'autres géographes les appellent ἡ ἐντὸς θάλασσα « la mer intérieure » et ἡ ἔσω θάλασσα « la mer extérieure », l'Océan ; ou encore ἦδε ἡ θάλασσα, ἡ καθ' ἡμᾶς θάλασσα, ἡ παρ' ἡμῖν θάλασσα « notre mer ».

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 114-117.

## TOULON

La frégate retourne au port, voiles tendues,  
Et, pour mieux voir la côte aux falaises ardues,  
Je monte dans la hune où me suit un gabier.  
La vergue tremble ; il court sur cet étroit sentier :  
« J'y suis habitué, dit-il, mais prenez garde. »  
Du haut de mon balcon balancé, je regarde.  
C'est le matin. Toulon dans la brume, au réveil,  
Bourdonnant, apparaît poudroyant de soleil \*.  
Mais dans ses brouillards d'or passe un trait écarlate ;  
Dans son bruit vague, un chant de vingt clairons éclate \*\*.  
Le rideau nuageux s'écarte déchiré,  
Et laisse voir Toulon, blanc, joyeux, entouré  
D'un demi-cercle gris de collines austères,  
Dont tremblent les échos pleins de bruits militaires.  
Son immense arsenal, plus grand que la cité,  
Fume déjà, sonore, en pleine activité,  
Et j'entrevois parmi tout son monde qui bouge  
Des forçats reconnus à leur casaque rouge.  
Que de remparts tournant vers la mer leurs canons !  
D'engins dont le gabier me nomme tous les noms  
Et qui dressent au ciel leur structure sans grâce !  
La machine à mâter, qui penche, les dépasse.

\* Dans la 3/ : Bourdonne et m'apparaît poudroyant de soleil ;

\*\* Dans la 3/ : Dans le bruit vague, un chant de vingt clairons éclate...

Voici la corderie aux longs toits où se font  
 Les gros câbles sans fin pour l'océan sans fond.  
 Ces quatre toits aigus sont les cales couvertes :  
 Sur un plan incliné qui fuit dans les eaux vertes,  
 Là le vaisseau, carcasse énorme, se construit,  
 Sombre enchevêtrement de poutres, plein de bruit.  
 La ville, tours, clochers, arsenal, vaisseaux, bague,  
 Blanchit et s'échelonne au pied de la montagne,  
 Et l'hymne du travail monte dans l'air serein.

Certes, s'il eut le cœur vêtu d'un triple airain,  
 Celui qui le premier se lança sur les ondes,  
 N'est-il pas toujours fort l'explorateur des mondes  
 Qui s'éloigne debout sur son vaisseau de fer,  
 Et lutte avec la force aveugle de la mer !  
 Et s'il faut saluer héros ces capitaines  
 Qui tentent l'inconnu sur des plages lointaines,  
 Faut-il pas proclamer grands aussi sous les cieux  
 L'esprit qui construisit ces vaisseaux glorieux,  
 Et le peuple, ouvrier du détail, qui lui prête  
 Ses mille outils, et fait du labeur une fête  
 Tant il trousse gaîment ses manches sur ses bras,  
 Tant il mêle de chants du terroir au fracas  
 De la ville, atelier de la force sublime,  
 Qui forge par ses mains des chaînes à l'abîme !

Mais nous sommes en rade. À peine un lent remous.  
 Des coteaux verdoyants sont tout autour de nous.  
 Saint-Mandrier s'étend sur l'arrière, presque  
 Qui ferme notre rade et la fait si tranquille  
 Qu'on dirait un grand lac de plaisance, un étang.  
 Un homme nous amarre au vieux coffre flottant.

Coups de sifflets aigus ; grincement d'une drisse.  
 Un pavillon s'abaisse, un autre que l'on hisse  
 Flotte dans le ciel clair, et l'on s'est arrêté.  
 Je descends ; je reviens sur le pont agité ;  
 On arme le canot. Un officier dit : « Pousse ! »  
 On file, on passe auprès des coffres verts de mousse,  
 Sous les flancs imposants des vaisseaux de haut bord.  
 Nous voici dans l'étroite ouverture du port  
 Que l'on pourrait barrer en coulant un navire.  
 Ici, voyez, dans l'eau, le quai riant se mire.  
 Les mouettes y font des rides en passant ;  
 De fins bateaux, d'ici, de là, s'en vont glissant ;  
 On en voit bord à quai, l'un contre l'autre, en foule,  
 Dressant leurs mâts bercés d'une petite houle.  
 Le quai paraît étroit, tant qu'au premier coup d'œil  
 On croit voir les maisons baigner dans l'eau leur seuil  
 Où tous les boutiquiers s'abritent d'une tente  
 Oblique et sous l'ardeur des midis éclatante.  
 On accoste. La gaffe accroche un vieil anneau.  
 L'état-major brillant s'élance du canot...

C'est sur ce quai charmant, rayé de briques roses,  
 Que se tordent, sculptés en de puissantes poses,  
 Soutenant un balcon massif, scellés au mur,  
 Les Atlas de Puget, la face vers l'azur,  
 Fermant leurs yeux blessés des lumières du large.  
 Tels ils portent sans fin l'angoisse qui les charge,  
 Souvenir des forçats criant sous des fardeaux,  
 Des porte-faix ayant des sacs pleins sur le dos,  
 Des marins qu'ont courbés les colères de l'onde,  
 De l'Homme enfin, forçat dont l'esprit porte un monde !

La ville de Toulon a des origines romaines, mais les Atlantes de Pierre Puget qui ornent la façade de son hôtel de ville apportent la touche hellénique : ils sont fils du géant Atlas (Ἄτλας), dieu de la théogonie primitive qui soutenait les colonnes du ciel.

## LES ROSEAUX DU GOLFE

Je sais un bouquet de roseaux  
Qui dans le golfe, au bord des eaux,  
Est solitaire ;  
Mélodieux, frais et serré,  
Pour moi ce petit bois sacré  
Garde un mystère.

Le joli golfe est peu connu ;  
Jamais étranger n'est venu  
Fouler sa grève ;  
On y va par un sentier creux :  
C'est un de ces coins d'amoureux  
Comme on en rêve.

Creusés d'antres, de hauts rochers  
Où pendent des pins accrochés,  
C'est la falaise ;  
Au bas, la plage en sable fin  
Qu'en mourant d'une mort sans fin  
La vague baise.

Là sont mes roseaux, drus et droits ;  
Vous en verrez en peu d'endroits  
Si près de l'onde ;

Hiver, été, ni jour ni nuit,  
L'eau qui près d'eux fait un doux bruit  
Jamais ne gronde \*.

Que ne suis-je aimé ! Dans ce lieu,  
Chancelant comme un jeune dieu  
De jeunesse ivre,  
J'irais, cœur gonflé de désirs,  
Près des roseaux pleins de soupirs  
Me sentir vivre !

Quand j'arrive là, j'ai l'espoir  
À travers les roseaux de voir  
L'Ondine nue  
Pour qui le Faune, son amant,  
Planta dans un désir charmant  
Cette avenue.

Car je crois que là, nuit et jour,  
Un Satyre implorant d'amour  
L'Ondine blonde  
Qui veut l'attirer sous les eaux,  
Redit sur sa flûte en roseaux  
L'appel de l'onde.

•

---

\* Dans la 3/ : Sur nos rivages ;  
Ni jour ni nuit, hiver, été,  
Là, jamais la mer n'a jeté  
De cris sauvages.

Une roselière isolée et connue de notre seul poète est imaginai-  
rement peuplée par lui de divinités antiques, les Faunes  
(*Fauni*) des Latins ou les Satyres (οἱ Σάτυροι) des Grecs, petites  
divinités des campagnes. Quant aux Ondines, elles étaient à  
l'origine les divinités des sources et des rivières dans la mytho-  
logie germanique et la Provence les avait adoptées.

## LE CENTAURE

Le golfe gémissant s'attriste des adieux  
Du soleil, et c'est l'heure où les antiques dieux,  
Protégés par le soir contre les yeux impies,  
Sortaient de l'ancre au bord des vagues assoupies,  
Pour s'ébattre, au long bruit des vents et des roseaux,  
Dans les bois ou parmi l'éclat mourant des eaux.

À ce moment du jour fuyant, où tout s'apaise,  
Comme j'errais ce soir au pied de la falaise,  
Sur sa cavale blanche un beau gars est venu,  
La bête sans harnais, le cavalier tout nu.  
Des pieds et des genoux il la gouverne ; elle entre  
Dans la mer qui déjà la baigne jusqu'au ventre.  
Ils s'en vont vers le large et chaque mouvement  
Fait que l'obscur mer blanchit en écumant,  
Car tous deux sont encor dans une nappe d'ombre  
Que jette sur les eaux la côte déjà sombre.  
Ils s'en vont vers le large et je les suis des yeux.  
Je vois se profiler nettement sur les cieux  
Le buste fier de l'homme, une main sur la hanche ;  
Il me cache le col de la cavale blanche ;  
Je ne vois qu'une croupe, un dos, et je crois voir  
Un centaure cherchant dans l'eau fraîche du soir

Le bain suave après le jour et la poussière...  
Or, il va plus au large ; il atteint la lumière ;  
Dans les plis ondoyants des muscles gros d'efforts  
Les rayons avec l'eau ruissellent sur son corps.  
Tel, contemplant la mer qui devant lui s'étale  
Toute pleine de flamme à l'heure occidentale,  
Le centaure, joyeux, sent la puissante mer  
Étreindre et raffermir ses forces et sa chair ;  
Il s'écrie, il appelle ; et la brise marine  
Accourt de l'horizon pour gonfler sa poitrine,  
Et tel, sauvage, ardent, battant le flot vermeil,  
Il fait autour de lui rejaillir du soleil !

Le centaure (Κένταυρος) de la mythologie grecque était une créature mi-homme mi-cheval : un tronc humain sur un corps de cheval.

## LE BAIN

Parmi la saine odeur de lavande et de thym,  
Sur les bords de la mer je marchais un matin,  
Heureux d'un chant d'oiseau limpide comme l'onde,  
De l'eau que le soleil émergeant faisait blonde,  
Des suaves fraîcheurs éparses sous l'azur  
Et de la transparence exquise de l'air pur  
Qui laissait, robe fine à la gaze pareille,  
Voir la virginité de l'aurore vermeille.

Celle dont je rêvais parfois, sans trouble encor,  
Le visage encadré de ses beaux cheveux d'or,  
Vint par là, comme on fait en mon pays sauvage,  
Sans aucun autre abri que les rocs du rivage,  
Quitter ses vêtements pour le bain calme et frais ;  
Elle ne me vit pas, bien que je fusse près ;  
Ses compagnes, plus loin, chantaient, riaient entre elles ;  
Je ne regardai pas si d'autres étaient belles,  
Car, les bras déjà nus, avec un vague émoi,  
La blonde enfant chantant debout, tout près de moi,  
Retenant d'une main sa chemise plissée,  
Cherchait un vêtement, puis, tout embarrassée  
De ne pouvoir l'atteindre aux tiges d'un buisson  
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliait sa chanson.

Et je ne sais alors quelle suave brise  
Souffla pour me montrer sa nudité surprise :

Un dieu sans doute, Éros ou Pan lui-même, prit  
Les doigts blancs de l'enfant distraite et les ouvrit.  
La chemise à grands plis coula sur sa peau blanche,  
Ralentie en sa chute au contour de la hanche,  
Et, chaste, se couvrant parfois de ses deux bras,  
Cherchant le blanc peignoir et ne le trouvant pas,  
Ô premier souvenir d'une extase inconnue !  
La vierge, sous mes yeux, un moment resta nue.

•

Cette scène délicieusement voluptueuse, dans un endroit  
intime et très clos, fait surgir une réminiscence d'Antiquité  
avec Éros et Pan...



## À UN INCONNU

Qui donc a pu graver ces deux vers de moi, là,  
Près des flots, sur la porte en fer d'une villa ?

Qui que tu sois, passant, merci. Ta main distraite  
Écrivit ces deux vers sans penser au poète :  
Tu passais ; tu rêvais ; tu t'assis un moment  
Pour écouter la brise et le flot écumant ;  
Puis, peut-être appelés par ce rythme sauvage,  
Par l'insulte de l'onde irritée au rivage,  
Ces deux vers sont venus chanter en ton esprit,  
Et mon distique amer sur ce seuil est inscrit \*.  
Or ce qui touche et fait palpiter mon cœur d'aise,  
C'est de savoir qu'un jour sur la grande falaise  
Ma pensée et mes vers, pareils à des oiseaux  
Chanteurs, ont dominé pour toi le bruit des eaux \*\*.  
Passant, mes yeux fixés sur cette porte noire  
Ont l'éblouissement rapide de la gloire.

---

\* Dans la 3/, quatre vers ont été ajoutés après ce vers :

Ô passant inconnu, tu n'est point une femme,  
Car ces vers ne sont pas de ceux qui bercent l'âme,  
Mis qu'importe leur sens et qu'importe ton nom !  
Songeais-tu qu'un matin je les verrais là ? non ;

\*\* Dans la 3/ : D'orage, ont dominé pour toi le bruit des eaux.

Cette porte de fer garde depuis deux ans  
Ma pensée et mon nom en face des brisants,  
De ce double infini de l'onde et de l'espace,  
Du vaisseau qui gonflant toutes ses voiles passe,  
Et l'écume que l'eau leur jette de trop bas,  
La pluie ou le soleil ne les effacent pas ;  
Livrerai-je mon cœur à l'espoir du présage ?  
Tu m'as fait espérer, passant, que d'âge en âge,  
Se heurtant, bondissant, l'un sur l'autre poussés,  
Roulant dans leurs replis des vaisseaux fracassés,  
Tantôt hurlant avec leurs millions de têtes,  
Puis retrouvant la paix et l'oubli des tempêtes,  
Les flots humains, pareils aux vagues de la mer,  
Respecteront mon nom sur sa page de fer !

## LE LAURIER DU PAYS NATAL

Ô Provence natale, et toi, Toulon, ma ville,  
Interrogeons-les tous, de Ronsard à Banville :  
« Poètes, qu'êtes-vous ? » et tous vont s'écrier :  
« Des chercheurs qui vivons pour l'amour du laurier,  
Des marcheurs éternels, voilà ce que nous sommes,  
Et partout, dans les bois, sur les monts, chez les hommes,  
Nous allons poursuivant l'idéal rameau d'or ;  
Quand nous l'avons conquis nous le cherchons encor,  
Car dans la gloire, grand laurier toujours en sève,  
Où l'on cueille une branche un plus beau jet s'élève,  
Et le désir revient aussitôt dans nos cœurs  
Du laurier d'or, souci renaissant des vainqueurs. »

Or, je fuyais Paris ; j'étais aux bords du Rhône  
Qui, roulant des flocons d'écume en son eau jaune,  
Chante et devient joyeux de l'azur provençal.  
« Salut, disais-je, ô sol labouré du mistral,  
Arbres, que du soleil en poussière enveloppe ;  
Salut, fleuve, le plus terrible de l'Europe,  
Qui sais trouver ici des murmures d'amour.  
Ô mon pays, voici ton enfant de retour.  
Je viens de me mêler aux chercheurs de chimère...  
Mon peu de gloire était tellement éphémère  
Que déjà des amis nouveaux que j'ai là-bas  
De mes vers qu'ils aimaient ne se souviennent pas.

Accueille-moi d'un beau sourire, ô terre aimée ;  
Je veux oublier tout, même la renommée,  
Et n'aimant plus que toi je veux, pour m'accueillir,  
Entendre tes joyeux tambourins tressaillir. »

À ces mots, une voix lointaine encor s'avance,  
Fraîche, jeune, chantant : « Beau soleil de Provence. »  
Et bientôt, un bouquet sauvage dans sa main,  
Une fille aux grands yeux passe sur le chemin :  
La paysanne vient de la forêt prochaine ;  
Ses durs cheveux sont noirs comme un charbon de chêne ;  
Une tresse au hasard déroulée et qui pend,  
Sur son sein de charmeuse a l'air d'un noir serpent ;  
Elle va, les pieds nus, tranquille et solitaire.  
Brune (un autre l'a dit) comme la bonne terre,  
Elle va ; ses grands yeux où rêve un amour pur  
Comme ceux de Pallas Athénè sont d'azur,  
Et comme aussi les flots où se baigne l'Attique ;  
Moi, j'admire étonné cette figure antique,  
Car noble est sa démarche, — et, souple au gré des vents,  
Sa robe sur son corps se moule en plis mouvants<sup>1</sup>.

Une enfant d'Arzanno te sembla la Bretagne,  
Ô Brizeux ! Celle-ci venant de la montagne  
Cueillir son gros bouquet de thym, de genêt d'or,  
D'olivier pâle et que sa fleur pâlit encor,  
De plantes aux parfums ardents qui font qu'on aime,  
Celle-ci me sembla la Provence elle-même.  
Bientôt elle passait près de moi, détachant

<sup>1</sup> Dans la 3/ : Sa robe sur son corps se moule en plis vivants.

De son bouquet, sans même interrompre son chant,  
Un brin de laurier vert, et d'un geste superbe  
Elle me le lançait devant mes pas dans l'herbe ;  
Puis, avant d'être au loin, se tournant à demi,  
Elle me saluait d'un beau regard ami...

Ô Provence, c'est donc ainsi que tu m'accueilles !  
Va, ton brin de laurier vivace aux belles feuilles  
Avec un long orgueil je le conserverai ;  
Il me restera cher ; il m'est deux fois sacré,  
Car il est glorieux, car ton soleil le baise,  
Contrée au ciel d'azur, belle fille française !  
Car il croît près des flots parmi les myrtes verts,  
Sur les coteaux dorés que je chante en mes vers,  
Où me sourit encor mon enfance première,  
Où mon aïeul mourant regretta la lumière,  
Où, mes jours accomplis, toujours vert, toujours beau,  
En plein sol, il pourra grandir sur mon tombeau.

En 1873, Jean Aicard remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var pour un long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget. La municipalité toulonnaise organisa, au Grand-Théâtre de la ville, le dimanche 8 juin 1873, une soirée artistique et musicale : Jean y reçut sa médaille et récita son poème. Il remercia la ville par un autre poème, « Le laurier du pays natal », aussitôt inséré dans le recueil en voie d'achèvement *Poèmes de Provence*.

Athénè : Jean Aicard recourt à une translittération peu habituelle avec l'accent grave sur l'e final. La langue française nomme la divinité poliadée de la ville d'Athènes « Athéna » selon le dialecte attique (Ἀθηνᾶ) ou « Athénée » d'après le dialecte ionien (Ἀθήνη) : notre poète préfère la transcription ionienne « Athénè »<sup>2</sup>. — Sous l'épiclèse « Pallas » (Παλλάς) elle est la déesse de la sagesse et la protectrice des sciences et des arts.

« Beau soleil de Provence » : Jean Aicard mentionne ici une chanson composée par Frédéric Mistral en juin 1861 et publiée pour la première fois dans l'*Armana provençau* 1862 :

LA CANSOUN DOU SOULÈU<sup>3</sup>  
*Pèr lis Ourfeounisto avignounen, que la canton mies que  
d'ourgueno,*

Sus l'èr de la marchò de Kucken.

Grand soulèu de la Prouvènço,      Grand soleil de la Provence,  
Gai coumpaire dóu Mistrau,      Gai compère du mistral,

<sup>2</sup> Le nom de cette déesse est variable. La forme primitive, visible dans des inscriptions attiques des VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles et chez des écrivains attiques comme Eschyle, Xénophon ou Platon, est Ἀθηναία avec les équivalents Ἀθαναία en dorien et Ἀθηναίη en ionien. Une première forme réduite, lisible dans des inscriptions des mêmes siècles, est Ἀθηνάα, avec l'équivalent éolien Ἀθανάα. Une seconde contraction, qui devient prédominante à partir des années trois cent soixante, est Ἀθηνᾶ en dialecte attique, Ἀθήνη en ionien, Ἀθάνα en dorien et Ἀσάνα en lacédémonien.

<sup>3</sup> MISTRAL (Frédéric), « La cansoun dou soulèu », *Armana provençau pèr lou bèl an de Diéu* 1862, Avignon, Joseph Roumanille libraire-éditeur,

Tu qu'escoules la Durènço Coume un flo de vin de Crau,	Toi qui mets à sec la Durance Comme un flot de vin de Crau,
Fai lusi toun blound calèu ! Coucho l'oumbro emai li flèu ! Lèu ! lèu ! ! lèu ! Fai te vèire, bèu soulèu !	Fais briller ta blonde lampe ! Chasse l'ombre et aussi les fléaux ! Vite, vite ! vite ! Fais-toi voir, beau soleil !
Ta flamado nous grasiho, E pamens, vèngue l'estiéu, Avignoun, Nime e Marsiho, Te reçaupon coume un diéu !	Ta flamme nous grille Et pourtant, que vienne l'été, Avignon, Nîmes et Marseille T'accueillent comme un dieu !
Fai lusi toun blound calèu ! Coucho l'oumbro emai li flèu ! Lèu ! lèu ! ! lèu ! Fai te vèire, bèu soulèu !	Fais briller ta blonde lampe ! Chasse l'ombre et aussi les fléaux ! Vite, vite ! vite ! Fais-toi voir, beau soleil !
Pèr te vèire, li piboulo Toujour mounton que pus aut, E la pauro berigoulo Sort au pèd dóu panicaut.	Pour te voir, les peupliers Montent toujours plus haut Et le pauvre agaric Sort au pied du chardon.
Fai lusi toun blound calèu ! Coucho l'oumbro emai li flèu ! Lèu ! lèu ! ! lèu ! Fai te vèire, bèu soulèu !	Fais briller ta blonde lampe ! Chasse l'ombre et aussi les fléaux ! Vite, vite ! vite ! Fais-toi voir, beau soleil !

décembre 1861 ; la chanson est publiée aux pages 34-35. Elle est ici accompagnée d'une traduction française par Dominique Amann. — De nouveau publiée, avec des modifications mineures, dans MISTRAL (Frédéric), *Lis Is-clo d'or, recuei de pouesio diverso*.

Lou soulèu, ami, coungreio Lou travai e li cansoun, E l'amour de la patrio E sa douço languisoun !	Le soleil, amis, stimule Le travail et les chansons Et l'amour de la patrie Et sa douce nostalgie.
Fai lusi toun blound calèu ! Coucho l'oumbro emai li flèu ! Lèu ! lèu ! ! lèu ! Fai te vèire, bèu soulèu !	Fais briller ta blonde lampe ! Chasse l'ombre et aussi les fléaux ! Vite, vite ! vite ! Fais-toi voir, beau soleil !
Lou soulèu fai lume au mounde E lou tèn caud e sadou... Diéu nous garde que s'escounde Car sarié la fin de tout !	Le soleil éclaire le monde Et le tient chaud et rassasié... Dieu nous garde qu'il ne se cache Car ce serait la fin de tout !
Fai lusi toun blound calèu ! Coucho l'oumbro emai li flèu ! Lèu ! lèu ! ! lèu ! Fai te vèire, bèu soulèu !	Fais briller ta blonde lampe ! Chasse l'ombre et aussi les fléaux ! Vite, vite ! vite ! Fais-toi voir, beau soleil !

Maiano (Bouco-dou-Rose), jun, 1861.

F. MISTRAL.

Le Maître de Maillane précise que sa chanson utilise l'air « de la marchô de Kucken », déjà au répertoire des orphéons en 1860. Il s'agit plus précisément du chœur *Im Bivouac*, paroles allemandes du poète Julius Sturm (1816-1896) mises en musique par le compositeur allemand Friedrich-Wilhelm Kucken (1810-1882) qui fut notamment chef d'orchestre à Stuttgart dans la décennie 1851-1861<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Par la suite, d'autres compositeurs proposèrent d'autres mélodies pour la *Cansoun dou soulèu*, notamment Frédéric Giraud, René Jouveau, Étienne

Cette mélodie connut en France un immense succès :

— pour ensemble à quatre voix d'hommes, 1<sup>o</sup> sur des paroles d'Henry Couvez (1860, in-folio, incipit « Fils de Brennus, chef des Gaulois ») ; 2<sup>o</sup> sur des paroles d'Alexandre Boulay (Paris, Henri Gautier, 1866, incipit « Au bivouac, soldats ») ;

— en arrangements militaires pour divers instruments : DUVERNOY (Jean-Baptiste), *Esquisse militaire pour piano* (1864) ; LE CARPENTIER (Adolphe), *Petite Fantaisie militaire pour piano* (1864) ; LEDUC (Alphonse), *Petite Fantaisie militaire pour piano* (1865) ; BATTMANN (Jacques-Louis), *Marche guerrière pour piano* (1866) ; BOUSQUET (Narcisse), *Pas redoublé avec tambour pour musique militaire* (1867) ; POURNY (Charles), *Caprice militaire pour le piano* (1868) ; LAJARTE (Théodore), *Pas redoublé* (1870) ; MERZ (Carl), *Caprice militaire pour le piano à quatre mains* (1874) ; THUILLIER (Édouard-Antoine), *Transcription militaire pour piano* (1878) ; KETTERER (Eugène), *Transcription militaire pour piano* (1878) ;

— ou encore dans différents genres : LÖWENSTEIN (Fr.), *Polka pour le piano* (1864) ; WACHS (Frédéric), *Caprice pour piano* (1864) ; CROISEZ (Alexandre), *Souvenir-Fantaisie pour le piano* (1864) ; VILBAC (Renaud de), *Arrangé pour piano à quatre mains* (1865) ; LEBEAU (Alfred), *Ronde de nuit pour orgue-harmonium* (1866) ; PUGNO (Raoul), *Fantaisie pour piano* (1866) ; DANBÉ (Jules), *Fantaisie pour violon et piano* (1870) ; HEINZ (Charles), *Transcription pour piano* (1870) ; LEYBACH (Ignace), *Fantaisie brillante pour piano* (1877) ; ROCHE (Gustave), *Polka-Marche pour le piano* (1894) ; STEIGER (Charles), *Caprice pour piano à quatre mains* (1899) ; LANDRY (Albert), *Fantaisie pour piano* (1909).

---

Neveu et Jean d'Agay (*Lou Cant dou soulèu*, Paris, Fany Durdilly éditeur, Charles Hayet successeur, sd, in-folio, 2 pages, incipit *Grand soulèu de la Prouvènço* ; pour chant avec accompagnement de piano.)

Ce chant était également connu sous le titre français *Beau soleil de Provence*, notamment avec une musique de Jean-Panrace Astoin (1834-1907), chef de musique militaire puis de la musique municipale de Cannes.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 127-128.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1419,  
dimanche 4 septembre 1910, page 241, colonne 3.

## BRUITS DU SOIR

Oh ! l'heure douce et calme, en été, quand décline  
Le soleil à demi caché par la colline !  
Immobiles tantôt, les arbres languissants  
À présent sont émus par des souffles naissants ;  
Au bourdonnement lourd de l'heure où l'ombre est tiède  
Un bruit doux, fait d'appels et de rires, succède ;  
C'est l'instant où les gens, revenus du travail,  
Font sortir le mulet et le menu bétail,  
Et vont à l'abreuvoir, près du puits solitaire.  
On entend sous des pas lointains sonner la terre ;  
La cigale attardée au loin frémit encor ;  
Là-bas, sur la grand'route, où la poussière est d'or \*,  
La charrette, au tournant, grince en s'ébranlant toute ;  
La vigne et l'olivier, aux deux bords de la route \*\*,  
Secouent leurs blancs rameaux poudreux encor du jour \*\*\* ;  
Et tandis que partout sur les seuils d'alentour,  
À l'ombre de la treille où pend la lourde grappe,  
La fermière, après que le chien bondit et jappe,

---

\* Dans la 3/ : Là-bas, sur ce chemin, où la poussière est d'or,

\*\* Dans la 3/ : L'olivier las secoue, au bord de la grand'route,

\*\*\* Dans la 3/ : Ses rameaux qu'a blanchis la poussière du jour ;

Dresse la table aux plats appétissants à voir,  
On peut de tous côtés entendre dans le soir  
(Car c'est l'heure agréable et tranquille où l'on puise  
Cette eau fraîche qu'attend déjà la table mise),  
On peut entendre autour de soi, de tous côtés,  
Parmi les cris joyeux dans l'écho répétés,  
Et les chansons qu'un souffle au loin porte affaiblies,  
Le grincement mouillé des seaux et des poulies.

## JEAN DES FIGUES

PAUL ARÈNE, ayant lu tes vers sur la cigale,  
Je cherche une origine à ta voix musicale ;  
Et voici : Lorsque Jean des Figues, tout en pleurs,  
Naissant, fut déposé parmi les figues-fleurs  
Et les feuilles, je crois qu'on mit dans la corbeille  
Une cigale d'or, un peu sœur de l'abeille,  
Qui, dormant, fut cueillie avec un rameau vert.  
Or, l'un des fruits laissa, doucement entr'ouvert,  
Aux lèvres de l'enfant perler son ambroisie,  
Ambre divin, liqueur naturelle et choisie,  
Goutte d'or transparente où luit tout le soleil ;  
Et la cigale errante ayant, à son réveil,  
Sur tes lèvres d'enfant bu la perle sucrée,  
La cigale et le miel firent ta voix dorée.

•

Le conte *Jean des Figues* est considéré comme le chef-d'œuvre de l'écrivain provençal Paul Arène (1843-1896), majoral du Félibrige (1884-1896, *cigalo de Durènço*).

## LA PREMIÈRE PIERRE

Maison, sous ta première pierre  
Dans un flacon scellé j'ai mis  
Ces vers qui sont une prière :  
Sois bien bâtie, hospitalière ;  
Petite, sois pleine d'amis.

Que l'eau, que le feu te respecte ;  
Sois chaude en la froide saison ;  
Fais dire, élégante et correcte,  
Que DAUPHIN fut un architecte,  
TERREROSSE un maître-maçon.

Sois un abri sûr à mon rêve,  
Un nid doux et tiède, où mes vers  
Attendent, non loin de la grève,  
Que leur aile au vent se soulève  
Pour s'en aller par l'univers.

Dans ta serre où la fleur s'abrite  
Invite l'abeille et l'oiseau ;  
Que l'hirondelle te visite,  
Et garde bien mon Théocrite  
Sous tes frais plafonds de roseau.



Sois au passant douteux, au traître,  
De toi-même lente à t'ouvrir ;  
Sois bonne, quel que soit ton maître,  
Aux hommes que tu verras naître,  
À ceux que tu verras mourir.

Et tant que l'eau, le fer, la flamme  
Épargneront ton monument,  
Sois ferme et blanche, sois sans blâme,  
Et que ces vers soient comme une âme  
Que j'ai mêlée à ton ciment.

•

208 La maison objet de ce poème est la bastide gardéenne des *Lauriers* dont Jacqueline Lonclas hérita. L'architecte Dauphin et le maçon Terrerousse l'augmentèrent d'une aile et notre écrivain en fit sa demeure principale lorsqu'il était en Provence\*.

Ce que le jeune Jean possède de plus précieux est « son Théocrite », c'est-à-dire toute la sagesse occidentale issue de l'Antiquité grecque.

\* Pour l'histoire de cette propriété et de ses aménagements successifs, voir AMANN (Dominique), « Les Lauriers-Roses à La Garde (Var) », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 38, 15 août 2022, pages 7-22.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 129-131.  
*La Renaissance littéraire et artistique*, n° 11,  
6 juillet 1872, page 85.  
*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1872, pages 508-510.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 1417,  
dimanche 21 août 1910, page 189, colonne 2.

## L'AIRE

209 Sur l'aire, dont on a brûlé l'herbe et les mousses  
Qui poussèrent, tout l'an, entre les briques rousses,  
Et dont un parapet décrépi fait le tour,  
Dès juillet, sous l'azur torride d'un beau jour,  
On étale l'amas des gerbes déliées,  
Et les pailles au loin brillent ensoleillées,  
S'enchevêtrant, croisant leurs mille barbes d'or,  
Si bien qu'on croirait voir luire, vierges encor,  
Au seuil de l'Orient entassés pêle-mêle,  
Des traits de feu tout prêts pour l'aurore nouvelle.

Ô trésor des moissons mûres ! vivant trésor !  
Ô chaleur de la vie ! éclat des blés ! seul or  
Que le paysan voie, et qu'il touche à son aise !  
Pain que le bon soleil prépare à sa fournaise !

Mais il faut que l'épi gonflé donne son grain ;  
Or le ciel dur est trop cruellement serein  
Pour qu'on soulève et qu'on abatte dans la paille  
Les lourds fléaux de bois sous qui l'aire tressaille ;

Aussi le paysan, au beau milieu du rond,  
 L'air grave et son chapeau très-large ombrant son front,  
 Le fouet au cou, sifflant des chansons incertaines,  
 Et derrière son dos changeant de main les rênes,  
 Fait tourner sur le blé les chevaux de labour  
 Qui, les deux yeux bandés, en sueur, tout le jour,  
 Trottant avec lourdeur, foulent, liés par couples,  
 Le grain qui sous leurs pieds jaillit des épis souples.  
 Les gens qui reformaient tantôt, fourches en main,  
 Sans relâche, des tas d'épis sur leur chemin,  
 Ont laissé seul le maître indomptable à l'ouvrage,  
 Et sont déjà couchés non loin, sous quelque ombrage ;  
 Car Midi vient ; il monte, il invite au sommeil.  
 La verdure des pins reflète le soleil ;  
 La mouche au corselet d'azur et d'émeraude  
 Bourdonne, et le frelon rayé de jaune rôde  
 Et poursuit les chevaux ennuyés et plus lents.  
 L'air flotte épais autour des arbres somnolents  
 Où, vibrante, accrochée à l'écorce inégale,  
 Joyeuse de l'été, résonne la cigale.  
 Le chaume, coupé ras, montre un sol crevassé,  
 Et l'horizon entier languit, presque effacé  
 Sous le rideau tremblant et fin de la lumière  
 Qui, diffuse, ressemble à de l'or en poussière.

Les chevaux, arrêtés, sous le fouet tout à coup  
 Reprennent, inclinant et relevant le cou,  
 Leur lenteur fatiguée au rythme monotone \*.  
 Toute leur peau, qu'irrite une mouche, frissonne.  
 Et tels, jusqu'aux jarrets dans la paille enfoncés,

\* Dans la 3/ : Dans l'aire, avec lenteur, leur marche monotone.

À chaque pas d'un flot d'épis embarrassés,  
 Ils soulèvent du pied des pellicules fines  
 Qui, s'envolant, leur vont agacer les narines.  
 Ils soufflent, mais le fouet s'est tu ; leur guide est las :  
 Plus de juron sonnait quand ils font un faux pas ;  
 Immobile et muet, l'homme, comme en un songe,  
 De l'une à l'autre main fait circuler leur longe,  
 Et, fermant à moitié ses grands yeux assoupis,  
 Ne voit plus que l'éclat du ciel et des épis,  
 Un flamboiement brutal entrant sous sa paupière,  
 Des chevaux tout luisants piétinant la lumière,  
 Et, devant lui, couchée au fond d'un trou du mur  
 Qui borde l'aire, tiède en son réduit obscur,  
 Projetant, bien qu'à l'ombre, un éclair, sa bouteille  
 Qui l'appelle et lui rit en vain, car il sommeille.

.

À une époque où il n'existait pas encore de machines pour les travaux des champs, tout était fait à la main.

Le blé sur pied était coupé à la faucille et aussitôt attaché en gerbes. Les gerbes étaient rassemblées de place en place et chargées sur une charrette qui les apportait à la ferme.

Une aire circulaire couverte de petits cailloux plats servait au battage : après l'avoir bien nettoyée, on y étalait des gerbes déliées ; en les battant avec des fléaux ou en les faisant piétiner par des chevaux, on séparait la paille du grain. La paille servait à confectionner les litières des animaux toute l'année et le grain moulu fournissait la farine.

Ces travaux étaient effectués en plein air, au début de l'été, alors que la saison était généralement la plus chaude. Hommes et bêtes y déployaient une grande énergie.

Voir également ci-après le poème « Juin » qui explique l'opération finale du vannage et le poème « Chanson de la moisson ».

*Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 157-162.  
*La Renaissance littéraire et artistique*, 2<sup>e</sup> année,  
n° 18, 8 juin 1873, page 141, colonnes 1-2.  
*La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher, 1880 ;  
pages 3-7.

## LES GENÊTS

C'est en Juin que parmi les fleurs de la bruyère,  
Dont le pollen léger flotte dans la lumière,  
Parmi le laurier rose orgueilleux, et le thym  
Où le lièvre gourmand se gîte le matin,  
On voit, prenant leur flamme à l'éclat de l'aurore,  
Les fleurs d'or du genêt soudainement éclore.  
Le coteau, jaune, embaume et rit à son réveil,  
Tout couvert du genêt sacré, fleur du soleil.  
Et comme dans la ville où l'église bourdonne,  
Sur la colline où tout s'agite et carillonne,  
Dans la pompe des fleurs, sous le grand ciel, dais bleu,  
Tout luit, tout chante et c'est aussi la Fête-Dieu.

La ville est gaie ; elle est splendide et pavoisée ;  
On voit de longs tapis pendre à chaque croisée,  
Humbles rideaux, draps blancs et même des velours  
De pourpre, frangés d'or, balançant leurs plis lourds.  
Tout est murmure allègre et couleurs éclatantes.  
La rue en sa largeur a çà et là des tentes  
Où sont peints des Saint Jean, des Saint Paul, des Jésus.  
On voit des ciels tout bleus s'étoiler au-dessus

Des reposoirs chargés de fleurs, d'or et de cierges,  
 Où fument des encens au pied des Saintes Vierges.  
 On ne suit déjà plus les trottoirs rétrécis  
 Où les impatients du quartier sont assis  
 Dans leurs plus beaux atours, en noir, en robe blanche,  
 Enfin dans les habits classiques des dimanches.  
 Et parmi les passants, un sac plein sous le bras,  
 Des paysannes vont criant à chaque pas :  
 « Belle Gineste ! — Moi ! Moi ! — Par ici, la vieille ! »  
 Elle approche et puisant avec une corbeille  
 Légère dans le sac entr'ouvert, en ruisseaux,  
 Comme une eau merveilleuse épanchée à pleins seaux,  
 Au fond des tabliers des filles, dans la poche  
 Du petit frère, au fond de tout ce qu'on approche,  
 Dans ce mouchoir, dans ces deux mains, dans ce bonnet,  
 Elle fait couler l'or parfumé du genêt.

C'est l'heure de douceur où le soleil se calme.

Comme à Jérusalem on prodiguait la palme,  
 Sous les pas de leur Dieu, les croyants, brin par brin,  
 Jettent ici la sauge et le vert romarin,  
 Et surtout le genêt provoquant à l'extase,  
 Plus mystique et plus doux sous le pied qui l'écrase.  
 À présent, le bon Dieu peut venir ; tous sont prêts.

Le voici !... le bedeau d'abord, en rouge ; après,  
 Les deux tambours battant la marche monotone ;  
 Lui, semble le tambour-major, et l'on s'étonne  
 Qu'il ne fasse pas faire à sa canne des tours.  
 Les plus petits enfants vont après les tambours  
 Et chacun porte un cierge en feu, lueur qui tremble.

Les tambours à leur pas impriment un ensemble  
 Fort lent, car chaque coup de baguette est suivi  
 D'un silence, — et tandis qu'ils passent, à l'envi,  
 À leur aise, les gens font sur les jeunes têtes  
 Pleuvoir à pleines mains la fleur des grandes fêtes.  
 On s'arrête. C'est donc que là-bas on doit voir  
 L'abbé s'agenouiller devant un reposoir,  
 Et puis se retournant bénir la foule. On marche.  
 Saint Jean petit s'avance après David et l'arche ;  
 Puis des prêtres enfants, adorables curés  
 Qui pleurèrent huit jours pour être tonsurés.  
 Que de bannières ! l'or des genêts étincelle ;  
 Des mères se font voir leur fillette ; c'est celle  
 De là-bas, en jupon rose, au nœud blanc, qui rit.  
 Des fenêtres, il pleut du genêt. Jésus-Christ,  
 Bel enfant brun, au front joyeux mais ceint d'épine,  
 Passe portant déjà sa croix sur son échine,  
 Ou bien représenté par un agneau tremblant,  
 Ou par un doux ramier crucifié, tout blanc.  
 Tout à l'heure on verra les pénitents sinistres,  
 La cagoule voilant leur face, noirs ministres  
 De la mort, enterreurs des corps suppliciés.

Puis viendra le dais pourpre, et les beaux officiers  
 Commandant quand le dais s'arrête : Portez arme !  
 Cliquetis de fusils et d'encensoirs ; vacarme  
 De pas, de voix, de chants sacrés, de pleurs d'enfant ;  
 Mais lorsque l'ostensoir s'élève triomphant,  
 Tout se tait ; on pourrait ouïr voler les mouches ;  
 Le respect, tout à coup, a clos toutes les bouches.

On repart. L'ostensoir brille, astre de métal,

Sous le dais, et l'hostie est là dans son cristal.  
 Aux quatre coins du dais, des vieillards ont la joie  
 De tenir quatre glands dorés et le dais ploie  
 Sous le fait d'un torrent de genêts amassés  
 Entre ses marabouts doucement balancés.

Ô tiédeur d'un beau soir ! parfums de myrrhe, ô charmes  
 Pénétrants ! ô subtils évocateurs de larmes !  
 Mysticité des fleurs, des encens et des soirs,  
 Mélancolie étrange autour des reposoirs,  
 Musique, bruits épars, ô frissons de la vie !  
 La chair palpite et l'âme au ciel se croit ravie  
 Parce que l'air est pur et le vent amoureux...  
 Et les beaux jeunes gens se désignent entre eux  
 Celle qu'ils ont choisie entre les filles brunes.  
 Malgré le voile épais, on en voit quelques-unes  
 Chercher furtivement l'ami, du coin de l'œil ;  
 Voyant qu'elle sourit, lui, tout tremblant d'orgueil,  
 L'accable sous les fleurs dont la molle caresse  
 Et le parfum léger invitent à la tendresse.  
 Ô pieuses douceurs des souffles caressants !  
 Mysticité des soirs, des fleurs et des encens !  
 Plusieurs fois, il ira la guetter au passage,  
 Pour lui jeter les fleurs de l'amour au visage,  
 Et bientôt, quand déjà sous le ciel presque noir  
 On défait lentement le dernier reposoir,  
 Quand la procession se disperse, il dérobe  
 Une image sacrée, un ruban de la robe,  
 Un serrement de main rapide et tendre, un rien  
 Ou, qui sait ? un baiser ?... Elle : « voulez-vous bien  
 Vous taire ! » mais il presse, et tous deux dans la rue  
 D'où la foule lassée est soudain disparue,

Vont... Les genêts mourants embaument sous leurs pas  
 Et Dieu sait quels conseils ils murmurent tout bas !  
 La nuit est chaude encor après un jour de braise...  
 Tu parles, vent des nuits, comme sainte Thérèse,  
 Et tandis qu'alanguie de senteurs, tu t'endors,  
 Oh, quel bruit de baisers au fond des corridors !

•

Dans la Provence catholique, la Fête-Dieu revêtait une grande solennité. À Toulon, la procession, précédée d'une troupe en armes et d'une musique fournies par la Marine, parcourait le centre de la ville où les façades des maisons étaient décorées de tissus multicolores.

## FÊTE-DIEU

Quand vient la Fête-Dieu, dans ma ville natale,  
Les reposoirs dorés, les tissus qu'on étale  
Font reluire partout d'éclatantes couleurs,  
Et, comme d'un tapis de soie orientale,  
Les pavés sont couverts de verdure et de fleurs.

Puis, la procession lentement se déroule,  
Femmes, enfants, abbés, vierges au voile blanc.  
Alors, dans chaque rue où se presse la foule,  
Il s'élève partout de tant de fleurs qu'on foule  
Un étrange parfum, doux, mystique et troublant.

Et la coutume veut qu'on se jette au visage  
Du genêt par poignée en guise de bonjour,  
Et les vierges, chantant des *Ave* d'un air sage,  
Œil baissé, joue en feu, reçoivent au passage  
Les baisers de la fleur qui leur apprend l'amour.

## JUIN

L'époque ardente des moissons  
Règne des coteaux à la plaine ;  
D'appels joyeux et de chansons  
Toute la campagne est pleine.

Le char, lourd de gerbes de blés,  
Va s'arrêter au bord de l'aire ;  
Les épis sont désassemblés  
Dans l'arène circulaire.

Mulets et chevaux maintenant  
Deux à deux tournent dans l'arène,  
Piétinant et repiétinant  
L'épi vidé qui s'égrène.

La fourche va, vient, soulevant  
Les flots de la paille légère ;  
La paille vole au gré du vent  
Et le grain retombe à terre.

Au-dessus des grains mis en tas  
Bientôt le crible se balance ;  
Le vanneur vanne à tour de bras,  
Et le blé tourne en cadence ;

Tandis qu'avec un bruit pareil  
Au loin, dans la campagne entière,  
Les arbres, emplis de soleil,  
Tamisent de la lumière.

### CHANSON DE LA MOISSON

Entends-tu crier les cigales ?  
Les oiseaux ont quitté leurs nids ;  
Voici déjà les blés jaunis,  
Voici les moissons provençales.  
J'ai repassé le fin tranchant  
De ta faucille ;  
Viens, Nanette, la belle fille,  
Prends ta faucille ;  
— Nous chanterons, veux-tu ? tout en fauchant.

Entends-tu piétiner par couples  
Sur les gerbes d'or les chevaux ?  
Ils font, plus lourds que les fléaux,  
Jaillir le grain des épis souples ;  
Moi, je vais au milieu du rond  
Tenir les rênes.  
Pailles, volez ! retombez, graines !  
Je tiens les rênes.  
Nous chanterons, les chevaux tourneront.

Entends-tu, dans les hautes herbes,  
Chanter les grillons ? c'est la nuit.  
La lune doucement nous luit ;  
Viens, montons sur ce tas de gerbes.  
Repos des fatigues du jour,



Ma flûte chante ;  
Je pleure ; Nanette est méchante ;  
Je pleure et chante.  
Te plaira-t-il, dis-moi, mon chant d'amour ?

222

*Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 168-169.  
*La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher, 1880 ;  
pages 10-11.

## SAULES ET POMMIERS

Il ne faudrait pas croire au moins que nos rivages  
Soient partout sans fraîcheur, torrides et sauvages.  
Nous avons, même en août, des coins mystérieux  
Où quelque source met un bleu reflet des cieux,  
Où le peuplier droit monte, où verdit le saule,  
Où frémit le roseau que l'hirondelle frôle,  
Où l'herbe est verte, drue, humide ; où, nés des eaux,  
Mille insectes bruyants sont chassés des oiseaux.  
Là, tandis qu'à cent pas, en écartant les branches,  
Tu vois un grand chemin, poussière et pierres blanches,  
Où quelque charretier s'endort sur le brancard,  
Tu peux errer tout seul et rêver à l'écart ;  
Là, parfois, dans les prés où courent des rigoles,  
Marche, échangeant l'amour et les douces paroles,  
Un beau couple d'enfants se tenant par la main ;  
Là, dans l'herbe où nul pas n'a tracé de chemin,  
Se dressent des pommiers aux fruits dorés et roses.  
Eh ! si parmi les fleurs dans la verdure écloses,  
Nous n'avions pas le saule et le pommier, comment  
La Galathée, afin d'agacer son amant,  
Pourrait-elle jeter sa pomme, et fuir, agile,  
Vers les saules, ainsi qu'il est dit dans Virgile.

223

•

La Galathée de ce poème n'est pas Γαλάτεια, une des cinquante nymphes marines issues de Nérée « le vieillard de la mer » et de l'océanide Doris, mais une jeune fille citée par Virgile taquinant son amant : *Malo me Galatea petit, lasciva puella, / Et fugit ad salices, et se cupit ante videri*\* « Galatée, folâtre jeune fille, me jette une pomme et s'enfuit, vers les saules en souhaitant être auparavant aperçue ».

---

\* VIRGILE, *Les Bucoliques*, églogue III, vers 64-65 ; volume I, page 26.

Poèmes de Provence, 1/ 1873, pages 132-134.  
*Le Lisez-moi bleu magazine littéraire bimensuel des jeunes filles*, nouvelle série, n° 207, vendredi 1<sup>er</sup> juillet 1932, page 515 ; la fin est différente.

## NUITS D'ÉTÉ

La nuit vient d'effacer les formes sur la terre ;  
Mon cœur, plein de cette ombre où flotte le mystère,  
Soupire, tout chargé de tristesse et d'espoir ;  
D'où vient ce triste espoir, nuits d'été, qu'en silence  
Sous le ciel constellé le vent du sud balance,  
Et que le jour mourant fait naître dans le soir ?

Ah ! peut-être ce trouble épars dans la nuit douce  
Est-il suave au monde et pour moi seul cruel ;  
Car je connais comment une femme repousse,  
Et mon amour déçu peut m'attrister le ciel.

J'ai voulu respirer, et m'emplir la poitrine  
Du frais apaisement de la brise marine ;  
Alors, j'ai dans la nuit tendu mes bras ouverts ;  
Vous qui faites s'ouvrir mes bras, vents, mer, espace,  
Que ne m'ouvrez-vous ceux de la vierge qui passe,  
Et pourquoi suis-je seul, parmi les sentiers verts ?

Ô souffles, qui poussez vers nous de lentes voiles,  
Quel baiser fait frémir leur sillage lacté ?  
Vaste azur frissonnant et tout pâle d'étoiles,  
Pourquoi cette pâleur des molles nuits d'été ?

Aux souffles de l'été, je sens mieux ma jeunesse \* ;  
 Mais d'où m'apportent-ils le soupir qui m'opprime,  
 L'amour dont je pâlis dans l'ombre, et dont je meurs ?  
 Et de quel bois de pins ardents, de lauriers-roses,  
 Et de grands aloès dont les fleurs sont écloses,  
 Apportent-ils en moi les lointaines rumeurs ?

J'ai pris ce charme errant pour un divin breuvage,  
 Et je me suis senti défaillir et pâmer ;  
 Mais dans ce vent, chéri des palmiers du rivage,  
 Je n'ai pas bu l'amour, j'ai bu la soif d'aimer.

C'est que le vent d'été berce dans la nuit brève  
 Les parfums alanguis des bois et de la grève ;  
 Il porte la semence à l'arbre maternel ;  
 Il prend les mots d'amour murmurés par les femmes,  
 Le bruit des longs baisers et les caresses d'âmes,  
 Et l'on respire en lui l'amour universel.

Heureux alors l'amant qui sent, près de l'amante,  
 Frémir l'âme du monde en lui baisant les yeux !  
 L'amour universel n'a rien qui le tourmente :  
 Il possède vraiment tout l'infini des cieux.

\* Dans la 3/ : Aux souffles du midi, je sens mieux ma jeunesse ;

## DANS LE GOLFE

La nuit tranquille avait des chuchotements faibles,  
 Sortant des tamarins, des myrtes et des hièbles,  
 Souffles d'oiseaux dormant parmi les rameaux verts,  
 Ou bruit doux des bourgeons tout à coup entr'ouverts ;  
 Cela se mariait au rythme sur la grève  
 De la mer qui respire en dormant et qui rêve.  
 La vie étant partout, nul silence complet.  
 Sous l'haleine des nuits comme l'arbre tremblait,  
 Ainsi je frémissais au moindre soupir d'elle.  
 Des phalènes errants frôlaient parfois de l'aile  
 Ses cheveux d'un bleu noir comme l'azur des nuits.  
 Des sommeils de parfums se berçaient dans les bruits.

Une planche était là, fragile promontoire  
 S'avancant au-dessus de l'eau bleuâtre et noire \*,  
 Pont sans issue au bout duquel était lié,  
 Sans gouvernail ni rame, un bateau, fin voilier.

« Ne fuyons pas au gré du vent, comme nos âmes  
 « Qui naviguent au loin sans gouvernail ni rames,  
 « Dans de grandes douleurs sans fond comme les mers,  
 « Dit-elle ; gardons-nous des flots, menteurs amers. »

\* Dans la 3/ : En suspens au-dessus de l'eau bleuâtre et noire,

Sous l'horizon pâli se devinait la lune.  
 Nous étions au-dessus de l'eau moirée et brune,  
 Les pieds pendants, assis sur la planche, rêvant.  
 Nous sentions s'en aller nos désirs dans le vent  
 Qui nous faisait un lent message de caresses  
 Et qui nous chuchotait nos plus vagues tendresses.  
 « Vent, livre-lui l'odeur chère de mes cheveux ;  
 « Je te donne, vent pur, mes plus secrets aveux ;  
 « À son cœur attentif portes-en quelque chose,  
 « Songeait-elle,... dis-lui tout ce que moi je n'ose ! »

Et je pensais : « Ô vent, tu viens de te poser  
 « Sur ses lèvres avec la saveur d'un baiser \*\* :  
 « Invisible lien, tu réunis nos bouches,  
 « Souffle léger, ô vent heureux puisque tu touches  
 « Ses lèvres, où frémit la pudeur de l'aveu ! »

Tels nous rêvions, tremblants, sous le sombre ciel bleu.  
 Au flanc sourd du bateau sans gouvernail ni rames,  
 Charmeresse, la mer brisait en lentes lames \*\*\*.  
 Nous regardions les flots flexibles et polis  
 Qui berçaient le bateau dans un calme roulis.  
 Tels nous sentions la paix et le trouble du monde :  
 À nos pieds, le remous insensible de l'onde ;  
 Mais là-bas, grande mer, sous le vent incertain,  
 Tes plaintes d'âme autour de quelque écueil lointain !

\*\* Dans la 3/ : « Sur ses lèvres avec la tiédeur d'un baiser :

\*\*\* Dans la 3/ : Onduleuse, la mer brisait en lentes lames.

## VITA BREVIS

Crois-moi, suis mon conseil, ô bel adolescent  
 Dont le premier amour fait bouillonner le sang.  
 Quand tu l'auras longtemps priée et quand la belle  
 À tes vœux pour toujours s'affirmera rebelle,  
 Va-t'en, fais un effort et va chercher ailleurs  
 Un but à tes désirs, une fin à tes pleurs.  
 Quelque autre te plaira ; cherche mieux ; à ton âge  
 On aime une âme pure, on aime un beau visage,  
 Et l'on aime surtout, bel enfant, d'être aimé.  
 Ainsi, ne reste pas dans tes larmes pâmé ;  
 Sans compter que ta fuite en la rendant jalouse  
 Peut vaincre la méchante et t'en faire une épouse,  
 Ne laisse pas périr ton beau corps sans amour,  
 Jeune homme, l'heure passe et la vie est un jour.

•

*Vita brevis* : « la vie est brève », construction elliptique.

*Poèmes de Provence*, 2/ 1874, page 142.  
*Illustration du Var*, vendredi 14 avril 1872,  
sous le titre « Printanière ».

### NUL N'ÉCOUTE NOS VERS

Nul n'écoute nos vers ? nous les chantons pour nous.  
Chénier, qui vit des jours terribles, lui si doux,  
Avant l'iambe amer, a d'une voix divine  
Chanté Myrto, Myrto la jeune Tarentine ;  
Est-ce qu'un bruit humain, des combats et des cris,  
Empêchent qu'en avril les pommiers soient fleuris ?  
Est-ce que les fléaux mortels, l'absence même,  
Lorsque l'âme est en fleurs, empêchent que l'on aime ?  
L'amour universel se lasse-t-il jamais ?

... Quand je chante mes vers, c'est comme si j'aimais.

•

CHÉNIER (André), *Œuvres poétiques*, volume I, *Élégies antiques*, « La jeune Tarentine » :

Pleurez, doux alcyons ! ô vous oiseaux sacrés,  
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !  
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !  
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :  
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devaient la reconduire au seuil de son amant.

Une clef vigilante a, pour cette journée,  
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,  
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,  
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais seule, sur la proue, invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles  
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,  
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.  
[...].

### LA CHANSON DES BLONDES

Provençaux, le soleil d'ici  
Ne voit pas que des filles brunes \* ;  
Nous avons des blondes aussi,  
Et j'en veux nommer quelques-unes :  
Parmi notre mourvède noir,  
Voyez, le blanc muscat abonde ;  
Du muscat blanc mis au pressoir  
La liqueur est blonde !

Le soleil d'ici, bien que dur,  
Ne brunit pas toutes nos filles :  
Voyez nos gerbes de blé mûr,  
Qui sont blondes sous les faucilles !  
Et toi qui bénis la chaleur,  
Cigale, ô chanteuse féconde,  
Ton ventre a la même couleur  
Que la moisson blonde !

Le soleil qui blondit nos blés  
Ne hâle pas toutes nos belles :  
Dans nos oliviers contemplez  
Les vertes olives nouvelles ;

---

\* Dans la 3/ : Ne fait pas que des filles brunes ;

Novembre les noircit, d'accord !...  
À la cueillette tout le monde !  
On les écrase, et l'huile en sort,  
La belle huile blonde !

Notre beau soleil réchauffant  
Ne brunit pas tout ce qu'il touche :  
La mer est une belle enfant  
Qui chante, bercée en sa couche.  
Le soleil vient, dès son réveil,  
Caresser sa poitrine ronde :  
La mer aux yeux bleus, grand soleil,  
Est ta reine blonde !

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 140-143.  
*La Renaissance littéraire et artistique*, n° 5,  
25 mai 1872, pages 35-36.  
*La Lecture*, 10 août 1891, pages 255-257.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 677,  
dimanche 14 juin 1896, page 375, colonne 3.

### L'ÂME DU BLÉ

En juin, on voit sortir de terre, germe obscur,  
Une larve bizarre et qu'étonne l'azur,  
Ayant l'aspect d'un ver et des rudiments d'ailes.  
Telles sont tout d'abord les cigales nouvelles.

Mais bientôt, s'enfantant soi-même avec effort,  
De sa légère peau morte l'insecte sort,  
Frais, humide, étalant ses quatre ailes ouvertes,  
Tout vert comme les blés aux belles tiges vertes.  
Il ne sait pas chanter ni s'envoler encor :  
Le chant divin viendra plus tard, avec l'essor.  
En attendant, sous l'herbe et parmi les feuillées,  
La cigale, buvant au creux des fleurs mouillées,  
Rampe, évitant le bec du moineau trop hardi,  
Et se chauffe immobile au soleil de midi.

Le blé ne grandit plus, mais il est vert encore ;  
Il boit l'éclat du jour torride, — et s'en colore :  
Tel l'insecte devient jaune et blond, puis pareil  
Aux épis roux et chauds pénétrés de soleil ;

Le feu vivifiant affermit son corps frêle,  
Et, donnant leur vigueur aux nervures de l'aile  
Qui deviennent d'un noir intense de velours,  
Tend la membrane molle et fine des tambours  
Qui trembleront bientôt de notes musicales,  
Et que nos bruns enfants, tourmenteurs de cigales,  
Sous les écailles d'or du ventre, savent voir  
Luire en elles, polis comme un double miroir.

Ô mystère charmant surpris sous vos écailles !  
Nul n'a vu votre sang en vous ni vos entrailles,  
Cigales ; vous n'avez rien en vous de caché,  
Rien que votre instrument à vous-même attaché !  
Vous n'êtes qu'une voix, qu'une chanson vivante ;  
Et lorsque la moisson, par le mistral mouvante,  
Comme notre mer blonde ondule sous l'azur,  
Alors, mûres aussi, vous, âmes du blé mûr,  
Pareilles aux épis, brûlantes et dorées,  
Vous chantez la lumière et les moissons sacrées !...  
Silence ! près de nous la cigale a chanté ;  
Elle est là, sur ce pin jaunissant de l'été ;  
Voyez : elle s'écoute, heureuse ; elle travaille,  
Puisque de ses longs cris tout son être tressaille ;  
En extase, attentive, elle ne nous voit pas,  
Mais tout à coup, ayant entendu notre pas,  
Elle nous a compris, et, par instants muette,  
À s'enfuir brusquement, furtive, elle s'apprête...  
Nous la gêrons ; elle aime à chanter sans témoin ;  
Et, — quand elle se tait, — on peut ouïr au loin,  
Bruit qui monte et s'abaisse en strophes inégales,  
Le tronc rugueux des pins résonner de cigales.



C'est la maturité des blés qui chante ainsi !

L'épi, sous les rayons incandescents roussi,  
 Froissant l'épi voisin, craque, et la moisson mûre,  
 Ne pouvant pas chanter sa gaîté, la murmure,  
 Et ravive, adoucit et renfle tour à tour  
 Son bruit que la cigale imite tout le jour,  
 Surtout à l'heure ardente où l'ombre bleue est tiède,  
 Où la mouche revient au dormeur qu'elle obsède,  
 Où le silence enfin plane avec le sommeil  
 Dans un vent doux et lourd tout chargé de soleil.

Un jour les blés criants tombent sous les faucilles :  
 Les cigales encor font éclater leurs trilles,  
 Et leurs cris déchirants répètent un adieu  
 À la chaleur du ciel étincelant et bleu...  
 Les faucheurs ennuyés maudissent ces pleureuses...  
 Et plus tard, quand les champs sont livrés aux glaneuses  
 Et quand sur l'aire on voit, du soleil dans les crins,  
 Les chevaux piétiner l'épi gonflé de grains,  
 La cigale confie, avant que de se taire,  
 Blé vivant, sa semence immortelle à la terre.

Près de l'aire parfois un tas de gerbes d'or  
 Sous les souffles errants frissonne et parle encor,  
 Mais déjà l'on entend qu'à de longs intervalles  
 L'hymne d'été, le bruit des blés et des cigales ;  
 Et quand la paille est vide et qu'un vent assoupi  
 Chasse en fins tourbillons les restes de l'épi,  
 Quand gisent les blés morts au fond des granges pleines,  
 La cigale aussi meurt, jusqu'aux moissons prochaines...

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 144-146.

*La Lecture*, n° 201, tome XXXIV, 3<sup>e</sup> livraison, Paris, F. Juven et Cie,  
 dimanche 10 novembre 1895, in-8, brochée, 112 pages.

*Chanteclair*, n° 98, vendredi 1<sup>er</sup> mars 1912.

## L'IMMORTELLE

Tu crois dans ma Provence, ô divine Immortelle.  
 L'hiver, sur les coteaux que le flot bleu dentèle,  
 On abrite tes plants comme on cache un trésor ;  
 Tes tiges en avril jaillissent sur la touffe,  
 Et quand les blés sont mûrs, aux mois où l'on étouffe,  
 Ta plante grise érige en bouquets tes fleurs d'or.

Tous les abandonnés, fils, maîtresses ou mères,  
 Vont, croyant au retour des bonheurs éphémères,  
 Dédier tes bouquets à de chers endormis ;  
 On te connaît au loin, mais tressée en couronne,  
 Non pas quand notre été de ses feux t'environne,  
 Ou qu'au soupir des nuits de printemps tu frémis.

C'est pourquoi nul ne sait ce qui te donne une âme,  
 Ni combien notre ciel t'a versé de sa flamme,  
 Pour que, cueillie un jour, tu dures longuement ;  
 Ils ignorent d'ou vient l'or vif de ta corolle,  
 Et nul d'entre eux ne sait, Immortelle, ô symbole,  
 Quel dur soleil a fait ton doux rayonnement.

Il faut que, dépassant de haut tes feuilles grises,  
 Tes tiges, tous les ans, par les étés sans brises,

Se dressent vers l'azur où le soleil se fond ;  
 Il faut qu'autour de toi l'ombre soit inconnue,  
 Et que, seule, au flanc sec de la colline nue,  
 Tu boives tout le feu d'un sol roux et profond.

Le soleil redouté fait ta gloire et ta joie ;  
 Ta tige, qui durcit, se rompt quand on la ploie,  
 Car en place de sève y court un feu subtil ;  
 Les fleurs qui meurent tôt ont besoin d'une eau fraîche ;  
 Toi, tu ris au soleil de juin qui les dessèche,  
 Tu vis de ce qui fait mourir les fleurs d'avril.

Pourquoi ? comment ? voilà le rêve et le mystère ;  
 D'autres fleurs, comme toi, dans l'air et dans la terre  
 Aspirent le soleil et l'ardeur de l'été ;  
 Mais nulle autre ne fait ce travail dans sa trame,  
 Et n'a ce don sublime, envié de mon âme,  
 De faire d'un rayon son immortalité.

Fleur divine, la pluie ou l'ombre t'est fatale ;  
 Il te faut un pays qui plaise à la cigale,  
 Et de tièdes recoins fermés au vent du Nord ;  
 Car l'immortalité te vient de la lumière  
 Qui se conserve en toi dans sa vertu première :  
 C'est le soleil en toi qui fait mentir la mort.

•

Le jardinier *Barthélemy-Étienne* Dagnan, né à Ollioules le 26 frimaire an IX (17 décembre 1800) d'un père lui-même jardinier, découvrit vers 1820 quelques pieds d'immortelles sur un marché aux fleurs de Marseille. Il en fit l'emplette et parvint

à acclimater l'espèce dans son jardin. La fleur nouvelle conquiert peu à peu les terroirs adjacents et donna naissance à une industrie prospère qui culmina dans la seconde moitié du siècle, avant de péricliter après la deuxième guerre mondiale. C'est l'immortelle de Bandol qui connut le plus grand succès : « Bandol est le centre de cette culture en Provence. Cette zone chaude, abritée des vents du nord par de hautes chaînes calcaires, convient à merveille à la plante. Dès 1835 on évaluait à plus de un million le nombre des pieds. »

La plante se contente d'un terrain caillouteux et la pluie lui suffit ; le pied vit six à sept ans et peut être reproduit par bouturage. L'immortelle du Var est recouverte d'un duvet blanc (le *tomentum*) ; ses feuilles sont lancéolées et ses nombreuses fleurs disposées en corymbe composé.

Une fois coupées, les fleurs, rassemblées en petites bottes et séchées durant trois semaines la tête en bas sous des préaux bien ventilés, étaient ensuite composées en bouquets, croix ou couronnes, essentiellement pour l'ornementation funéraire, ce qui procurait de nombreux emplois aux femmes et aux jeunes filles de la contrée.

Les grossistes d'Ollioules centralisaient la production locale, la conditionnaient en caisses et l'expédiaient vers la Capitale et l'étranger. Les fleurs conservaient leur couleur naturelle ou pouvaient être teintes dans différentes tons.

Le grand gel de 1929 détruisit la quasi-totalité des plantations. Aujourd'hui, la culture de l'immortelle est devenue une activité très marginale dans la région toulonnaise. La fleur y survit toutefois à l'état sauvage.

### PULSANDA TELLUS

La Provence m'a dit avec sa voix de mère :  
Oublie, enfant, l'horreur des songes, la chimère,  
Et tout ce que t'ont dit dans leur mysticité  
Les horizons du Nord qui sont beaux sans clarté.  
Viens te baigner sept fois dans les flots de l'Attique  
Et dans les souvenirs sereins du monde antique,  
Avant de parcourir cette étrange forêt  
Où sans Virgile et seul le Dante s'égarait.  
Crois-moi : la vie est bonne, enfant ; la mort est bonne.  
Écoute les conseils que ma lumière donne ;  
Bois le jour, bois la vie ; aime, c'est le meilleur,  
Et contemple à loisir le monde extérieur...  
Tu pourras t'en aller après dans le mystère,  
Mais pour mieux prendre essor sens sous ton pied la terre !

•

Le titre du poème est une locution latine due à Horace : *Nunc est bibendum, nunc pede libero / pulsanda tellus* « Maintenant il faut boire, maintenant la terre doit être martelée par les pas agiles de la danse. » (Horace, *Odes*, livre I, XXXVII, vers 1 ; page 39.)

Dans cette ode, le poète antique appelle au festin et à la danse pour fêter le suicide de Cléopâtre vaincue par César.

### LETTRE À SULLY PRUDHOMME

Oui, jeune maître, après tant de vieux devanciers,  
Je dis aussi les champs, les labeurs nourriciers,  
Les moissonneurs coupant les blés, liant les gerbes,  
La vendange dansante, et les taureaux superbes  
Paissant en liberté les pâturages mous,  
Puis domptés par l'adresse et ployant les genoux ;  
J'ai dit le tambourin qui bourdonne aux oreilles  
Comme toute une ruche où rentrent les abeilles ;  
Et les propos sur l'aire après l'ardeur du jour ;  
Et les bals dans la nuit, propices à l'amour ;  
Et j'ai dépeint aussi l'activité des villes,  
La mer soumise au port, et, sous les vents serviles,  
Les bateaux sillonnant l'infini de la mer ;  
Un cycle de saisons, printemps, automne, hiver,  
Et l'été blond, après ces époques égales,  
Ramenant la chanson divine des cigales.

Ah ! c'est que trop longtemps le spleen, le pâle ennui  
Venu du Nord brumeux qui nous tue aujourd'hui,  
Le rêve lâche et mol alourdissant les têtes  
Ont été célébrés dans les vers des poètes ;  
On est las de ce mal dont Byron languissait ;  
Toi déjà, fièrement, tu gourmandas Musset ;  
Ta douleur qui sourit ressemble à l'espérance  
Tu sais si tendrement exprimer la souffrance  
Qu'au charme de ta voix on se sent consolé ;

Ton cœur n'est pas cruel pour être désolé ;  
 Triste mais courageux, tu saisis en toi-même,  
 Afin d'en composer ton suave poème,  
 D'intimes sentiments, mystérieux et doux,  
 Que tes mots créateurs nous révèlent en nous ;  
 Dans une forme heureuse avec art nuancée,  
 Tu fixes l'infini fuyant de la pensée ;  
 Tu n'as pas, comme tant de poètes rêvant,  
 Jeté des vers confus et des plaintes au vent,  
 Ni répandu ton âme en vains soupirs moroses ;  
 Tu n'as jamais souffert sans en chercher les causes ;  
 Qui donc se sent heureux sans y penser ? l'oiseau.  
 Qui pleure sans savoir ? Pascal dit : le roseau.  
 Pendant que l'oiseau chante et que le roseau vibre,  
 Toi, tu penses ; tu sais souffrir en homme libre,  
 Et c'est un beau spectacle, une douleur d'où sort  
 Comme un conseil de vivre indépendant et fort !

Ami, tandis que toi, consolant bien que triste,  
 Tu montres l'homme à qui nul effort ne résiste  
 Explorant l'âme humaine et domptant à son tour  
 Ce qui le maîtrisa, tristesse, joie, amour,  
 Moi je dis simplement l'azur, les blés, les roses...  
 Un espoir vient en nous du spectacle des choses.

Sully Prudhomme (1839-1907), qui avait rejoint les Parnas-  
 siens au milieu des années soixante, fut un maître en poésie  
 pour Jean Aicard \*.

\* Voir AMANN (Dominique), « Sully Prudhomme et Jean Aicard », *Aicar-  
 diana*, 2<sup>e</sup> série, n° 11, 15 avril 2015, pages 73-124.

## À JEAN AICARD

### SONNET

Tu nous a rapporté de ton pays natal  
 Ce qui nous manque ici, l'air, le jour et la flamme ;  
 Ton poème réchauffe et colore notre âme  
 Comme un reflet brûlant d'azur oriental.

Tu nous montres, à nous qui la connaissons mal,  
 Ta Méditerranée où la vague se pâme  
 Sous un ciel triomphant dont la splendeur proclame  
 Avec des clairons d'or les droits de l'Idéal !

Disciple harmonieux de l'antique cigale,  
 Je ne te saurai rendre aucune joie, égale  
 À la sereine ivresse où m'ont plongé tes vers...

N'en fais que de pareils ou n'en fais jamais d'autre ;  
 Plains et n'imité pas la tristesse des nôtres  
 Où ne se sont mirés ni les cieux ni les mers.

Paris, 8 mars 1874.

SULLY PRUDHOMME.

Ce sonnet, composé le dimanche 8 mars 1874, a été publié  
 plus tardivement dans SULLY PRUDHOMME, *Épaves*, Paris, Al-  
 phonse Lemerre éditeur, 1908, in-18, 207 pages.

## I

Puisque l'été pour moi c'est la Provence même,  
 Le jaune été clora mon livre et mon poème,  
 Car, ô Muses, les vers qui terminent sont ceux  
 Dont peut se souvenir le lecteur paresseux ;  
 Et puisque dans l'été c'est midi, l'heure ardente,  
 Que j'aime, et qu'à midi la cigale stridente  
 Vibre plus que jamais dans les pins toujours verts,  
 C'est sa chanson qui doit emplir mes derniers vers,  
 Et je veux qu'en fermant mon livre, avec paresse,  
 Le lecteur ébloui se dise : « Est-ce la Grèce,  
 « Est-ce notre Provence où le ciel est si clair ?  
 « Où l'azur est si bleu reflété par la mer ? »  
 Et je veux qu'en quittant mon livre, à son oreille,  
 Tout en clignant ses yeux qu'août brûlant ensoleille,  
 Il entende un grand bruit de cigales en chœur  
 Chantant l'août provençal et le soleil vainqueur,  
 Afin qu'à leurs chansons, dont frémissent leurs ailes,  
 Je ramène son âme aux choses éternelles.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », page 151.  
*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1872, pages 505-506.  
*Les Annales politiques et littéraires*, n° 513,  
dimanche 23 avril 1893, page 265, colonne 2.  
*La Lecture*, tome 12, 1899.

## II LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,  
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,  
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil  
Comme le cours égal des ans et du soleil.  
De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,  
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,  
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,  
Dorment en haletant des ardeurs de midi,  
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,  
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,  
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,  
Je palpite et je fais résonner mes tambours ;  
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,  
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs  
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.  
Je suis par le soleil tout-puissant animée.  
Socrate m'écoutait ; Virgile m'a nommée.  
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux ;

L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux ;  
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit,  
[ ressemble  
À quelque fin clavier d'argent et d'or qui tremble ;  
Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,  
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,  
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,  
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

•

La cigale est pourvue de deux gros yeux et de trois ocelles ou  
petits yeux rudimentaires. Voir aussi le poème suivant.

### III

« Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête. »  
Ainsi j'ai fait parler la cigale. — « Ô poète !  
« Il faudra corriger ce vers, quoique charmant.  
« Ces trois fleurons d'honneur sont trois yeux,  
[ simplement.  
« L'insecte porte au front trois yeux supplémentaires. »  
Ô cigale sacrée ! Être plein de mystères,  
Quoi ! ce n'est point assez d'être un corps idéal,  
Un petit et léger instrument musical,  
Où la vie abondante entre avec la lumière,  
Un fin chef-d'œuvre, ayant juste assez de matière  
Pour que l'air à ton gré vibrant se change en sons !  
Quoi ! ce n'est point assez, pour prix de tes chansons,  
Que les dieux t'aient créé si semblable aux dieux même !  
Il faut que les rubis qui font ton diadème,  
L'astre triple étoilant ton front, cigale d'or,  
Il faut que ta parure enfin te serve encor  
À voir mieux les forêts de pins, la mer féconde,  
Le grand soleil, par qui tout a vie en ce monde,  
Et tu portes au front, cigale chère aux dieux,  
Un triangle de trois bijoux qui sont des yeux \* !

---

\* Dans la 3/ : Un triangle de trois joyaux qui sont des yeux !

### IV

Ô cigale, avant d'être harmonieuse ainsi  
Et de vibrer dans la lumière,  
Que faisais-tu ? — « J'étais, dit-elle, un ver transi,  
Un germe en travail sous la terre.  
« Pour que je pusse un jour mûrir au grand soleil,  
La terre fécondait ma sève ;  
Muette, je semblais dans un obscur sommeil,  
Mais le soleil était mon rêve.  
« Sache espérer, ami, les splendeurs de l'été,  
Tout l'hiver, quand la vie est noire ;  
Sois sans cesse en travail dans ton obscurité  
Si tu veux mûrir pour la gloire ! »



*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », pages 154-155.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », page 118.

## V À LA CIGALE

Homère a comparé le charme de ta voix,  
Quand tu vibres posée au faite des grands bois,  
À l'éloquence auguste et pleine de sagesse  
Des vieillards discourant entre eux ; toute la Grèce  
T'aimait ; Anacréon te dit semblable aux dieux,  
Et Socrate et Platon trouvaient mélodieux,  
Aux bords de l'Ilyssus et sous les lauriers-roses,  
Tes chants, écho du bruit universel des choses.  
Virgile en un beau vers fixa ton nombre d'or,  
Et le tendre Chénier modulait hier encor  
Pour toi son vers pareil au noble vers antique.  
Cependant, citadin ou travailleur rustique,  
Par les grands jours d'été, plus d'un dit aujourd'hui  
Que ta voix monotone exhale un long ennui...  
Cigale, plaignons-les. L'Hymette, à leurs oreilles,  
Est plein d'un importun bourdonnement d'abeilles :  
Plaignons-les. Ils n'ont pas ce luth intérieur  
Qu'un soupir même anime et fait trembler au cœur,  
Et jamais le seul bruit d'une voix cadencée  
N'éveille en eux l'écho divin de la pensée.

•

Dans l'*Iliade*, Homère (VIII<sup>e</sup> s.) met en scène des Anciens assis sur un banc : γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι, ἀλλ' ἀγορηταὶ / ἐσθλοί, τεττίγεσσιν ἐοικότες οἳ τε καθ' ὕλην / δενδρέφ' ἐφεζόμενοι ὅπα λειριόεσσαν ἰεῖσι (*Iliade* III 150-152) « tenus éloignés du combat en raison de leur vieillesse mais orateurs habiles, semblables à des cigales qui, dans la forêt, posées sur un arbre, font entendre leur voix douce comme le lys ».

Hésiode d'Ascra (VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s.) son contemporain la désigne chanteuse de l'été : Ἥμος δὲ σκόλυμός τ' ἀνθεῖ καὶ ἡχέτα τέττιξ / δενδρέφ' ἐφεζόμενος λιγυρὴν καταχεύετ' αἰοιδὴν<sup>1</sup> « Lorsque le chardon fleurit et que la cigale sonore assise en haut d'un arbre laisse descendre son chant mélodieux... »

Anacréon (550-464) atteste le statut quasi divin de la cigale aimée d'Apollon et des Muses : φιλέουσι μὲν σε Μοῦσαι, / φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτός, / λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην. / τὸ δὲ γῆρας οὐ σε τείρει, / σοφέ, γηγενῆς, φύλυνε· / ἀπαθὴς δ', ἀναιμόσακρε, / σχεδὸν εἴ θεοῖς ὅμοιος<sup>2</sup> « Les Muses t'aiment, Phoëbos lui-même t'aime, il t'a donné un chant mélodieux. La vieillesse ne t'accable pas, Ô sage, sortie de la terre, mélomane. Ignorant la maladie, n'ayant pas de sang, tu es presque semblable aux dieux. »

Pour Théocrite (310-250), la cigale est avant tout l'insecte bruyant : Τοὶ τέττιγες ὀρῆτε τὸν αἰπόλον ὥς ἐρετίζω· / οὕτω χυμὲς θὴν ἐρεθίζετε τὼς καλαμευτάς<sup>3</sup> « Voyez, cigales, combien j'irrite ce chevrier ; ainsi vous-mêmes assurément vous irritez les moissonneurs » ; ἀνίκα τέττιξ, / ποιμένας ἐνδίοις πεφυλαγμένους, ἔνδοθι δένδρων / ἀχεῖ ἐν ἀκρεμόνεσσιν<sup>4</sup> « lorsque la cigale, obser-

<sup>1</sup> HÉSIODE D'ASCRA, *Carmina. Les Travaux et les Jours*, vers 582-583 ; page 85.

<sup>2</sup> Anacréon et les poèmes anacréontiques, pages 134-135 ; fragment Bergk 32.

<sup>3</sup> HÉOCRITE, *Idylles*, V « les Voyageurs », vers 110-111 ; page 56.

<sup>4</sup> THÉOCRITE, *Idylles*, XVI « les Grâces », vers 94-96 ; page 132.

vant les pâtres en plein air, bruit sur les branches des arbres ». Et il partageait l'opinion généralement admise à son époque que les cigales ne se nourrissaient que de rosée : μή πρῶκας σιτίζεται ὥσπερ ὁ τέττιξ<sup>5</sup> « ne se nourrirait-elle pas de gouttes de rosée comme la cigale ? ».

Virgile (70-19) se plaisait à écouter leur stridulation : *Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis*<sup>6</sup> « sous un soleil ardent, les arbres résonnent du chant des cigales ». *Et cantu querulae rumpent arbusta cicadae*<sup>7</sup> « et de leur chant les cigales criardes exaspèrent les arbres ». *Argutis et cuncta fremunt ardore cicadis*<sup>8</sup> « et tout retentit de l'ardeur des cigales sonores ». *Nunc cantu crebro rumpunt arbusta cicadae*<sup>9</sup> « En cet instant, les cigales exaspèrent les arbres de leur chant ininterrompu ».

Il pensait, lui aussi, que les cigales ne se nourrissaient que de rosée : *Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadae*<sup>10</sup> « pendant que les abeilles butinent le thym, et les cigales la rosée ». Et, dans *Ciris* « l'Aigrette »<sup>11</sup>, il cite la cigale en forme de pincette servant à orner les cheveux : en effet, pour se distinguer des étrangers, les Athéniens parsemaient leur chevelure de cigales d'or.

<sup>5</sup> THÉOCRITE, *Idylles*, IV « les Pâtres », vers 16 ; page 44.

<sup>6</sup> VIRGILE, *Bucoliques*, Églogue II « Alexis », vers 13 ; volume I, page 12.

<sup>7</sup> VIRGILE, *Géorgiques*, livre III, vers 328 ; volume I, page 202.

<sup>8</sup> VIRGILE, *Culex* « le Moucheron » ; volume IV, page 357.

<sup>9</sup> VIRGILE, *Copa* « la Cabaretière » ; volume IV, page 388.

<sup>10</sup> VIRGILE, *Bucoliques*, Églogue V, vers 77 ; volume I, page 46.

<sup>11</sup> VIRGILE, *Ciris* « L'aigrette » ; volume IV, page 368.

L'Hymette (Ύμηττός) est un massif montagneux qui s'étend au sud-est d'Athènes. Le miel de cette région<sup>12</sup> était la nourriture préférée des dieux de l'Olympe.

<sup>12</sup> Le miel de l'Hymette est cité par Horace, *Odes*, livre II, vi « À Septime » ; page 48.

VI  
MIDI

Les riches, dédaigneux des beautés véritables,  
Ne cherchant que bons lits partout et bonnes tables,  
Se font Russes l'été ; l'hiver, Italiens.  
Ces goûts artificiels ne seraient pas les miens.  
Moi, j'aime à mesurer tes forces, ô Nature !  
Je veux voir tes fureurs vaincre la créature,  
Et je voudrais chanter, ô Déesse, en mes vers,  
Si j'étais Norvégien, tes plus rudes hivers !

Voilà pourquoi l'été me plaît, dans ma Provence ;  
Mon cœur bondit joyeux quand juin brûlant s'avance ;  
Et l'heure de l'été qui me charme le mieux  
C'est celle où le soleil est au plus haut des cieux.  
C'est midi, le moment superbe où la victoire  
Est au dieu souverain qui plane dans sa gloire.  
Rayonnant là-haut, fixe au zénith, le soleil  
Semble être alors au fond d'une coupe en vermeil  
Immense, renversée, et d'où pleut et ruisselle  
La lumière torride, intense, universelle,  
Ici tombant d'aplomb, là-bas obliquement.  
Quel dieu verse sur nous cet éblouissement ?  
Quelle invisible main tient la coupe dorée  
Suspendue, inondant de flammes la contrée,  
Les monts, les bois, la mer où les flots ont tiédi ?...

Ô Terre, abreuve-toi de soleil ! c'est midi !  
Et la Terre, s'ouvrant des crevasses soudaines,  
Boit, et la vigne au flanc des coteaux, dans les plaines,  
Boit la chaleur du sol qui mûrit le bon vin ;  
Et thym, chêne, olivier, tout boit le feu divin,  
Car l'eau n'est pas le seul breuvage utile aux plantes,  
Car sans ce long torrent de flammes aveuglantes,  
Et sous lequel parfois tu te plains accablé,  
Homme, où trouverais-tu le bon pain fait de blé ?  
Voilà ce qu'à midi, quand l'homme dort à l'ombre,  
Changent éperdument les cigales sans nombre ;  
Elles disent à l'homme ingrat : « Dors ton sommeil ;  
« Nous, nous remercierons pour toi le grand soleil,  
« Car il faut bien quelqu'un pour rendre aux dieux  
[ hommage ;  
« Dors, nous savons chanter ; interromps ton ouvrage ;  
« Laisse-toi conseiller un somme d'un moment  
« Au bord du ruisseau frais, par le bourdonnement  
« Des eaux et de la mouche à miel, et par nous-même \* ;  
« Dors, nous chantons pour toi le soleil qui nous aime ;  
« Nous vivons pour cela, pour dire la gaîté  
« De la Terre, à midi, quand triomphe l'été. »

\* Dans la 3/ : « Du frelon, de la mouche à miel, et par nous-même ;

## VII

### IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE.

ANONYME

Entre deux troncs voisins d'un cyprès et d'un orme,  
Une araignée avait tissé sa toile énorme ;  
Une cigale vint s'y prendre étourdiment.  
Moi, qui par là venais, ayant vu le tourment  
Du chanfre aérien palpitant de souffrance,  
Je ne passai pas outre avec indifférence,  
Mais je la délivrai de ses liens subtils,  
Et du piège perfide ayant rompu les fils :  
« Va, dis-je, prends ton vol, sois sauvée et sois libre,  
« Car dans ton chant divin la voix des Muses vibre. »

•

*Anthologia graeca*, livre IX « Épigrammes épidiectiques »,  
n° 372 ; volume II, page 131 :

Λεπτὸν ὑφηνάμενα ῥαδινοῖς ὑπὸ ποσσὶν ἀράχνα  
τέττιγα σκολιαῖς ἔνδετον εἶχε πάγαις.  
ἀλλ' οὐ μὰν λεπταῖσιν ἐπαιάζοντα ποδίστραις  
τὸν φιλαοιδὸν ἰδὼν παῖδα παρετρόχασα·  
λύσας δ' ἐκ βροχίδων ἀπεκούφισα, καὶ τόδ' ἔλεξα·  
σώζου μουσεῖω φθεγγόμενος κελάδω.

« Une araignée, ayant tissé une fine toile de ses pattes agiles,  
prit une cigale à ce piège perfide. Ayant vu la pauvre petite bête  
qui aime tant à chanter, se lamenter et se débattre, je ne passai  
pas outre avec indifférence, mais je la délivrai de ses liens et lui  
rendis la liberté : « Sois sauvée, toi qui chantes avec la voix des  
Muses. »

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », page 158.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », page 120.

## VIII IMITÉ D'APOLLONIDAS

Accrochée à la tige extrême d'un buisson,  
Une cigale, en plein midi, de sa chanson  
Joyeuse, que scandaient ses frémissements d'aile,  
Charmait la solitude attentive autour d'elle.  
Or, avec ses pipeaux maudits, un oiseleur,  
Criton de Pialie, ayant eu le malheur  
D'engluer la chanteuse à son buisson ravie,  
Le coupable ne prit plus d'oiseaux de sa vie.

•

Apollonidès de Nicée est un poète du temps de Tibère, mort  
en 37 ap. J.-C. et dont il ne subsiste que quelques fragments de  
son œuvre :

Θάμνου ποτ' ἄκρους ἀμφὶ πρῶνας ἥμενος  
τέττιξ πτερῶ, φλέγοντος ἡλίου μέσου,  
νηδὺν ῥαπίζων, δαίδαλ' αὐτουργῶ μέλει  
ἡδὺς κατωφγάνιζε τῆς ἐρημίας.  
Κρίτων δ', ὁ πάσης ἰσοεργὸς Πιαλεὺς  
θήρης, ἀσάρκου νῶτ' ἐδουνακεύσατο.

τίσιν δ' ἔτισεν· εἰς γὰρ ἡθάδας πάγας  
σφαλεῖς ἀλᾶται παντὸς ἰμείρων πτεροῦ \*.

---

\* *Anthologia graeca*, volume II, ix, n° 264, pages 90-91. La traduction  
de Jean Aicard est très littérale.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », page 159.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », page 120.

## IX IMITÉ D'ARCHIAS

Naguère, sur la cime ondoyante d'un chêne,  
Ou sur un vert sapin de la forêt prochaine,  
Cigale, tu chantais aux pâtres d'alentour  
Tes chants plus doux qu'un luth qui résonne d'amour.  
Mais de noires fourmis, ô chanteuse dorée,  
Sur ton rameau, chemin rugueux, t'ont rencontrée ;  
Attaquée et vaincue, ô cigale, à présent  
Voilà ton corps léger sur la terre gisant,  
Et les ombres du Styx t'entourent avant l'heure.  
Mais pourquoi m'indigner, cigale que je pleure ?  
Homère, demi-dieu, n'a-t-il pas eu ton sort ?  
Et sous les coups d'obscurs pêcheurs n'est-il pas mort ?

•

Archias (Ἀρχίας), né à Antioche *ca* 120 av. J.-C., était donc d'origine syrienne, mais il reçut le titre de citoyen romain et vint se fixer à Rome *ca* 102 av. J.-C. : ce titre lui ayant été contesté, il fut défendu par Cicéron. Il ne reste de son œuvre que quelques épigrammes conservés par l'*Anthologie grecque* :

Πρὶν μὲν ἐπὶ χλωροῖς ἐριθηλέος ἔρνεσι πεύκας  
ἤμενος, ἣ σκιερᾶς ἀκροκόμου πίτυος,

ἔκρεκες εὐτάρσοιο δι' ἰζύος, ἀχέτα, μολπὰν,  
τέττιξ, οἰονόμοις, τερπνότερον χέλυσ.  
νῦν δέ σε, μυρμάκεσσιν ὑπ' εἰνοδίοισι δαμέντα,  
Ἄϊδος ἀπροΐδης ἀμφεκάλυψε μυχός.  
εἰ δ' ἑάλως, συγγνωστόν, ἐπεὶ καὶ κοίρανος ὕμνων  
Μαιονίδας γρίφοις ἰχθυβόλων ἔθανεν \* ?

\* *Anthologia graeca*, volume I, VII, n° 213, pages 367-368. La traduction en vers de Jean Aicard est très libre.

X

IMITÉ DU CALENDAL DE FRÉDÉRIC MISTRAL

La poésie était drue à la cour des Baux,  
Et lettrée. En ce temps, chanteurs jeunes et beaux,  
On avait ce Vidal de la Louve, homme étrange ;  
Raimbaud de Vacqueiras et le Raimbaud d'Orange,  
Perdigon, Cadenet, dont la légère voix  
Vous fit jaloux, mésange et rossignol des bois !  
Là, Gui de Cavaillon chantait, et Boniface  
De Castellane ; là, tous les deux pleins de grâce,  
Chantaient Roger avec Bertrand de Lamanon,  
Et d'autres, des meilleurs, dont je passe le nom,  
Tel par exemple encor Foulquet l'abominable,  
Qui, tous fameux, avec honneur portaient le nable  
La viole accompagnant villanelle ou rondeau,  
Et la cigale d'or aux ganses du chapeau.

•

Provençal dans l'âme, grand admirateur du Maître de Mail-  
lane et de son œuvre, Jean Aicard se devait d'adresser un salut  
particulier à Frédéric Mistral et il mit en vers français deux  
strophes de *Calendal* :

*La Pouësio èro tant drudo,  
La court baussenco tant letrudo,*

*En aquéu tèms ! Aviés aquí Vidau, aquéu  
Que faguè milo tressimàci  
Emé sa Loubo ; Bounifàci  
De Castelano, e, plen de gràci,  
Bertrand de Lamanoun, e Rougié noun mens qu'èu ;*

*Perdigoun, Cadenet, mesenjo  
E roussignòu ; Rimbaud d'Aurenjo,  
Rimbaud de Vaqueiras, Gui lou Cavaïounen,  
Emai Fouquet l'abouminable...  
E tant d'autre que, fourtunable,  
Pourtèron la violò e lou nable  
E la cigalo d'or à soun capèu. Anen \*,*

\* MISTRAL (Frédéric), *Calendau*, chant I « Le prince des Baux », page 34.



XI

Quand les neuf Muses sœurs, dit Platon, furent nées,  
Quelques hommes, épris des strophes alternées,  
Des cadences, du rythme, et de la lyre enfin,  
En oublièrent tout dès lors, même la faim,  
Et des soins de la vie insoucieux, ou même  
Incapables, ils ont passé l'heure suprême  
Sans voir la mort présente, en regardant les cieux.  
Pour les récompenser, c'est alors que les dieux  
Changèrent ces premiers poètes en cigales  
Qui peuvent subsister d'un rien, plus que frugales ;  
Et qui, mortes un jour, s'en vont, esprits légers,  
Vers les neuf blanches sœurs, comme des messagers,  
Sur les ordres divins dire à ces immortelles  
Quel poète ici-bas vit pour chacune d'elles.

Ainsi parle Platon. — Ô messagers sacrés,  
Cigales, nommez-moi là-haut, et vous direz  
Seulement qu'en ce siècle ingrat qui vous ignore,  
Moi j'ai chanté pour vous et que je vous honore !

•

Il s'agit du mythe exposé dans *Phèdre* 259 b-d.

XII

Ce paysan m'a dit : « La cigale, en un jour,  
« Naît, chante au grand soleil, et meurt ivre d'amour.  
« Elle vit pour chanter, et chante pour la gloire.  
« Personne ne la vit jamais manger ni boire,  
« Car elle ne veut pas cesser un seul instant  
« Sa chanson amoureuse au soleil éclatant.  
« C'est pourquoi la cigale est, comme l'hirondelle,  
« Sacrée, et les enfants seuls sont méchants pour elle ;  
« Aussi, quand ils la font souffrir, les gronde-t-on. »

Et, distrait, je lui dis : « Vous avez lu Platon ? »

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », page 162.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », page 122.

### XIII

Quand le jour a chauffé la terre comme braise  
Et qu'elle exhale encor des vapeurs de fournaise,  
Bien que le soleil soit derrière l'horizon,  
Alors j'aime écouter, du seuil de la maison,  
La cigale, au sommet d'une tige menue,  
Qui s'attarde à chanter, la nuit presque venue,  
Parce que l'air est chaud et lui fait oublier  
Que le soleil ardent a cessé de briller.  
Mais le paysan dit qu'elle chante à cette heure  
Lorsque, née au matin, il est temps qu'elle meure.  
La mourante, fixant vers l'Occident ses yeux,  
Au soleil disparu prolonge ses adieux,  
Et, plus mélodieuse en sa chanson dernière,  
Meurt avec le suprême adieu de la lumière.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », pages 163-164.

### XIV

#### CHANSON DES CIGALES

Cigales, mes sœurs,  
Qu'importe à nos cœurs  
La richesse des granges pleines ?  
Pourvu que nos voix  
Sonnent par les bois  
Sur les coteaux et dans les plaines ?

Laissons la fourmi  
Se glisser parmi  
L'amas gisant des blondes gerbes,  
Et les noirs grillons,  
Hôtes des sillons,  
Sautiller dans l'ombre des herbes.

Heureuses de peu,  
Pourvu qu'un ciel bleu  
Resplendisse à travers les branches,  
Nous, nous comptons sur  
La manne d'azur  
Dont se nourrissent les pervenches.

Par les froids hivers  
Nous n'allons pas vers  
Ceux qui n'ont pas la voix ou l'aile ;

Dès qu'a fui l'été,  
Nous avons été...  
Mais notre gloire est immortelle.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », pages 164-165.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », page 117.

**XV**  
**AUX CIGALES APOCRYPHES**  
**DE JEAN LA FONTAINE**

Ô poètes mauvais, vous faites tort aux bons !  
Ridicules faucheux qui voyagez par bonds,  
Ailés mais cependant montés sur des échasses,  
Sauterelles des prés, longs insectes voraces,  
Vous que l'on vit parfois vous entre-déchirant,  
Quoi, c'est vous, ô fléau des moissons, que l'on prend  
Pour les cigales d'or, ces chanteuses frugales !  
En vain vous essayez d'imiter mes cigales :  
Vous n'avez pas au cœur une lyre d'argent,  
Hélas ! vous irritez l'auditeur indulgent  
Des crépitations stridentes de crécelles  
Que font vos corselets craquant contre vos ailes,  
Et vous déshonorez, destructeurs des blés verts,  
Ô vous que La Fontaine a flétri par ses vers,  
Plagiaires honteux, voleurs de renommée,  
Les poètes divins et la cigale aimée.

## XVI

La fourmi dit à la cigale :

« Quand cesseras-tu ta chanson,  
« Ô paresseuse sans égale,  
« Et que ne fais-tu ta moisson ?  
« Vois tout ce qu'en mon trou j'emporte ;  
« Viens avec moi, tu me verras  
« Enfouir mes bons grains, de sorte  
« Que sous terre ils ne germent pas. »

La cigale lui dit : « Sous terre,

« J'ai vécu longtemps loin du jour.  
« Laborieuse et solitaire,  
« Je préparais mon chant d'amour.  
« J'appris le travail de la sève,  
« Les secrets du sillon troublé,  
« Et je préfère un grain qui lève  
« À tes greniers ou meurt ton blé. »

## XVII

### IMITÉ DE LONGUS

Chloé s'endort ; Daphnis : « Ô fâcheuses cigales ! »  
Dit-il en contemplant les deux rondeurs égales  
Du beau sein qui s'élève au gré du frais sommeil...  
« Elles ne cesseront de crier au soleil,  
« Empêchant son repos de leur voix importune ! »  
— Il dit. Une cigale, à ces mots, par fortune,  
Fuyant une hirondelle, arrive étourdiment,  
Soudaine, se jeter dedans le sein charmant...  
C'est bien pourquoi ne put la prendre l'hirondelle  
Qui non plus ne retint son vol, et d'un coup d'aile,  
En passant effleura le visage endormi.  
Chloé crie, en sursaut dressée, et son ami  
Riait de sa frayeur... Ce rire et l'hirondelle  
Qui voletait encore en criant autour d'elle  
L'assurent, et frottant ses beaux yeux aux cils d'or  
Chloé sent le désir de s'endormir encor.  
Lors se met à chanter la cigale gentille  
Entre les deux tétins de la timide fille,  
Comme pour de ce doux abri dire : Merci ;  
Dont Chloé de nouveau surprise crie aussi  
De plus belle, et Daphnis de rire et, pour y prendre  
Cette cigale, usant de l'occasion tendre,  
Il lui glisse la main dans le sein, bien avant,

D'où la cigale fut tirée en poursuivant \*  
Dans la main de Daphnis sa chanson familière.  
Chloé, joyeuse, vit la bête prisonnière,  
Et puis, l'ayant baisée, en son sein palpitant  
Elle-même la mit alors toujours chantant.

•

Chez Longus, Daphnis et Chloé sont deux pastoureux adolescents découvrant les premiers émois de la passion. Dans son poème Jean Aicard n'est pas parti du texte grec, alors très peu diffusé, mais de la traduction de Jacques Amyot (1559) revue et complétée par Paul-Louis Courier (1809) et qui connut plusieurs éditions :

272

[...] Chloé ne se donna garde qu'elle fût endormie : ce que Daphnis apercevant, pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler, n'ayant alors nulle honte, et disoit à part soi ces paroles tout bas : « Oh ! comme dorment ses yeux ! Comme sa bouche respire ! Pommes ni aubépines fleuries n'exhalent un air si doux. Je ne l'ose baiser toutefois ; son baiser pique au cœur, et fait devenir fou, comme le miel nouveau. Puis, j'ai peur de l'éveiller. Ô fâcheuses cigales ! Elles ne la laisseront jà dormir, si haut elles crient. Et d'autre côté ces boucquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. Ô loups, plus couards que renards, où êtes-vous à cette heure, que vous ne les venez happer ? » Ainsi qu'il étoit en ces termes, une cigale poursuivie par une arondelle se vint jeter d'aventure dedans le sein de Chloé ; pourquoi l'arondelle ne la put pren-

---

\* Dans la 3/ : D'où fut alors tiré l'insecte poursuivant

dre, ni ne put aussi retenir son vol, qu'elle ne s'abattit jusqu'à toucher de l'aile le visage de Chloé, dont elle s'éveilla en sursaut, et ne sachant que c'étoit, s'écria bien haut : mais quand elle eut vu l'arondelle voletant encore autour d'elle, et Daphnis riant de sa peur, elle s'assura, et frottoit ses yeux qui avoient encore envie de dormir ; et lors la cigale se prend à chanter entre les tetins mêmes de la gente pastourelle, comme si dans cet asile elle lui eût voulu rendre grâce de son salut, dont Chloé, de nouveau surprise, s'écria encore plus fort, et Daphnis de rire ; et usant de cette occasion, il lui mit la main bien avant dans le sein, d'où il retira la gentille cigale, qui ne se pouvoit jamais taire, quoiqu'il la tînt dans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et l'ayant baisée, la remit chantant toujours dans son sein .

•

L'hirondelle était réputée chasserresse de cigales : σαρκοφάγος γάρ ἐστιν καὶ μάλιστα τοὺς τέττιγας, ἱεροὺς καὶ μουσικοὺς ὄντας, ἀποκτίννυσι καὶ σιτεῖται· « C'est en effet un oiseau carnivore et elles tuent et mangent surtout les cigales sacrées et musiciennes » (PLUTARQUE, *Propos de table*, livre VIII, chapitre VII, 3).

273

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », pages 167-168.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », page 121.

### XVIII LA CAPTURE

Un roseau dans sa main, l'enfant de tous ses yeux  
Que brûle et qu'éblouit l'horizon radieux  
Cherche dans l'amandier la cigale qui chante.  
« Je la vois ! » Alentour, naïvement méchante,  
La troupe des bambins espère et parle bas.  
Lui, tend son long roseau sans avancer d'un pas ;  
La cigale se tait, mais, rêveuse, il lui semble  
En ce roseau qui dans la main de l'enfant tremble  
Voir un brin d'amandier qu'agite un peu de vent.  
L'enfant siffle, et bientôt sur le roseau mouvant  
Qui vient de la frôler la cigale se pose,  
Distraite par le doux siffler de l'enfant rose  
Qu'échauffent le soleil, l'espoir et le plaisir.  
La voilà ! Les enfants voudraient tous la saisir,  
Mais chut ! il faut mener à bout la grande ruse !  
Et, suivi de la bande entière qu'il amuse,  
L'enfant sifflant toujours une gamme d'oiseau  
Porte silencieuse au sommet du roseau  
La cigale, qu'il va surprendre ainsi charmée  
Dans la subite nuit de la maison fermée.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », pages 168-169.  
*Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*,  
année 1876, page 40.

### XIX LA CAGE À CIGALES

Laissant autour de lui ruisseler la lumière,  
Assis, les pieds pendants, sur une haute pierre,  
L'enfant préoccupé travaille, et, par moment,  
Regardant son labeur, rit de contentement.  
Son vieux feutre est troué, tant qu'à travers se joue  
Le soleil, miroitant en frissons sur sa joue.  
Tordu, superbe et noir, un chêne-liège est là.  
Tantôt, dans son écorce arrachée, il tailla  
Deux planchettes qu'ensuite et d'espace en espace  
Il perce aux quatre bords d'un rang de trous où passe,  
Sous ses doigts, en bâtons menus, le fenouil vert.  
Les cigales, non loin, donnent leur gai concert.  
La résine des pins ardents, sueur ambrée,  
Pleure le long des troncs où, chanteuse dorée,  
La cigale redit la lumière et l'amour.  
Lui, tremble impatient, car toutes tour à tour  
Se répondant, il croit qu'elles raillent peut-être  
La prison où bientôt il rêve de les mettre ;  
Il se hâte en songeant au plaisir de monter  
Sur leur branche et plus tard, pour les faire chanter,  
À travers les barreaux aux distances égales  
De toucher d'un fétu le ventre des cigales.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », page 170.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », pages 121-122.

## XX

### LES MIROIRS CREVÉS

L'enfant a voulu voir, le cruel curieux,  
Cigale, ce qui rend ton corps harmonieux ;  
Écolier de la vie, il ne sait pas encore  
Qu'il faut écouter Pan, l'immense dieu sonore,  
L'aimer, sans trop vouloir lui ravir ses secrets,  
Et qu'en apprenant tout on apprend les regrets.  
Que fait-il ? soulevant d'une main sacrilège  
Le double bouclier d'or bruni qui protège,  
Sur ton ventre, tes deux tambourins lumineux,  
Il aperçoit ces fins miroirs ayant en eux  
Les sept couleurs du prisme, image de la gamme.  
Ayant vu l'instrument, il en voudrait voir l'âme.  
Qu'y a-t-il sous l'éclat de ces vitres d'argent,  
Sous ces légères peaux faites d'azur changeant,  
Et profondes pourtant comme sont des prunelles ?  
Quoi !... tu poses, enfant, ton brin de jonc sur elles ?  
C'en est fait ! les miroirs sont crevés, qu'apprends-tu ?

Le prisme s'est éteint ; le poète s'est tu.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », page 171.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I, 1<sup>er</sup> février  
1874, « Poésie, Les cigales », page 118.

## XXI

Notre temps te dédaigne, ô cigale que j'aime,  
Et pourtant ta chanson est bien toujours la même ;  
Elle n'est pas moins noble et pure qu'autrefois.  
Or, quelqu'un a changé, de l'homme ou de ta voix :  
C'est donc l'homme ; il faut bien que mon cœur s'y résigne.  
La mer bleue et le ciel, les oliviers, la vigne,  
Le dieu Pan, sont toujours les mêmes ; l'homme non.  
Si tu veux l'éprouver, change un moment de nom,  
Et sous l'ombrage frais de nos places publiques  
Viens, rapsode divin, chéri des temps antiques,  
Viens, être harmonieux, dans nos bourgs, nos cités,  
Nous redire en des chants autrefois respectés  
Ulysse, Troie en flamme, et la Grèce ta mère,  
Et vois si l'on t'écoute, Âme du vieil Homère !



## XXII

### IMITÉ DE MARCUS ARGENTARIUS

Myro, pour sa cigale, a construit ce tombeau ;  
Des larmes ont baigné son visage si beau,  
Quand Pluton appela sa cigale chérie.  
En rameaux de bruyère et de sauge fleurie  
Un bûcher fut dressé par elle avec amour ;  
Tous ses jeunes amis sanglotaient alentour,  
Et sur ce que la flamme a laissé de poussière  
Ils ont jeté des fleurs de sauge et de bruyère.

•

Marcus Argentarius, quoique portant un nom latin, est un poète grec. Son œuvre a entièrement disparu à l'exception de trente-sept épigrammes conservées par l'*Anthologia graeca*.

Ακρίδι καὶ τέττιγι Μυρῶ τόδε θήκατο σῆμα,  
λιτὴν ἀμφοτέροις χερσὶ βαλοῦσα κόνιν·  
ἴμερα δακρύσασα πυρῆς ἐπὶ τὸν γὰρ ἀοιδὸν  
Ἄδης, τὴν δ' ἐτέρην ἥρπασε Περσεφόνη \*.

Jean Aicard a effectué une traduction libre.

\* *Anthologia graeca*, volume I, VII, n° 364, page 411.

## XXIII

Quand Thyrsis eut chanté, — Thyrsis dans Théocrite, —  
Pour conquérir la coupe avec tant d'art décrite ;  
Quand il eut dit Daphnis aux yeux éteints d'amour,  
Oublieux des troupeaux, languissant tout le jour,  
Et Cypris lui criant, railleuse : « Éros te dompte ! »  
Quand il eut dit Daphnis vaincu, pâle de honte,  
Murmurant aux vallons, au fleuve, aux monts, aux bois,  
À Pan, ses doux regrets de sa plus douce voix,  
Et conjurant ce dieu d'être à son vœu facile,  
Et d'accourir (du haut du Ménale,) en Sicile,  
Car il lui lègue, avant de fuir le jour du ciel,  
Sa syrinx, où la cire a mis l'odeur du miel ;  
Quand Thyrsis eut pleuré Daphnis, le berger tendre  
Que les nymphes jamais ne doivent plus entendre,  
Les nymphes qui l'aimaient et qui voient son beau corps  
Rouler dans le courant et s'éloigner des bords ;  
Quand Thyrsis eut chanté, — Thyrsis dans Théocrite, —  
En lui donnant la coupe avec tant d'art décrite,  
Le chevrier lui dit : « Le prix est à toi ; prends ;  
« Prends ma coupe sculptée, aux reliefs odorants ;  
« Je ne l'ai pas touchée encore de ma lèvre ;  
« Trais aussi Kissètha, ma plus féconde chèvre ;  
« Et puis, je te souhaite, avec du miel doré

« Pour en emplir ta bouche adorable à ton gré,  
« La figue d'Aigilos que nulle autre n'égale,  
« Car toi, tu chantes mieux, Thyrsis, que la cigale ! »

•

Poème librement adapté de divers passages de la première *Idylle* de Théocrite, *Θύρσις ἢ Ὠιδή* « Thyrsis ou le Chant » (pages 20-29) dans laquelle la coupe fait l'objet d'une magnifique ecphrasis en hexamètres dactyliques.

La figue d'Aigilos « que nulle autre n'égale » est effectivement citée dans la première *Idylle* de Théocrite au vers 143 ; Aigilos était un bourg situé entre Athènes et Stunium, réputé pour les figues de son terroir.

*Poèmes de Provence*, 1/ 1873, « Les cigales », pages 174-175.  
*L'Artiste*, 1874, XLIV<sup>e</sup> année, nouvelle période, tome I,  
1<sup>er</sup> février 1874, « Poésie, Les cigales », pages 119-120.

## XXIV

### SUR LA CIGALE

#### TRADUIT D'ANACRÉON

Bienheureuse cigale ! — au front des bois posée,  
Contente d'un peu de rosée,  
Tu chantes comme un roi !  
Tout ce que voient tes yeux, les chênes et la mousse,  
Aux champs, aux bois, tout ce qui pousse,  
Ô cigale, est à toi !

Étant inoffensive, on t'aime ; et l'on t'honore  
Parce que ta lyre sonore  
Nous annonce l'été.  
La Muse te chérit ; et Phoïbos aussi t'aime ;  
Et c'est par sa volonté même  
Que ta voix a chanté.

Toi, tu ne connais rien de la vieillesse austère ;  
Tu sais, sage enfant de la terre,  
Des chants mélodieux.  
Tu n'as ni chair ni sang ; la douleur, tu l'ignores,  
Et tu vis tes quelques aurores  
Presque semblable aux dieux !

Poèmes de Provence, 1/ 1873, « Les cigales », page 175.  
Le Parnasse contemporain, II (1869-1871), page 253.  
Les Rébellions et les Apaisements, « Les apaisements »,  
II, page 130.

Jean Aicard a repris le fragment Bergk 32 d'Anacréon qu'il a déjà cité dans « Les cigales V » et a composé ses trois sixains en grapillant *passim* des vers :

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,  
ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων  
ὀλίγην δρόσον πεπωκώς  
Βασιλεὺς ὅπως ἀείδεις·  
σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα,  
ὅποσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,  
ὅποσα τρέφουσιν ὕλαι.  
σὺ δὲ φαίνεαι γεωργῶν  
ἀπὸ μηδένας τι βλάπτων·  
σὺ δὲ τίμιος Βροτοῖσιν,  
θέρεος γλυκὺς προφήτης·  
φιλέουσι μὲν σε Μοῦσαι,  
φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτός,  
λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.  
τὸ δὲ γῆρας οὐ σε τείρει,  
σοφέ, γηγενής, φίλυμνε·  
ἀπαθὴς δ', ἀναιμόσακρε,  
σχεδὸν εἴ θεοῖς ὅμοιος .

Que tu es heureuse, cigale,  
quand, sur les sommets des arbres,  
ayant bu un peu de rosée  
tu chantes comme un roi.  
Tiennes sont en effet toutes choses,  
tout ce que tu vois dans les champs,  
tout ce qui pousse dans les bois.  
[...].

Les Muses t'aiment,  
Phoibos lui-même t'aime  
Il t'a donné un chant mélodieux.  
La vieillesse ne t'accable pas,  
Ô sage, sortie de la terre, mélomane.  
Ignorant la maladie, n'ayant pas de  
[ sang,  
tu es presque semblable aux dieux.

## XXV

J'ai suivi du regard le vol d'une hirondelle,  
Et, très-haut dans l'azur, chaque battement d'aile  
Que je n'entendais pas figurait à mes yeux  
Les signes longs ou brefs d'un rythme harmonieux ;  
Après des coups pressés comme des cris de joie,  
Le vol s'apaise, l'aile entière se déploie  
Immobile, et bientôt l'andante grave suit  
L'allegro palpitant qui faisait plus de bruit.

L'insecte d'or aimé de Platon, la cigale  
Varie ainsi le vol de sa strophe inégale ;  
Sa voix vibrante monte, et puis, subitement,  
Dans une même note elle plane un moment.

## XXVI

Quoi qu'ait dit Evenus de Paros, l'hirondelle  
Vagabonde, à chacun de ses foyers fidèle,  
Ne t'assaillit jamais, ô cigale. Les dieux  
Rythment son vol sur tes accents mélodieux,  
Et vous font toutes deux filles de la lumière.  
L'hirondelle, du vol infini coutumière,  
Sait que vous êtes sœurs et respecte ton chant.  
C'est le moineau goulé, criaillleur et méchant,  
Qui de ton corps, chef-d'œuvre exquis, fait sa pâture.  
Car c'est la vieille loi dans la vieille nature  
Qu'aveugle et sourd, le ventre à l'esprit soit fatal.  
Donc le moineau barbare a droit d'être brutal,  
Mais que t'importe à toi le bec qui te dévore,  
Pourvu qu'en expirant ta douleur chante encore !

•

Le poème d'Evenos de Paros est très court :

Ἀτθὶ κόρα, μελίθρεπτε, λάλος λάλον ἀρπάξασα  
τέττιγα πτανοῖς δαῖτα φέρεις τέκεσιν,  
τὸν λάλον ἂ λαλόεσσα, τὸν εὐπτερον ἂ πτερόεσσα,  
τὸν ξένον ἂ ξείνα, τὸν θερινὸν θερινά ;  
κοῦχὶ τάχος ῥίψεις, οὐ γὰρ θέμις, οὐδέ δίκαιον,  
ὄλλυσθ' ὑμνοπόλους ὑμνοπόλους στόμασιν \*.

Jean Aicard s'est peut-être également inspiré de la traduction donnée par André Chénier :

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,  
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,  
Et nourrit tes petits qui, débiles encor,  
Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.  
Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes.  
Tu chantes ; elle chante. À vos chansons fidèles  
Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux  
En des climats lointains vous chasse toutes deux.  
Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie  
À ton nid sans pitié cette innocente proie ?  
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui  
Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui \*\* !

Dans son poème, Jean Aicard conteste l'opinion de Plutarque déclarant l'hirondelle chasserresse de cigales : pour lui, c'est le rossignol qui est coupable de ce méfait.

\* *Anthologia graeca*, volume II, IX, n° 122, page 42.

\*\* CHÉNIER (André), *Œuvres poétiques*, volume I, « Traductions », VIII, page 142. — La « fille de Pandion » ici citée est Philomèle qui fut métamorphosée en hirondelle.

## XXVII

Bien d'autres avant moi firent ce simple vœu :  
Sous le ciel de Provence éternellement bleu,  
De mourir en été, les fenêtres ouvertes,  
Tandis qu'aux alentours, au bout des branches vertes  
Que le soleil couchant transperce d'un trait d'or,  
Les cigales en chœur répéteront encor  
Leur chant rythmé pareil, dans l'ombre solennelle,  
Aux palpitations de la vie éternelle.

•

Les mots « éternellement », « éternelle » rappellent que l'idéal de la civilisation grecque n'a pas disparu.

## XXVIII

### EXEGI MONUMENTUM...

Les cigales m'ont dit : « Tu nous chantes, c'est bien.  
Le léger galoubet auprès de nous n'est rien,  
Ni le gai tambourin, cet amoureux qui tremble ;  
Et tous les deux mêlant leurs musiques ensemble  
Ne valent pas l'insecte au soleil résonnant.  
Des choses changeront qui plaisent maintenant,  
Et tes vers passeront aussi qui parlent d'elles ;  
Mais nous, poète ami, nous sommes immortelles  
Et ton chant fait pour nous, à notre chant pareil,  
Doit vivre aussi longtemps que nous et le soleil. »

•

Le titre latin a été pris dans Horace : *Exegi monumentum aere perennius* « J'ai achevé le monument, plus durable que l'airain » (*Odes*, livre III, xxx, vers 1 ; page 109).

## XXIX

JE SUIS LA PETITE CIGALE  
QU'UN RAYON DE SOLEIL RÉGALE,  
ET QUI MEURT QUAND ELLE A CHANTÉ...  
TOUT L'ÉTÉ.

•

La cigale, qui a ouvert le recueil, le referme, comme pour laisser le lecteur sur une ultime impression d'antiquité grecque et de chant poétique.

## PIERRE PUGET

À MA VILLE NATALE  
À TOULON  
CES VERS SONT DÉDIÉS  
J. A.

## I

C'est non loin de Marseille, au bord des flots qui font  
D'étranges bas-reliefs dans le rocher profond,  
À Séon, sur un sol riche de terre glaise  
Durcissante au soleil et rouge comme braise,  
Que d'un tailleur de pierre est né le grand Puget.

Enfant, il contemplait le rivage, et songeait.  
Il regardait, ravi, les potiers sur leur roue  
Former du doigt un vase avec un peu de boue,  
Et son père tailler le bloc informe et dur,  
Et les galères d'or cinglant en plein azur,  
Errantes de Toscane aux plages de Marseille,  
Baigner leurs flancs sculptés dans l'écume vermeille.  
Enfant, il façonnait l'argile dans ses jeux.  
Un aigle volant bas, par un temps orageux,  
Ayant un jour plané menaçant sur sa tête,  
Il modela, dit-on, cet oiseau de tempête.  
Un autre jour, il fit un bateau, qu'il sculpta.  
Ainsi, même en ses jeux son génie éclata,

Et devers l'Italie, où le soleil se lève,  
Les galères souvent l'emportèrent en rêve,  
Jusqu'à ce qu'il suivît leur sillage brillant,  
Chemin de gloire et d'or vers l'aurore fuyant.

Il partit. Il vit Gênes ; il vit Florence et Rome.

Que t'a dit Michel-Ange à Saint-Pierre, ô jeune homme ?  
— Ouvrier qu'un divin souci déjà rongeaient,  
Jeune homme qui devais être un jour le Puget,  
Voilà ce que t'a dit Michel-Ange à Saint-Pierre :  
« Comme ton père et moi, fils, sois tailleur de pierre ! »

Soit. Mais ce que lui dit la mer aux vastes eaux  
Où plongeait l'éclatant éperon des vaisseaux,  
Il ne l'oublia pas non plus, l'enfant sauvage  
Qui passait tout un jour, couché sur le rivage,  
L'œil fixé sur les flots pleins des feux du soleil.  
Michel-Ange et la mer lui donnèrent conseil,  
Et firent la grandeur de son génie étrange,  
Car ces maîtres sont grands : la mer et Michel-Ange !

## II

Or, il fut peintre aussi. Mais le brutal regret  
Du marbre, en ses tableaux se lit à chaque trait.  
Il regrette les blocs, bois ou marbre, qu'on taille,  
Et ce rêve obsesseur suit la main qui travaille.  
Bientôt donc dans le bois de chêne, avec amour  
Il fouille l'ornement et les panneaux à jour ;  
Tout à coup, il s'échauffe ; il sent cette matière  
Obéir à ses doigts faits pour dompter la pierre ;

Il imagine, il veut ; et les bois assouplis  
Deviennent la fleur frêle ou l'étoffe aux longs plis...

Et le voici sculptant à son tour ces galères  
Qu'il fait lourdes d'un monde, et qui restent légères ;  
Par groupes, sur leurs flancs dorés et radieux,  
Sa main d'homme suspend tout un peuple de dieux,  
Tritons qui, pour souffler dans les conques marines,  
Gonflent leurs cous nerveux et leurs larges poitrines,  
Syrènes aux seins nus qui nagent en chantant,  
Chevaux marins cabrés dans le flot miroitant  
Sous le trident royal de Neptune qui gronde,  
Et là-haut, par-dessus ce peuple fait pour l'onde,  
Entre les fins balcons à l'arrière étagés,  
Des déesses tendant de leurs bras allongés  
Vers l'immense horizon, Chimères ou Victoires,  
Leurs clairons d'or jetant des bruits qui sont des gloires !

Mais ce bois ouvragé, combien durera-t-il ?  
Tout pour lui, l'eau, le vent, le feu, tout est péril ;  
Et maintenant Puget, qui songe à la tempête,  
Est plein d'ennuis, ainsi qu'un sage après la fête !

## III

Allons, maître, prends-moi des moellons, du ciment !  
Car un mur bien bâti dure éternellement !  
Tu dois fonder avec de la chaux et du sable,  
Et surtout employer la pierre impérissable.  
La mer t'avait menti ! Michel-Ange a raison !  
Ouvrier, fais des plans, construis une maison ;  
Bien... Décore à loisir la façade... À merveille !



Travaille ; fais plus belle et plus grande Marseille,  
Fais ; ajoute une ville à l'ancienne cité,  
Et bâtis en maçon ton immortalité !

#### IV

Or, à Toulon, un jour, sous un soleil attique,  
Bâtissant un balcon au-dessus d'un portique,  
En face de la rade, au midi, sur le quai,  
Juste à ce point plus large où le blé débarqué  
S'entasse, se mesure et s'emporte à dos d'homme,  
Sous leurs sacs, faits plutôt pour des bêtes de somme,  
Comme les portefaix, reins courbés, douloureux,  
Soutenaient le sac lourd d'une main, derrière eux,  
Et de l'autre faisaient de l'ombre sur leur face  
Que les rayons aigus forçaient à la grimace,  
Maître Puget les vit, et bientôt, sous sa main,  
Les appuis du balcon prirent un air humain ;  
La pierre aussi souffrit, criant : Qu'on me délivre !  
Sous les doigts du Puget elle se mit à vivre,  
Et depuis lors on voit, portant leur poids massif,  
Les flancs plissés, les bras tordus, le front passif,  
Subissant la nuit froide et les midis torrides,  
Sublimes portefaix, les deux Cariatides !

#### V

Venez le voir, l'artiste au teint jaune : nerveux,  
En sueur et le front couvert de ses cheveux,  
Puget, maillet en main, façonne un bloc énorme  
Qui lentement s'ébauche et par degrés prend forme.  
Il taille en plein le marbre ; il frappe, et l'on entend

Ce bûcheron pousser un soupir haletant,  
Et le bloc frissonnant s'étonner de sa force !  
Un chêne jette au loin de longs éclats d'écorce,  
Lorsque le bûcheron plante la hache au cœur :  
Tel le bloc, attaqué par le ciseau vainqueur,  
Se dépouille, et déjà l'on voit l'âme du marbre.

Milon, devenu vieux, voulut fendre un tronc d'arbre :  
Le tronc, qu'il entrouvrit, se ferma sur ses doigts,  
Et Milon fut mangé d'un lion, dans les bois.

C'est ce groupe d'horreur que Puget cherche et taille ;  
Voyez-le, ce Milon dont le torse tressaille :  
Ah ! le pauvre homme fort !... Voyez ce bras tendu  
Qui souffre, pris dans l'arbre, et cet œil éperdu,  
Cette face hurlante et vers le ciel tournée,  
Tandis que le lion, bête fauve acharnée,  
Debout derrière l'homme avec des yeux ardents,  
A planté dans la chair ses griffes et ses dents !  
Oh ! voyez sous la gueule et sous la griffe affreuse  
Comme la chair meurtrie en frémissant se creuse,  
Et toute la souffrance éparse dans ce corps  
Courir jusqu'à l'orteil qui se crispe d'efforts !

C'est là ce que Puget a sculpté. C'est ce drame.  
Pourquoi ? C'est que Milon et Puget n'ont qu'une âme ;  
Vieil athlète, dompteur des marbres, le Puget  
S'est arrêté souvent, vaincu dans un projet ;  
La pierre lui dit : « Non ! » comme l'arbre à l'athlète ;  
L'impuissance a saisi sa main, troublé sa tête.  
Et tandis qu'il criait en vain vers l'Idéal,  
Ô sphinx plus effrayant que le lion royal,

Il a senti tes dents le couvrir de morsures ;  
Et ta griffe, mouvante au fond de ses blessures,  
Multiplier en lui des angoisses sans fin,  
Ô grand Art dévorant, Monstre ayant toujours faim !

## VI

Pierre Puget, ton œuvre, à tout jamais vivante,  
Exprime une douleur qui fait mon épouvante ;  
Tu charges tes héros de misère ou d'effroi,  
Et la cariatide était l'homme pour toi.

On dirait, ô Puget, que les meilleures choses,  
Le rire des seize ans, les filles et les roses,  
Les tranquilles amours, la paix dans le sommeil,  
Les bonnes morts, la joie au lever du soleil,  
Les enfants endormis sur les genoux des mères,  
Les antiques Vénus, adorables chimères,  
Ta douleur les fuyait, grand artiste brutal,  
Homme plein de sanglots, de fougue et de mistral !

Ô vieux maître, ô Puget ! depuis qu'on vit à Rome  
Un peuple de martyrs, au nom du Fils de l'Homme,  
Dans les cirques joyeux dévoré tout vivant ;  
Que Jésus a trahi le monde en le sauvant ;  
Depuis que Pan est mort et que Vénus la blonde  
N'est plus mêlée aux flots pour caresser le monde,  
Ô vieux maître, le monde est triste comme toi !  
Le désir désespère, hélas ! et c'est pourquoi  
Tu resteras fameux, car, ô puissant artiste,  
Ton œuvre souffre, et l'homme est désormais si triste  
Qu'il veut voir, prenant part au désespoir humain,

Les pierres se dressant crier sur son chemin !  
Tu resteras fameux, car plus on te contemple,  
Plus ta figure prend la beauté d'un exemple !  
Car, vaste en tes projets, soucieux du détail,  
Tu fus, divin manœuvre, un héros du travail ;  
Car devant toi l'on sent qu'il reste encore au monde  
Un but, une dernière illusion féconde ;  
Oui, quand l'âme est plus sombre et plus vide d'espoir,  
Si l'on saisit l'outil, marteau, plume, ébauchoir,  
Ô merveille ! un travail se fait aussi dans l'âme :  
Un espoir vient en nous ; il y naît une flamme  
Qui grandit, nous inonde et passe dans nos yeux ;  
Et l'œuvre terminée, on songe : « Il est des dieux ! »

Tu resteras fameux, ô sculpteur populaire,  
Sculpteur de passion, de douleur, de colère ;  
Pour avoir fait une âme au marbre et pour l'avoir  
Dispersée en frissons, afin qu'on pût la voir,  
Dans des corps tourmentés de l'orteil à la tête ;  
Pour avoir fait gronder dans l'homme la tempête...  
Pour t'être rappelé toujours, génie amer,  
Tes maîtres primitifs : Michel-Ange et la mer !

•

En 1873, Jean Aicard remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var pour un long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget. La municipalité toulonnaise organisa, au Grand-Théâtre de la ville, le dimanche 8 juin 1873, une soirée artistique et musicale : Jean, fraîchement revenu de Paris, vint y recevoir sa médaille et réciter son poème.

ATTENTION : le poème *Pierre Puget* publié dans l'édition de 1909 des *Poèmes de Provence* est extrêmement tronqué par rapport à la version *princeps* \*.

---

\* Pour cette première publication, voir : *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. — Poème également publié dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 93-103.

## ANNEXE 1

### Les dédicataires

**Dominique AMANN**

Quelques pièces des *Poèmes de Provence* portent le nom d'un dédicataire : familial ou simple confrère en poésie et littérature, tous entretenaient des relations amicales et d'estime avec notre écrivain.

Il y a neuf dédicaces dans la première édition : « La ferrade » à Paul Arène, « Gelée blanche » à Edmond Morin, « Les tambourinaires » à Ernest Coquelin, « Les pins » à Alfred Prunaire, « La moustouïre » à Léon Cladel, « Le mal du pays » à Henri Grousset-Bellor, « Les Mayes » à Georges Lafenestre, « Le puits » à Jules Laurens, « La bouille-abaisse » à Léon Valade. La deuxième en a rajouté quatre : « L'absence » à Henri Grousset-Bellor, « Nice » à Albert Mérat, « Les roseaux du golfe » à André Theuriet, « La chanson des blondes » à Barthélemy Piétra. Toutes ont été supprimées dans les éditions suivantes.

#### Paul Arène

Paul Arène appartient à une lignée établie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à Sisteron où son aïeul paternel, Honoré (1771-1845), était aubergiste maître de poste. Ses six enfants y restèrent jusqu'à leur décès. Le pénultième, Adolphe (1810-1888), y fit car-

rière comme horloger : marié le 19 août 1838 avec Marie-Louise Lagrange (1818-1872), il eut six enfants, dont trois décédés en bas âge, et Paul est l'aîné des survivants.

Paul Arène vit le jour à Sisteron le 26 juin 1843.

Il fit ses études universitaires à Paris :

J'étais alors étudiant, la chose peut arriver à tout le monde ! et j'occupais en haut d'une maison antique et noire dont l'escalier vénérable m'avait séduit, une chambrette sous les toits.

Les chambrettes d'étudiants sont toutes à peu près meublées de la même façon : une table, un lit, une maîtresse.

Ma maîtresse s'appelait Céline. Nous nous aimions beaucoup. Je faisais pour elle de nombreux vers :

C'est un matin de mars qu'elle m'est revenue,  
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,  
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue  
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.  
Le givre s'égouttait aux branches ; mais, plus bas,  
La neige ourlait encor les buis de l'avenue.  
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,  
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.  
Un clair rayon brilla soudain : — C'est moi ! dit-elle.  
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle.  
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans.  
Et depuis quelquefois je me surprends à dire,  
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire,  
C'était presque l'amour et presque le printemps <sup>1</sup> !

<sup>1</sup> *L'Écho de Paris*, 10<sup>e</sup> année, n° 3213, dimanche 5 mars 1893, « La ja-cinthe », page 1, colonne 5.

Licencié en philosophie, il débuta comme maître d'études au lycée Thiers de Marseille (1861-1864) puis au lycée de Vannes (1864-1865).

Le succès à l'Odéon en septembre 1865 de sa comédie en un acte et en vers *Sac et guitare ou Pierrot héritier* lui donna idée de quitter l'université. Il se fit alors journaliste et écrivain.

En 1867 il participa à la rédaction du *Parnassiculet contemporain* parodiant le *Parnasse contemporain*. Les rédacteurs de cet opusculé — Alfred Delvau (1825-1867), Léon Renard (né en 1831), Alphonse Daudet (1840-1897) et Paul Arène (1843-1896) — s'attirèrent quelques franchises inimitiés pour avoir joyeusement brocardé les bons auteurs du *Parnasse* :

On sait le bruit, disproportionné avec leur mérite, qu'ont fait récemment une trentaine de poètes de tous poils avec un volume de vers nouveaux présentés par eux au public comme l'expression de la poésie contemporaine.

Une demi-douzaine d'autres poètes, à bon droit scandalisés d'une si énorme prétention, ont voulu ramener à plus d'humilité leurs frères en Apollon, en leur démontrant que les premiers venus pouvaient accoucher d'une aussi petite souris qu'eux, sans pousser les mêmes cris de montagne en mal d'enfant <sup>2</sup>.

En 1868 Paul Arène publia *Jean-des-Figues*, souvent considéré comme son chef-d'œuvre.

Il participa à la guerre franco-allemande en 1870 en qualité de capitaine de mobilisés dans l'armée de l'Est ; pour cet engagement, il obtint la croix de chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1884 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

<sup>2</sup> *Le Parnassiculet contemporain*, 1/ pages 5-6.

En janvier 1873, pour la soirée de l'anniversaire de Molière, Jean Aicard triompha à la Comédie-Française avec son délicieux *Mascarille* et, le même soir, l'à-propos *Les Comédiens errants* de Paul Arène et de son collaborateur Valéry Vernier remporta un beau succès à l'Odéon.

Au début de l'année 1876, il rejoignit Maurice Faure (1850-1919), Eugène Baudouin (1842-1893) et Xavier de Ricard (1843-1911), trois jeunes Méridionaux qui venaient de fonder la société parisienne *La Cigale* destinée à regrouper les jeunes du Midi exilés dans la Capitale :

C'est pour ne pas perdre l'*assent*  
Que nous fondâmes la Cigale ;  
Ou parle cent, à la fois, cent !...  
C'est pour ne pas perdre l'*assent*.  
Mais cette Cigale, on le sent,  
De rosée à l'ail se régale,  
C'est pour ne pas perdre l'*assent*  
Que nous fondâmes la Cigale<sup>3</sup>.

Au cours des dîners mensuels de la société, Paul Arène eut de nombreuses occasions de retrouver Jean Aicard. Comme ses confrères, il apportait aussi à ces soirées sa contribution poétique :

#### ATHÉISME

Un tailleur, entre cent tailleurs,  
Tous les quinze, venait sans faute

<sup>3</sup> *Le Siècle*, 59<sup>e</sup> année, n° 21324, lundi 21 mai 1894, « La vie actuelle », page 1, colonne 6.

M'apporter sa petite note  
Avec de petits airs railleurs.

Tout s'en va, même les meilleurs.  
Du tailleur la mort fit son hôte.  
Fuyant notre terrestre crotte  
Le cher tailleur s'en fut ailleurs.

Depuis ce temps, plus de nouvelle  
De mon tailleur ! — à tire d'aile  
S'est-il vers des cieux inconnus

Enfui ? — Quatre mois révolus  
Et mon tailleur ne revient plus !...  
— Non ! l'âme n'est pas immortelle<sup>4</sup> !

Paul Arène adhéra au jeune Félibrige et, initié par Frédéric Mistral et Théodore Aubanel, se mit à écrire également en provençal. Il en devint majoral sous le capouliéat de Frédéric Mistral (*cigalo de Durènço*, 1884-1896). Il rédigea des publications comme *La Farandole* ou *Lou Viro-Soulèu*.

Il participa enfin à la création du Félibrige de Paris qui tint sa première assemblée à la fin du mois de mai 1879 et dont le but était de rassembler les Provençaux de la Capitale.

Familier de Victor Hugo, il fit partie des douze poètes qui veillèrent son cercueil sous l'Arc de triomphe en mai 1885.

Il mourut à Antibes le 17 décembre 1896. Il était officier d'académie.

<sup>4</sup> *La Vie littéraire*, 2<sup>e</sup> année, n° 51, jeudi 21 décembre 1876, « Échos et Nouvelles », page 4, colonne 1.

Le délicieux poète macaronique Antonius Arena, bien vite oublié après son décès, fut redécouvert en 1860 : le libraire-éditeur aixois Achille Makaire publia une édition de sa *Meygra Entrepriza* réalisée par Norbert Bonafous<sup>5</sup> professeur à la faculté des lettres de la ville et le marseillais Augustin Fabre établit une première biographie de l'écrivain<sup>6</sup>.

Paul Arène, séduit par son homonymie avec le poète-juge de Saint-Rémy, — il se déclara même son descendant, — s'attacha à le faire mieux connaître de ses compatriotes. En 1892, il composa un petit poème destiné à un monument qu'il se proposait d'ériger :

PÈR UNO PÈIRO ESCRICHO  
en l'ounour d'Antonius Arena<sup>7</sup>

*Vès-aqui lou retra de Mèste Antòni Arenò.  
Visquè bragard e s'enanè, l'amo sereno.  
Escoulan, pièi sòudard, felibre, ome de lèi,  
Prouvènço l'astruguè coume un enfant d'elèi.  
Souliès gardo soun brès ; mai à la fin, coume èro  
Juge dins Sant-Roumié, cantoun vesin de Berro,  
Sus lou parla latin trissè soun grun de sau.*

<sup>5</sup> ARENA (Antoine), *Meygra Entrepriza*, nouvelle édition conforme à l'édition de 1537, Aix-en-Provence, Achille Makaire imprimeur-éditeur, collection « Bibliothèque provençale », 1860, in-8°, XXVIII-127 pages ; précédée d'une notice biographique par Norbert Bonafous.

<sup>6</sup> FABRE (Augustin), *Antonius Arena, notice historique et littéraire*, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, 1860, in-16, 56 pages ; daté à la fin, « Marseille, juin 1860 ».

<sup>7</sup> *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, n° 113, samedi 17 février 1894, page 1, colonne 2. — Nouvelle publication avec quelques modifications mineures dans *L'Aiòli*, 7<sup>e</sup> année, n° 239, mardi 17 août 1897, page 2, colonne 1.

*E toujour galejant, siegue en pas, siegue en guerro,  
Se bateguè pèr Franço e restè prouvençau.*

« Pour une pierre gravée en l'honneur d'Antonius Arena :  
« Voyez ici le portrait de maître Anthoine Arène. / Il vécut gai  
compagnon et s'en fut l'âme sereine. / Étudiant, puis soldat,  
félibre, homme de loi, / la Provence l'applaudit comme un en-  
fant d'élite. / Solliès garde son berceau ; mais à la fin, comme il  
était / juge à Saint-Rémy, cité voisine de Berre, / sur le parler  
latin il cuisina son grain de sel. / Et toujours galéjant, en temps  
de paix comme en temps de guerre, / il se battit pour la France  
et resta provençal. » (traduction Dominique Amann).

Ce monument fut réalisé quelques années plus tard par les cigaliers parisiens et inauguré le vendredi 6 août 1897 dans l'escalier d'honneur de la mairie de Saint-Rémy : il consiste en une plaque de marbre portant un médaillon en bronze sculpté par Louis Demaille représentant le profil d'Antonius Arena et le petit poème de Paul Arène.

L'action de Paul Arène en faveur de son illustre homonyme donna à Frédéric Mistral l'idée de réaliser une traduction en provençal de la *Meygra Entrepriza*<sup>8</sup>, ou plutôt une paraphrase destinée à établir que cette œuvre macaronique était en réalité, sous son vernis latin, un poème appartenant à la littérature du Midi et qu'Antonius Arena devait être considéré comme un véritable poète provençal.

La mort de Paul Arène fut commentée par de nombreux périodiques qui lui consacrèrent des notices nécrologiques. Ar-

<sup>8</sup> *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, en seize livraisons, du n° 113, samedi 17 février 1894, au n° 128, mardi 17 juillet 1894.

mand Silvestre, au terme d'une longue étude de l'œuvre du disparu, termina par ces deux citations particulièrement bien choisies :

Ceci est exquis... Mais, dans la *Noël en Mer*, je trouve ces vers vraiment admirables. C'est le vieux Thamus qui parle, sa barre de pilote au poing, en pleine mer, pendant que naît Jésus à Bethléem :

Les Démons ont dit vrai, mon fils ; depuis le temps  
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans,  
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du souffre,  
L'Homme est abandonné sur terre, l'homme soufre,  
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlant l'été,  
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté !  
Qu'il vienne donc ! Qu'il vienne enfin l'enfant débile  
Et divin, si longtemps promis par la Sibylle ;  
Qu'il vienne celui qui, détrônant le hasard,  
Doit donner à chacun de nous sa juste part  
De pain et de bonheur ! Plus de maux, plus de jeûnes !  
Les Dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont  
[ jeunes !

Le dernier n'est-il pas d'une résignation charmante ? Et comment finir autrement que par ceux-ci, qui semblent une épitaphe :

L'air est si chaud que la Cigale,  
La pauvre Cigale frugale  
Qui se régale de chansons,  
Ne fait plus entendre les sons  
De sa chansonnette inégale.  
Et, rêvant qu'elle agite encor  
Ses petits tambourins de fée,  
Sur l'écorce des pins chauffée

Où pleure une résine d'or,  
Ivre de soleil, elle dort<sup>9</sup>.

Belle évocation également — hélas ! anonyme... — dans *Le Gaulois* :

Parmi les félibres et les cigaliers, celui qu'il faut citer en première ligne, c'est assurément le regretté Paul Arène, ne fût-ce que pour rendre hommage à son talent de littérateur et d'artiste.

Dans une préface de ses *Odes et Ballades*, Victor Hugo dit qu'un écrivain ne doit avoir qu'un modèle : la nature ; qu'un guide : la vérité, et qu'il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et son cœur.

Parmi les littérateurs de notre génération, nul ne s'était mieux inspiré de ces préceptes que Paul Arène, l'auteur aimé de *Domnine*, dont on se rappelle le succès. Nul n'a dépeint avec plus de couleur de sentiments, de simplicité, la vie rurale, les mœurs de nos paysans du Midi, les belles campagnes ensoleillées où tout respire la joie de vivre et la joie d'aimer.

Il a chanté la terre, les routes blanches et les routes bleues, comme il les connaît et comme il les aime, avec son double talent d'observateur et de poète, et il l'a fait avec des accents si émus, si sincères et si lyriques en même temps que, même en ses pages les plus empreintes de tristesse, le lecteur est charmé.

Arène était un joyeux conteur, mais, tout en acceptant une place parmi les « auteurs gais » contant à ses lecteurs des petites histoires pour les faire rire, Paul Arène était resté le poète

---

<sup>9</sup> *Le Journal*, 5<sup>e</sup> année, n° 1546, lundi 21 décembre 1896, « Paul Arène. L'écrivain », page 1, colonnes 2-3.



de la *Gueuse parfumée*. Les brefs récits qu'il avait réunis sous le titre de *le Midi bouge* sont des contes originaux, fantaisistes, amusants et empreints d'une « sereine philosophie » que tout le monde prendra plaisir à lire. L'auteur y avait mis tout son talent d'artiste et de styliste et toute la fantaisie de son esprit si fin et si primesautier dans ce *Midi* de Paul Arène... Les voleurs y volent... un jambon ; les conspirateurs s'y réunissent mystérieusement la nuit... pour chasser des escargots ; les maris trompés y sautent sur leurs fusils... et vont tirer un lièvre au bois voisin.

Peut-être l'auteur avait-il un peu exagéré les charmes du pays, et pourtant il en est, il le connaissait mieux que nous... on n'est pas du Midi pour rien !

Paul Arène était un de ces coloristes inspirés, un de ces peintres de la nature disant, par la plume, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils pensent et ce qu'ils rêvent, comme d'autres le disent par le pinceau. Il a fait ainsi œuvre d'artiste et de poète ; il a fait beau parce qu'il a fait juste, parce que son âme était inspirée et éprise d'un idéal poétique tout empreint de tendresse et de mystère<sup>10</sup>.

Journaliste, il rédigea des articles et chroniques pour *Le Figaro littéraire* à partir de 1878 puis pour *Le Journal* à partir de 1894.

## Œuvres

<sup>10</sup> *Le Gaulois*, 31<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5747, lundi 2 août 1897, « Bulletin bibliographique. Félibres et cigaliers », page 3, colonnes 2-3 ; long article signé « M\*\*\* ».

Théâtre :

*Pierrot héritier*, comédie en un acte et en vers : 1/ Paris, théâtre de l'Odéon, le 2 octobre 1865.

*Les Comédiens errants*, à-propos en un acte en vers, en collaboration avec Valéry Vernier ; 1/ Paris, théâtre de l'Odéon, 15 janvier 1873.

*Les Deux Loups-garous*, opéra-comique en un acte, musique de Léopold Dauphin ; 1/ Paris, le 1<sup>er</sup> avril 1873.

*Un duel aux lanternes*, comédie en un acte, 1873.

*L'Ilote*, comédie antique en un acte et en vers, en collaboration avec Charles Monselet, musique de Léopold Dauphin ; 1/ Paris, Comédie-Française, le 17 juin 1875.

*Le Prologue sans le savoir*, à-propos musical en un acte, en collaboration avec Henri d'Erville, musique d'Alma Rouch ; 1/ Théâtre de la Porte-Saint-Denis, le 13 octobre 1877.

*Le Char*, opéra-comique en un acte et en vers libres, livret en collaboration avec Alphonse Daudet, musique d'Émile Pessard ; 1/ Paris, Opéra-Comique, 18 janvier 1878.

*Le Pain du péché*, drame provençal de Théodore Aubanel mis en vers français par Paul Arène ; 1/ Paris, Théâtre-Libre, 27 avril 1888.

*La Fleur de Coca*, pantomime de MM. Paul Arène et Gustave Goetchy, musique de Léopold Gangloff ; 1/ Théâtre Angelo Mariani, le 29 juin 1892.

*Pantomime de la statue, ballet*, scénario de Paul Arène, musique de Gabriel Pierné, dessins de A.-F. Gorguet.

*Le Huron*, opéra-comique en un acte, livret de Paul Arène et Valéry Vernier, musique de Léopold Dauphin ; 1/ Paris, Trianon lyrique, le 12 octobre 1921.

Contes et récits provençaux :

*Jean-des-Figues*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1868, in-16, 191 pages ; illustrations d'Armand Coussens.



*La Gueuse parfumée, récits provençaux*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1876, in-12, 355 pages ; contient aussi *Le Tor d'Entrays*, *Le Clos des âmes*, *La Mort de Pan*, *Le Canot des six capitaines*.

*Contes de Noël*, 1879.

*La Vraie tentation du grand Saint-Antoine, conte de Noël*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1880, in-4°, 124 pages ; illustrations de Vollon, Bastien-Lepage et Léonce Petit.

*Les Contes en cent lignes*, 1880.

*Au bon Soleil*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1881, in-12, 320 pages ; contient « Contes provençaux », « Dans une petite ville », « De Vaucluse aux Baux », « En train de plaisir ».

*Les Sabots, conte de Noël*, 1885.

*Contes de Paris et de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-8°, 291 pages.

*Le Canot des six capitaines*, Paris, Charles Marpon et Ernest Flammarion éditeurs, collection « Auteurs célèbres » n° 36, 1888, in-16.

*Nouveaux contes de Noël*, Paris, Charles Marpon et Ernest Flammarion éditeurs, collection « Auteurs célèbres » n° 41, 1891, in-16, 218 pages.

*La Veine d'Argile* contes inédits, édition posthume, Paris, Plon éditeur, 1928.

#### Romans :

*La Chèvre d'or, roman inédit*, Paris, Sgap, 1888, in-16, 287 pages.

*Le Midi bouge, roman*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, collection « Les auteurs gais », 1891, in-12, VII-312 pages.

*Les Ogresses*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1891, in-12, 350 pages.

*Domnine, roman*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1894, in-18, 307 pages.

*Friquettes et Friquets*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1897, in-12.

#### Divers :

*Paris ingénu*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1882, in-18, 318 pages ; mœurs et coutumes.

*Vingt jours en Tunisie*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1884, in-18, 299 pages.

*Des Alpes aux Pyrénées, étapes félibréennes*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1892, in-18, 286 pages ; en collaboration avec Albert Tournier ; préface d'Anatole France.

*Des Alpes aux Pyrénées*, 1892.

*Noël ! Pour un album d'enfant*, 1894.

*Noël du Bohémien*, 1894.

*La Cage dorée*, 1896.

*Le Secret de Polichinelle*, 1897.

### Paul Arène et Jean Aicard

La première mention de Paul Arène par Jean Aicard, du moins dans les documents que je connais, remonte à l'année 1872 : « Nous signalons dans l'*Armana* de cette année plusieurs pièces de notre confrère Paul Arène ; et nous félicitons les *félibres* de leur tolérance à son endroit, car il est républicain, celui-là. <sup>11</sup> »

Les deux écrivains fréquentaient les *Vilains Bonshommes* :

Il y a quelque quarante ans, je lus en public, pour la première fois, un de mes *Poèmes de Provence* ; c'était, je m'en souviens très bien, la *Ferrade*, dans un dîner qui portait ce nom joyeux : *Dîner des Vilains Bonshommes*. Nous avions été, jeunes poètes d'alors, affublés de ce titre désobligeant par un critique grin-

<sup>11</sup> *L'Égalité*, vendredi 22 novembre 1872. Il s'agit de l'*Armana provençau* pour l'année 1873.

cheux et nous nous en étions fait une parure. Coppée, Verlaine, Richepin, Valade, Mérat, ont été des vilains bonshommes. Je leur lus donc un soir la *Ferrade*, écrite de la veille. Le bourru et bon Paul Arène, poète exquis, exquis prosateur, Provençal de vieille roche, était présent. Quand j'eus fini ma lecture, et comme j'attendais avec anxiété le jugement de mes aînés, j'entendis le bruit d'un formidable coup de poing donné sur la table, qui tressaillit ; et Paul Arène, qui avait frappé ce coup magistral, s'écria, avec le fort accent du Midi qu'il n'a jamais perdu :

— Nom de... Zeus ! Eh bé !... Nous sommes un peuple !  
(Rires.)

Le formidable éclat de rire de tous les vilains bonshommes (le Parnasse entier, s'il vous plaît !) lui répondit, pendant que la joie d'un premier succès inondait mon cœur, et je ne crois pas que jamais critique littéraire, subtile et raffinée, m'ait donné plaisir pareil <sup>12</sup>.

Et c'est pourquoi le poème « La ferrade » est dédié à Paul Arène.

Jean Aicard adressa un autre salut amical à Paul Arène dans la troisième édition de ses *Poèmes de Provence* :

### JEAN DES FIGUES <sup>13</sup>

PAUL ARÈNE, ayant lu tes vers sur la cigale,  
Je cherche une origine à ta voix musicale ;  
Et voici : Lorsque Jean des Figues, tout en pleurs,

<sup>12</sup> *Journal de l'université des Annales*, année scolaire 1908-1909, tome II, n° 21, mardi 5 octobre 1909, pages 463-464 ; extrait d'une conférence prononcée le vendredi 7 mai 1909 sous le titre « Poésie populaire ».

<sup>13</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 3/ 1878, page 151.

Naissant, fut déposé parmi les figues-fleurs  
Et les feuilles, je crois qu'on mit dans la corbeille  
Une cigale d'or, un peu sœur de l'abeille,  
Qui, dormant, fut cueillie avec un rameau vert.  
Or, l'un des fruits laissa, doucement entr'ouvert,  
Aux lèvres de l'enfant perler son ambroisie,  
Ambre divin, liqueur naturelle et choisie,  
Goutte d'or transparente où luit tout le soleil ;  
Et la cigale errante ayant, à son réveil,  
Sur tes lèvres d'enfant bu la perle sucrée,  
La cigale et le miel firent ta voix dorée.

Jean Aicard et Paul Arène eurent de nombreuses occasions de se rencontrer dans la Capitale, notamment lors des dîners mensuels de *La Cigale*. Dans *L'Été à l'ombre*<sup>14</sup>, notre écrivain dédia le conte « les Stablazaires » à son ami, juste un an avant sa mort.

### Léon Cladel

Léon-Alpinien Cladel naquit le 15 mars 1835 à Montauban où son père, Pierre (1806-1869), exerçait la profession de bourrelier. Il est issu d'une famille catholique d'artisans et d'agriculteurs du Quercy.

Le jeune Léon commença à Toulouse des études de droit qu'il abandonna très vite. Il s'en vint alors à Paris et tenta de vivre de sa plume : il se fit connaître en 1862 par un premier roman naturaliste, *Les Martyrs ridicules*, préfacé par Charles Baudelaire.

<sup>14</sup> AICARD (Jean), *L'Été à l'ombre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, août 1895, in-12, 312 pages.

Puis il retourna vivre dans son Quercy natal, s'installa à Montauban et s'intéressa à la vie des paysans. De retour à Paris, il publia deux nouveaux romans, *Le Bouscassié* en 1869 et *La Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive* en 1872.

Plutôt sympathisant de la Commune, il faillit être fusillé comme suspect par les Versaillais. Plusieurs de ses œuvres traiteront de cette période insurrectionnelle : *Les Va-nu-pieds*, recueil de nouvelles, 1873 ; *Trois fois maudites*, 1876, qui le conduisit en prison ; *Revanche !*, publiée seulement en 1887 après avoir été d'abord censurée ; *I.N.R.I.*, roman écrit en 1887 et de publication posthume, qui vise à réhabiliter la Commune ; *Urbains et ruraux*, 1890.

En 1870, probablement dans la perspective de son futur mariage, Léon Cladel entra comme commis-rédacteur à l'Assistance publique de l'hôtel de ville de Paris, travail bien modeste assurant au moins un revenu.

Il épousa à la mairie du dix-huitième arrondissement parisien le 14 novembre 1871 Julia Mullem, une musicienne et compositrice née à La Haye (Hollande) le 27 octobre 1843. Elle mourut à Paris (6<sup>e</sup>) le 2 janvier 1923. Son frère Louis fit carrière comme journaliste et écrivain.

Julia était d'origine juive et non pratiquante ; Léon était d'origine catholique et non pratiquant. Leurs sept enfants portèrent un prénom composé juif et français, mais reçurent une éducation laïque et républicaine. — L'aînée, Judith-Jeanne (1873-1958), connue comme femme de lettres (romancière, critique, dramaturge), journaliste et biographe<sup>15</sup>, reçut en 1937 le prix Charles-Blanc, en 1943 le prix Georges-Dupau et en 1951

<sup>15</sup> Voir notamment : CLADEL (Judith), *La Vie de Léon Cladel, suivie de Léon Cladel en Belgique*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1905, deux parties en un volume grand in-8°.

le prix Alice-Louis Barthou ; elle siégea dans le jury du prix Femina de 1916 à 1958. — Pierrine-Esther (1881-1965) se fit actrice et professeur de diction ; sa fille Dominique Rolin (1913-2012) fut une écrivaine belge célèbre. — Leur fils Saül-Alpinien (1883-1948) s'établit sculpteur et statuaire après avoir étudié avec Antoine Bourdelle dans l'atelier de Rodin ; il se spécialisa dans les monuments aux morts après la première guerre mondiale.

Dans sa séance publique annuelle du jeudi 6 juillet 1882, l'Académie française lui décerna le prix Maillé-Latour-Landry pour l'ensemble de ses romans.

De santé fragile, Léon Cladel mourut à Sèvres le 21 juillet 1892. Sa tombe est au cimetière du Père-Lachaise (52<sup>e</sup> division).

Sa ville natale inaugura, à sa mémoire, à l'été 1894, un monument réalisé par le sculpteur Antoine Bourdelle ; le compositeur Paul Vidal (1863-1931), également originaire de Montauban, dirigea lui-même l'exécution d'une cantate qu'il avait écrite pour l'événement sur des vers néo-romans du poète montalbanais Auguste Quercy (1854-1899) intitulés *Lou Metjoun*<sup>16</sup>.

Une statue en bronze fut également commandée au fils de Cladel : son érection à Paris dans les jardins du Sénat ayant été refusée, il fallut attendre 1914 pour obtenir, avec l'appui de Georges Clemenceau, un emplacement au jardin du Luxembourg ; l'inauguration, fort retardée par la première guerre mondiale, n'eut lieu que le 21 mai 1927. En 1942, l'État français

<sup>16</sup> *Lou Metjoun* (le Midi), chœur à quatre voix d'hommes avec accompagnement d'harmonie ou de piano, poème d'Auguste Quercy, musique de Paul Vidal, Paris, Alphonse Leduc éditeur, 1894, in-folio ; texte languedocien et français), musique pour chœur à quatre voix avec accompagnement de piano.

ordonna l'enlèvement de cette statue lors de la campagne de récupération des métaux.

Jean Aicard connaissait bien l'auteur régionaliste, chantre du Quercy, Léon Cladel. Président de la Société des gens de lettres, il ne put se rendre à l'inauguration du monument de Léon Cladel à Montauban le dimanche 5 août 1894 car, le même jour, il avait accepté de participer à une fête organisée en son honneur par la ville de Bormes ; mais il n'oublia pas d'évoquer le disparu : « La vie est souvent injuste. Léon Cladel, ce généreux, ce vaillant, ce cœur droit, pur et ardent, n'a pas connu les joies dont vous me comblez. Les honneurs que vous m'offrez ne s'adressent pas à ma personne : ils s'adressent à cet idéal qui agite le monde aujourd'hui et le gouvernera demain. C'était aussi l'idéal du bon et brave Léon Cladel, qui fut en même temps un grand écrivain, un travailleur obstiné, un styliste puissant, jamais découragé dans sa foi et dans son amour pour l'art et la liberté.<sup>17</sup> »

### ***Œuvres de Léon Cladel***

*Les Martyrs ridicules, roman parisien*, Bruxelles, Henry Kistemaeckers éditeur, s. d [1862], in-16, iv-324 pages ; préface de Charles Baudelaire.

*Les Va-nu-pieds*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1874, in-16, vi-379 pages ; recueil illustré par Jules Martin, Frédéric Régamey, Frédéric Chevalier, Jules Hanriot, Daniel Vierge, Félix Buhot.

*Le Bouscassié*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1869, in-8°, 335 pages.

---

<sup>17</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, 106<sup>e</sup> année, mardi matin 7 août 1894, « Départements », page 3, colonne 4.

*La Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, in-16, LXX-209 pages.

*L'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1878, in-16, 383 pages.

*Bonshommes*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1879, in-18, 423 pages.

*Ompdrailles, le Tombeau des lutteurs*, Paris, A. Cinqualbre éditeur, 1879, in-4°, vi-386 pages ; avec seize eaux-fortes hors-texte et sept dans le texte par Rodolphe Julian.

*Petits Cahiers*, Bruxelles, Henry Kistemaeckers éditeur, 1879, in-16, 142 pages et 5 pages de planches ; recueil de nouvelles ; eau-forte de Louis Lenain.

*Crête-Rouge*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1880, in-16, XLIII-245 pages.

*Par-devant notaire*, Bruxelles, Henry Kistemaeckers éditeur, 1880, in-16, 74 pages ; préface de Hector France.

*L'Amour romantique*, Paris, Édouard Rouveyre et G. Blond éditeurs, 1882, in-8°, XXII-226 pages, planches gravées ; préface d'Octave Uzanne, illustrations d'Alexandre Ferdinandus.

*N'a-qu'un-œil*, Paris, Librairie du Progrès, collection « Romans plébéiens », 1882, in-4°, 230 pages et 5 pages de planches.

*Le Deuxième Mystère de l'Incarnation*, 2/ Paris, Édouard Rouveyre et G. Blond éditeurs, 1883, in-18, XIX-224 pages ; préface de Paul Bourget.

*Pierre Patient*, Paris, Henri Oriol éditeur, 1883, in-16, L-192 pages, figures ; préface de Jean-Bernard Passerieu ; illustré par Fernand-Auguste Besnier.

*Kerkadec, garde-barrière*, 5/ Paris, P. Delille et Paul Vigneron éditeurs, 1884, in-18, XXXIV-303 pages, figures ; préface de Clovis Hugues.

*Urbains et Ruraux*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1884, in-18, XVI-324 pages ; avec une notice de Maurice Talmeyr.

*Héros et pantins*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1885, in-18, xxiv-324 pages ; avec une page de Camille Lemonnier.

*Léon Cladel et sa kyrielle de chiens*, Paris, L. Frinzone éditeur, 1885, in-8°, 317 pages ; inspiré par l'œuvre du peintre animalier Joseph Stevens.

*Quelques sires*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1885, in-18, 344 pages.

*Titi Foïssac IV, dit la République et la Chrétienté*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1886, in-18, viii-294 pages.

*Gueux de marque*, Paris, A. Piaget éditeur, 1887, in-16, 316 pages.

*Raca*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1888, in-18, 337 pages.

*Effigies d'inconnus, feuilles volantes*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1888, in-18, 266 pages.

*Seize morceaux de littérature*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1889, in-8°, 232 pages ; dessins d'Eugène Rapp.

*L'Ancien*, drame en un acte et en vers, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1889, in-18, 79 pages ; 1/Paris, Théâtre-Libre, le 2 mai 1889.

*Montauban Tu-ne-le-sauras-pas*, Paris, Henri Gautier éditeur, collection « Nouvelle bibliothèque populaire » n° 303, sd [1892], in-16, 36 pages.

*Juive-errante*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1897, in-18, xii-331 pages ; préface d'Arthur d'Échérac (pseudonyme : Dargenty).

*I.N.R.I.*, Paris, librairie Valois, collection « Les Romans du nouvel âge », mai 1931, in-16, 327 pages ; préface de Lucien Descaves.

## Ernest Coquelin, le cadet

La famille Coquelin est originaire du Pas-de-Calais, principalement des communes de Samer et Desvres proches de Boulogne-sur-Mer.

L'aïeul Louis-Joseph-Benoît Coquelin (1771-1844), fabricant de chandelles, contracta trois unions. L'aîné des fils de son deuxième mariage, Benoît-Joseph Coquelin (1808-1864) fit

carrière comme boulanger-pâtissier. Il eut quatre enfants dont trois fils : les deux acteurs Constant l'aîné et Ernest le cadet, ainsi que leur frère Louis-Gustave (1844-1933), publiciste et financier.

Constant, dit « Coquelin aîné » ou « le grand Coquelin », naquit à Boulogne-sur-Mer le 23 janvier 1841.

Après des études au Conservatoire de Paris couronnées en 1860 par un premier prix de comédie, il entra aussitôt à la Comédie-Française. Reçu 287<sup>e</sup> sociétaire en 1864, il y joua jusqu'en 1886 plus de quarante rôles : Petit-Jean (1860) puis L'Intimé (1861) dans *Les Plaideurs* de Racine ; Sylvestre dans *Les Fourberies de Scapin* de Molière (1861) ; Dubois dans *Le Misanthrope* de Molière (1861) ; Bazile (1861) puis Figaro (1862) dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais ; La Jeunesse (1861) puis Figaro (1863) dans *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais (1861) ; M. Loyal dans *Tartuffe* de Molière (1861) ; Lubin dans *Georges Dandin* de Molière (1863) ; Aubin dans *Moi de Labiche et Martin* (1864) ; Pierrot dans *Don Juan ou le Festin de pierre* de Molière (1868) ; Mascarille dans *Les Précieuses ridicules* de Molière (1875) ; Oronte dans *Le Misanthrope* de Molière (1878) ; etc.

Il épousa à Paris (2<sup>e</sup>) le 10 janvier 1865 Marie-Madeleine-Antonie Manry (1833-1909), comédienne de vaudeville connue sous le nom de « M<sup>lle</sup> Desrieux ».

Il mourut à Couilly-Pont-aux-Dames le 27 janvier 1909. Il fut l'un des comédiens les plus célèbres de son époque.

Il quitta la Comédie-Française en 1886 et partit en tournée en Europe et en Amérique. À son retour, il trouva des engagements dans plusieurs théâtres parisiens.

Petit retour au Français en 1891-1895 en qualité de pensionnaire ; il rejoignit ensuite le théâtre de la Renaissance.



En 1896, il prit la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin en association avec son fils Jean ; il se retira en 1901 et Jean poursuivit seul.

Le 28 décembre 1897 il créa sur ce théâtre le rôle de Cyrano de Bergerac, personnage éponyme de la pièce la plus célèbre d'Edmond Rostand (1868-1918). Le succès fut tel que le théâtre donna quatre cents représentations consécutives jusqu'en mars 1899 ; *Cyrano* parvint à la millième en 1913. Rostand le dédia à l'acteur : « C'est à l'âme de Cyrano que je voulais dédier ce poème. Mais puisqu'elle a passé en vous, Coquelin, c'est à vous que je le dédie ».

Il mourut le 27 janvier 1909 d'une crise cardiaque. Il s'était alors retiré dans la maison de retraite des comédiens de Couilly-Pont-aux-Dames dont il avait été le principal fondateur en 1902.

Il est l'auteur de plusieurs opuscules, tous publiés à Paris par l'éditeur Paul Ollendorff : *L'art et le Comédien* (1880, in-16, 60 pages) ; *Molière et le Misanthrope* (1881, in-16, 83 pages) ; *Un poète du foyer, Eugène Manuel* (1881, in-12, iv-76 pages) ; *L'Arnolphe de Molière* (1882, in-16, 98 pages) ; *Un poète philosophe, Sully-Prudhomme* (1882, in-16, 107 pages) ; *Un poète national, Béranger* (1884, in-16, 86 pages) ; *Tartuffe* (1884, in-16, 78 pages) ; *L'Art du comédien* (1894, in-16, 72 pages).

Ernest Coquelin, dit « Coquelin cadet », naquit à Boulogne-sur-Mer le 15 mai 1848.

Titulaire en 1867 du premier prix de comédie au Conservatoire de Paris, il débuta à l'Odéon et rejoignit la Comédie-Française l'année suivante. Il la quitta en 1875 pour le théâtre des Variétés où il parut dans divers vaudevilles comme *Un chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche.

Il retrouva le Français en 1876 et fut nommé 304<sup>e</sup> sociétaire en 1879 ; il y acheva sa carrière d'acteur en 1907. Il s'était spécialisé dans le monologue.

Interné en 1908 dans une maison de santé à Suresnes, il y mourut le 8 février 1909. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 30 juillet 1894 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique ; puis officier par décret du 15 juillet 1903 rendu sur le rapport du ministre de l'Intérieur. Médaillé militaire (1870). Palmes académiques, officier de l'Instruction publique.

Il a laissé quelques écrits :

sous le pseudonyme « Pirouette » : *Le Livre des convalescents*, 2/ Paris, Tresse éditeur, 1880, in-18, 198 pages ; préface de Touchatout ; illustrations d'Henri Pille. — *Fariboles*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1882, in-4°, 106 pages ; illustrations d'Henri Pille.

sous son patronyme : *Le Monologue moderne*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1880, in-16, 34 pages ; illustration de Luigi Loir. — *L'Art de dire le monologue*, 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1884, in-16, 210 pages. — *La Vie humoristique*, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1883, in-18, 231 pages ; portrait en taille douce gravé par Alphonse Descaves. — *Le Rire*, 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1887, in-16, 152 pages, figures ; illustrations d'Arthur Sapeck. — *Pirouettes*, 2/ Paris, J. Lévy, 1888, in-16, 311 pages ; dessins d'Henri Pille, Friand, Mesplès *et al.*

Jean Coquelin, le fils de Constant, naquit à Paris (9<sup>e</sup>) le 1<sup>er</sup> décembre 1865.

Il fit d'excellentes études secondaires au lycée Louis-le-Grand. Ayant pris des cours de son père et de Sylvanie Arnoult-Plessy, une sociétaire de la Comédie Française à la retraite, il débuta à Nancy en 1886.

Il joua ensuite aux côtés de son père. En revenant à la Comédie-Française, Constant y fit entrer son fils, promu pensionnaire le 20 novembre 1890. Jean poursuivit sa carrière d'acteur en suivant son père.

Il contracta une première union à Neuilly-sur-Seine le 18 mai 1910 avec Blanche-Émilie Philippe (1859-1938), artiste lyrique dite *Miroir*. Après le décès de celle-ci, il épousa à Paris (16<sup>e</sup>) le 13 janvier 1939 Louise-Léontine Dides (1893-1977), comédienne sous le nom *Louise d'Annecy*.

Il passa ensuite à la direction théâtrale, à la Porte Saint-Martin puis à L'Ambigu.

Lors de la création de *Cyrano de Bergerac*, il tint le rôle de Raguenau.

N'ayant pas abandonné son métier de comédien, il se lança dans une grande tournée mondiale en 1902-1904. Revenu à Paris, il prit la direction de la Gaîté et retrouva en 1907 la Porte-Saint-Martin, un haut lieu de la vie théâtrale parisienne. Mais la guerre, puis les grèves et l'incertitude politique furent fatales au théâtre, concurrencé également par le cinéma ; la Porte-Saint-Martin et L'Ambigu allèrent d'insuccès en insuccès.

Jean quitta ces salles et reprit sa vie de comédien. Au début de la deuxième guerre mondiale, il se retira à Couilly-Pont-aux-Dames où il mourut le 1<sup>er</sup> octobre 1944, inhumé auprès de son père.

<sup>18</sup> Au début de ses études à Paris, Jean Aicard avait décidé, notamment sur les conseils de Léon Laurent-Pichat qui l'invitait à étudier la littérature germanique, d'apprendre l'allemand. Ses progrès avaient probablement été rapides et il s'enhardit à réaliser une traduction du *Faust* de Goethe, en collaboration avec Elzéar Bonnier-Ortolan. La traduction et la mise en vers étaient achevées au début mai 1868 : la pièce comptait alors cinq actes en dix tableaux (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 7, chemise « Jean Aicard & Elzéar Bonnier. Faust – traduction en

Jean Aicard connaissait les Coquelin de longue date. Il avait en effet ses entrées à la Comédie-Française depuis le mois de mai 1869 <sup>18</sup>.

Jean, habitué du Français et admirateur des Coquelin, n'hésitait pas à rendre compte de leurs succès :

Dans l'*Étourdi*, qu'on joue aux Français un soir non l'autre, Coquelin est abasourdissant ; si Delaunay ne l'est pas, c'est que son rôle est d'être abasourdi. Mais le rôle de Coquelin est celui d'un gredin spirituel en diable : Méphistophélès valet ; le rôle de Delaunay est celui d'un nigaud malavisé et inopportun. Comment Delaunay, si fin, atteint-il à cette perfection de visage ahuri, toujours distrait, souvent niais ?

En somme, la situation est toujours la même. Mascarille invente toujours pour arracher la belle esclave aux mains de Trufaldin, un nouveau stratagème en travers duquel se met toujours Lélie. Là-dessus colère et refus de service de Mascarille-Coquelin. Cela se renouvelle vingt fois et cela dure cinq actes !

Mais quelle richesse dans la variété des refus de Mascarille et du jeu de Coquelin. Il se fâche ; il danse ; il va se fâcher... non il rit ; cette fois-ci, il se met à courir à toutes jambes ; cette fois, il fredonne un air rageur ; le voici indifférent, l'œil terne ;

vers »). Elzéar présenta la pièce au comité de lecture de la Comédie-Française : dans sa séance du jeudi 13 mai 1869, il la reçut « à correction » avec privilège d'une seconde lecture. Cette décision était attendue car la Comédie-Française n'était guère familière des traductions – qui étaient plutôt l'apanage de l'Odéon – et avait, à ce moment-là, un important répertoire à produire. En revanche, les comédiens français accordèrent à l'unanimité aux deux jeunes auteurs leurs entrées libres au Théâtre-Français pendant un an, pour leur marquer leur satisfaction et les encourager à écrire pour le théâtre.

le voilà furieux... Ah ! ah ! comme il danse railleusement ! Brusques changements de physionomie, lazzi, rires, danses, colères, bons mots, récits dramatiques (comme le combat des deux vieilles), tout cela éclate, bondit, se précipite et étincelle comme un ruisseau qui a traversé le Pactole, et qui traîne, au soleil d'Italie, des paillettes d'or !

Puissant poète ! puissants acteurs ! Vite, un Molière ! ouvrons-le à la page de l'*Étourdi* ; relisons la scène du revenant et celle où Lélie assure qu'il se va tuer, et où Mascarille, sûr que l'amoureux n'en fera rien, lui dit froidement : À votre aise !

Cela est de la jeunesse de Molière ! vigoureuse jeunesse qui s'emparait d'un sujet en apparence si aride et le rendait luxuriant ! Que nous sommes loin des mièvreries et des accès fiévreux du théâtre et de la vie modernes <sup>19</sup> !

En outre, se prépare au Châtelet une grande représentation pour un monument à élever à Gautier. On y verra sans doute le *Tricorne enchanté*, et à coup sûr *Pierrot posthume*, joué par cet acteur plein de verve, de talent et d'esprit, qui porte dignement le nom de son frère aîné, Coquelin cadet. Nous reviendrons sur tout cela <sup>20</sup>.

Le 15 janvier 1873, pour la soirée d'anniversaire de Molière à la Comédie-Française, c'est Constant Coquelin qui dit l'à-propos écrit par Jean Aicard intitulé *Mascarille*. Et notre écrivain lui rendit un bel hommage poétique :

<sup>19</sup> *L'Égalité*, mardi 5 décembre 1871, « Variétés, chronique littéraire ».

<sup>20</sup> *L'Égalité*, mardi 12 novembre 1872, « Causerie parisienne ».

## COQUELIN

« Vivat ! Mascarillus, fourbum imperator ! »  
Il paraît, il va, vient, pleure, rit, loue, étrille :  
Sganarelle ou Scapin, Scapin ou Mascarille,  
De sa verve éternelle il emplît le décor.

....., ô Gringoire ! il sait, triste et plaisant encor,  
Prendre un œil d'affamé comique où l'âme brille,  
Et tes vers, dans sa voix, charmant la blonde fille,  
Vont tintinnabulant comme clochettes d'or.

Il marche, il danse, il court, il va brûlant les planches ;  
Pour clavier ses gaîtés ont trente-deux dents blanches ;  
Il a le rire grave et sa gravité rit.

Molière, applaudissant lui-même son esprit,  
À cette voix mordante autant que sa satire,  
Molière, réveillé, rit de l'entendre rire <sup>21</sup> !

Une lettre écrite de Paris le lundi 24 novembre 1873 par le cadet, atteste que les Coquelin fréquentaient les Parnassiens et les jeunes écrivains Paul Bourget, Léon Cladel, Gustave Pradelle mais aussi Sully Prudhomme, tous peu ou prou amis de Jean Aicard :

Mon cher ami,

J'ai reçu votre aimable lettre. J'accepte avec la plus grande joie la dédicace des *Tambourinaires* mon nom près du vôtre est ce

<sup>21</sup> *L'Orchestre. Programme spécial des théâtres et revue de la littérature*, 23<sup>e</sup> année, mercredi 25 juin 1873, « Silhouettes dramatiques », page 2, colonne 1.



que je souhaitais depuis longtemps, et sous un pareil titre, ça doit faire quelque bruit.

Il me semble, mon cher Jeannet, que vous vous donnez beaucoup de provence. (ne pas lire province) mais Paris a besoin aussi de votre vivacité, de vos yeux faunesques et de votre chevelure épique.

J'ai eu quelques difficultés avec la Comédie à cause de la nomination de Sociétaire du Sire Mounet-Sully ; ça a l'air de se replâtrer ; nous avons échangé des duretés avec le Perrin. J'attends ; et c'est assommant d'attendre ; la patience est la vertu la plus vulgaire que je connaisse ; fort puissante, mais exaspérante (rimes).

Prudhomme est encore en Franche-Comté, il va un peu mieux ; à votre retour (bientôt ! – moi j'ai besoin de votre amitié côtoyante), je vous dirai la *Grève des fleurs* qui est terminée et qui est un chef-d'œuvre.

Rien de bien nouveau dans la littérature jeune. Le livre de Cladel – *Les Va-nu-pieds* – écrit par Arpin le Savoyard – des choses merveilleuses, d'une couleur !... mais déplorable comme républicanisme effrayant.

Causé l'autre jour bien longtemps de vous, avec l'ami Pradelle. Bourget vous envoie ses meilleurs compliments. Mes deux frères vous remercient de votre bon souvenir. Moi je ne vous serre les mains, à vous de cœur Coquelin cadet <sup>22</sup>.

En janvier 1874, Coquelin aîné redit le *Mascarille* de Jean Aicard sur la scène de la Comédie-Française, ainsi que *Les Adieux de Bressant* le 27 février 1878 <sup>23</sup>.

<sup>22</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Coquelin cadet à Jean Aicard, 4 pages.

<sup>23</sup> Voir, par exemple, *Le Figaro*, 24<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 59, jeudi 28 février 1878, « Premières représentations », page 3, colonne 2.

Les trois amis se rendirent ensemble à Londres pour les représentations données par la Comédie-Française au *Gaiety-Theater* :

Le bateau, étroit et long comme une flèche, démarre et s'élance ! La danse commence. Coquelin cadet me regarde et paraît me plaindre.

Je le regarde et il m'inspire de la pitié ! « Récitez-moi des vers, lui dis-je ». Il commence et s'embrouille un peu, mais moi je ne l'écoute guère. Le premier moment nous a inspiré quelque inquiétude. Nous nous voyons en vert... mais cela n'a été qu'un trouble superficiel et sans durée, — la peur du mal non suivi du mal de la peur. Je me rappelle fort bien avoir vaincu un malaise à bord de la *Revanche* en me mettant à réciter des vers de Sully Prudhomme qu'on me demandait. Byron montre dans *Don Juan* le mal de mer triomphant de l'Amour ; sceptique ! — J'ai vu la Poésie triompher du mal de mer. — Un quart d'heure après nous en étions à attacher encore quelque importance à l'art d'assembler les mots, bien que Coquelin cadet regrettât plaisamment les planches plus solides du théâtre et moi, mon fauteuil d'orchestre. Pour l'aîné, il fumait comme le pyroscaphe même et poussait des cris de gaîté à chaque coup de lame qui passait par-dessus le roufle du gouvernail, nous inondant comme une lourde pluie. Eh ! César de Bazan, préférez-vous l'azur de la Méditerranée ! Non, pas du tout ; il ne préférerait rien et sa voix endiablée répondait clairement par-dessus le rauque bruit de mer. Quel capitaine marin eût fait notre *Mascarille* ! Et comme il eût, sans porte-voix, crié plus haut que le sifflet du vent !

[...].

Brusquement, c'est le calme du port. — Les malades renaissent... Salut, Angleterre !

Le train file, il fait nuit. Dans le wagon bien fermé, Coquelin aîné, amoureux de son art, développe Tartufe, explique Mascarille, commente Molière, s'anime, s'échauffe, éclate, récite, joue, tire plusieurs feux d'artifice... Cadet riposte brillamment.

Deux heures passent... LONDRES ! — Les têtes aux portières. — La Tamise, énorme et noire ; des constellations Jablokoff ; des feux rouges, bleus, jaunes ; les ponts entrevus, colossaux ; la ville haute, noire, mouillée et luisante au-dessus de nous ; des murs massifs ; des dômes de verre ; des ballons de vitres, selon le mot de Coquelin cadet ; des gares démesurées comme des portiques par où auraient à passer les foules des peuples au Jugement dernier... Ah ! je comprends ! nous sommes chez les géants du Nord !... Et ce Paris que, fils de Provence, j'ai trouvé parfois humide et obscur, tout à coup m'apparaît clair, chaud, serein, lumineux comme Athènes <sup>24</sup>.

Notre écrivain rencontra encore Constant Coquelin et son fils lors de leur passage au Grand-Théâtre de Toulon en janvier 1887 :

Voici un grand comédien, dont le talent est éclatant, varié, fait de verve comme une improvisation, et de sûreté comme la maîtrise. Un consciencieux à qui le scrupule dans l'étude n'enlève aucune de ses heureuses qualités naturelles. Cela est bien rare.

Coquelin a quitté la Comédie-Française. Je rappelle ce fait sans entrer dans l'appréciation des motifs qui l'ont déterminé.

Le départ de Coquelin est fâcheux pour la Comédie, fâcheux pour le public parisien ; mais d'un autre côté, je ne puis m'em-

<sup>24</sup> *L'Événement*, 8<sup>e</sup> année, n° 2616, jeudi 5 juin 1879, « La Comédie-Française à Londres », page 2, colonnes 4-5.

pêcher de penser que l'art, la langue, le génie français, ne perdent pas à ce voyage d'un grand comédien qui emporte à travers le monde les chefs-d'œuvre de notre théâtre, — et qui va partout faire sonner dans la belle prose et les beaux vers de Molière la pensée française.

Ce que j'en dit n'est intéressé à aucun titre, puisque le projet dont il a été question ici n'aura point de suite ; Coquelin ne jouera pas *l'Avocat de Venise*. Mais un poète dramatique aime avec émotion le théâtre où il a connu les amertumes de l'attente, les craintes de la défaite, les espoirs de succès, surtout quand ce théâtre s'appelle *Comédie-Française*, et Coquelin passant à Toulon, il me convient de le saluer et de lui dire bonne chance !

Nous avons peu travaillé ensemble. Un à-propos pour Molière, *Mascarille*, en 1873 ; un autre en 1879, pour la représentation d'adieu de Bressant. Et c'est tout ; mais je crois bien avoir vu Coquelin dans tous ses grands rôles <sup>25</sup>.

À cette occasion, les Coquelin prolongèrent de quelques heures leur séjour varois pour venir déjeuner à La Garde <sup>26</sup>.

Poursuivant ses pérégrinations méditerranéennes, Constant Coquelin repassa à Toulon et y joua le mercredi 9 février 1887 la comédie en trois actes *Un Parisien* de Gondinet... séjour éclair dont la presse locale ne rendit pas compte, ses colonnes

<sup>25</sup> *Le Petit Var*, 8<sup>e</sup> année, n° 2293, mercredi 19 janvier 1887, page 2, colonnes 1-2. — Constant Coquelin, accompagnant la troupe Simon, joua à Toulon *L'Héritière*, *Gringoire*, *Les Précieuses ridicules*, *Le Marquis de Mascarille*, monologues ; *Le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes de Beaumarchais.

<sup>26</sup> *Le Petit Var*, 8<sup>e</sup> année, n° 2303, samedi 29 janvier 1887, « Chronique locale » page 2, colonnes 2-3.

étant déjà occupées par « L’Affaire de Porquerolles », une révolte d’adolescents détenus au bagne de cette île.

En septembre 1907, Jean Coquelin et Henri Hertz, directeurs de la Porte-Saint-Martin, s’activaient à mettre en scène *Le Manteau du roi*, une pièce nouvelle de Jean Aicard :

Paris, 11 septembre 1907<sup>27</sup>.

Mon cher confrère et ami,

Vous me demandez quelques renseignements sur ma pièce *le Manteau du Roi* qui vient d’entrer en répétitions à la Porte-Saint-Martin ; vous m’embarrassez un peu, je l’avoue. J’estime en effet que l’auteur, à la veille de livrer son œuvre au jugement du public et de la critique, est tenu à la plus grande réserve. Je suis convaincu que l’on lui sait gré de se taire. Je ne veux pourtant pas garder entièrement cette réserve vis-à-vis de vous, et puisque vous m’en priez si amicalement, je vous dirai ce que je crois pouvoir dire.

*Le Manteau du Roi*, quatre actes en vers (cinq tableaux), est une pièce qui se passe, comme un conte des Mille et une Nuits, à une époque imprécise. Je suis certain que vous n’attendez pas un récit qui déflore l’ouvrage ; vous savez que, à certaines confidences rendues publiques, l’auteur et les interprètes ont trop à perdre.

J’ai envoyé *le Manteau du Roi* un matin à Coquelin aîné qui me dit simplement : « Je le jouerai. » Et, il y a huit jours, une dépêche de Jean Coquelin me priait de revenir de Saint-Raphaël où je prenais mes quartiers d’été : je trouvais à la bibliothèque de la gare des journaux qui me confirmaient la bonne nouvelle.

<sup>27</sup> *Le Figaro*, 53<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 256, vendredi 13 septembre 1907, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 6 ; lettre de Jean Aicard au directeur du *Figaro*.

En arrivant à Paris je n’avais plus qu’à approuver la distribution des rôles : de Max, le roi Christian ; Jean Coquelin, le bouffon du roi ; M. Dorival et Mlle Mellot.

Massenet a bien voulu écrire pour *le Manteau du Roi* une musique de scène qui, à de certains moments, élèvera l’œuvre dans la région idéale rêvée par le poète ; selon le mot de Sully Prudhomme :

La note est comme une aile au pied du vers posée.

Maintenant nous travaillons tous les jours ; je sens et je vois que les acteurs aiment leurs rôles ; nous sommes tous joyeusement d’accord pour faire de notre mieux.

Je vous serre la main.

Jean AICARD.

— « Bah : le public a bien d’autres soucis !... Mais j’aurais mauvaise grâce à me faire prier. Sachez donc que j’ai écrit *le Manteau du roi* il y a trois ans, en partie ici, en partie dans ma maison familiale de La Garde, près de Toulon. J’en ai parlé à Coquelin ; je lui ai lu ma pièce et il a bien voulu me donner l’assurance qu’il la jouerait. J’ai transmis alors le manuscrit à mon grand ami Massenet, qui a accepté d’écrire la musique de scène et il a bâti là-dessus une partition exquise, pas très considérable comme longueur, mais importante par la personnalité de son auteur et par le caractère qu’elle donne à l’ouvrage. La musique du maître aide puissamment à l’illusion ; elle crée l’atmosphère...

« Depuis, j’ai attendu, sans impatience, confiant dans la parole de Coquelin. Et j’étais tranquillement, cet été, à Saint-Raphaël, lorsqu’une dépêche m’a rappelé à Paris, pour les répétitions du *Manteau du roi*. Nous travaillons tous les jours, mais nous ne commencerons à répéter très sérieusement qu’au retour de Coquelin et de M. Hertz, qui reviennent ces jours-ci de l’Amérique du Sud avec leurs artistes, dont plusieurs ont

des rôles accessoires dans ma pièce. Les deux principaux seront tenus par de Max, qui joue le roi, et Jean Coquelin qui incarne son bouffon. Ce sont les deux personnages sur quoi l'ouvrage s'équilibre, d'un côté la tragédie, de l'autre la comédie. Mme Marthe Mellot tiendra le principal rôle féminin et M. Dorival aura également une création importante. J'ajoute ce petit détail assez curieux : pendant dix jours, nous devons répéter sans de Max, qui part pour une tournée en Algérie. Mais l'excellent artiste emporte son rôle et, quand il reviendra, il sera prêt. Nous n'aurons plus qu'un travail de mise au point à effectuer.

« Voilà tout ce que je peux vous dire pour le moment sur le *Manteau du roi*. Quant à la pièce elle-même, vous me permettez d'être sobre de détails. C'est un ouvrage simple, sans complications scéniques et sans coups de théâtre, et il y aurait inconvénient réel à en déflorer le sujet. J'ajoute que les indiscretions publiées à son égard manquent d'exactitude. On a dit que le *Manteau du roi* met en scène un roi très barbare que, par un juste retour des choses d'ici-bas, ses sujets font ensuite souffrir cruellement. Ce n'est pas tout à fait cela... Et, au demeurant, nous en reparlerons si vous voulez bien me venir voir quelques jours avant la première...<sup>28</sup> »

— On assure que les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; ma pièce non plus... À ce compte, je puis dire qu'elle est heureuse, au moins jusqu'à présent... Le sera-t-elle demain ? Je le souhaite, mais je n'en sais rien.

J'écrivis le *Manteau du Roi*, il y a trois ou quatre ans, dans le Midi.

<sup>28</sup> *La Liberté*, 42<sup>e</sup> année, n° 15109, mercredi 25 septembre 1907, « M. Jean Aicard et sa pièce », page 1, colonne 6 ; article de Léo Marchès.

J'envoyai la pièce à Coquelin. Il la lut et la reçut sans fixer de date précise et je ne croyais même pas qu'elle dût passer si tôt.

Or, à la fin du mois dernier, et tandis que j'étais tranquillement à Saint-Raphaël, je reçus un télégramme de Jean Coquelin m'annonçant qu'on allait répéter immédiatement. Depuis, nous répétons, sans incidents, sans heurts. La, poésie met de l'harmonie partout où elle passe. Acteurs et auteur s'entendent à merveille et nous sommes satisfaits.

De Max et Jean Coquelin sont tout à fait admirables. L'un et l'autre ont des rôles qui s'opposent. De Max, c'est la tragédie, il synthétise toute la douleur humaine, et Jean Coquelin représente auprès de lui le bon sens, la jovialité raisonnable, et c'est un perpétuel contraste entre ces deux êtres, qui, par un singulier et très dramatique revirement nous offrent ce spectacle d'un fou enseignant la sagesse à un maître d'un romantisme délirant. Jean Coquelin réalise là une de ses plus belles créations après celles de Raguenaud, de l'homme du peuple, dans *Messire Duguesclin*, et de Quasimodo dans *Notre-Dame-de-Paris*<sup>29</sup>.

En juin 1908, les deux directeurs de la Porte-Saint-Martin reçurent encore le *Gaspard de Besse* de notre écrivain, cinq actes et sept tableaux en vers, dont le rôle-titre devait être confié au grand Coquelin... mais sa mort le mercredi 27 janvier 1909 arrêta net le projet de représentation. Jean Aicard anticipa son retour à Paris pour participer aux obsèques de l'acteur.

<sup>29</sup> *L'Aurore*, 10<sup>e</sup> année, n° 3642, vendredi 11 octobre 1907, « Avant-première », page 2, colonnes 3-4 ; article signé « Martin-Mamy ».

## Henri Grousset-Bellor

La famille Grousset est originaire du département de la Lozère.

Jean-François-Régis Grousset, né à Auxillac (La Canourgue) le 30 brumaire an X (21 novembre 1801), propriétaire cultivateur à Pontillac-Les-Salelles et maire de la commune des Salelles, fut également sous-directeur de la ferme-école de Recoulette. De son mariage avec Anne-Françoise-Constance Deliane (1806-1877), il eut une dizaine d'enfants.

Le fils aîné, Régis, né à Salmon-Auxillac le 31 janvier 1825, s'installa à Paris et s'y maria dans le 12<sup>e</sup> arrondissement le 18 avril 1849 avec Cécile Chauvin (1820-1872). Le couple s'installa au numéro 8 de la rue des Poules, rebaptisée en 1867 rue Laromiguière<sup>30</sup>, où leurs trois fils sont nés. Régis fit carrière comme professeur de mathématiques puis directeur d'école. Il passa sa retraite en Lozère et mourut à Chirac le 29 octobre 1887.

Leur fils aîné Henri (1850-1918) se fit écrivain, ce qui le conduisit à rencontrer Jean Aicard. Le benjamin, René (1860-1885), mourut à l'âge de vingt-cinq ans : il était promis à une belle carrière universitaire puisqu'il était déjà maître de conférences à la faculté des lettres de Grenoble<sup>31</sup>. Son fils unique, également prénommé René (1885-1952), après des études

<sup>30</sup> La rue des Poules se trouvait dans le 12<sup>e</sup> arrondissement ancien. Lors de la nouvelle division instaurée par la loi du 16 juin 1859, les douze arrondissements primitifs augmentés de faubourgs annexés, formèrent alors vingt arrondissements : la rue des Poules, rebaptisée en 1867 rue de Laromiguière, se retrouva dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, quartier du Val-de-Grâce.

<sup>31</sup> Ses œuvres posthumes – poésies, essais, correspondance – furent recueillies et publiées (Paris, Hachette, 1886), par René Doumic et Imbart de la Tour.

d'histoire à Montpellier, se spécialisa en arts asiatiques et fit carrière comme professeur à l'école des Langues orientales et conservateur en chef des musées nationaux Guimet et Cernuschi : il fut élu membre de l'Académie française le 14 février 1946 et reçu le 30 janvier 1947.

Henri Grousset, né à Paris le 22 janvier 1850, rencontra Jean Aicard, mais aussi Valade et Mérat, au Quartier latin où il fit ses études supérieures. Il était alors très solitaire et renfermé et le décès de sa mère en 1872 accentua ces traits de son caractère.

C'est à cette époque qu'il se fit appeler Grousset-Bellor.

Notre écrivain lui dédia le poème « Le bois » de son recueil *Les Rébellions et les Apaisements* :

### LE BOIS <sup>32</sup>

À HENRI GROUSSET BELLOR

Viens, ô Muse, avec moi. Je sais sur la falaise  
Un petit bois humide où verdit le mélèze  
Et le pin résineux pleurant sa sève d'or ;  
C'est l'heure matinale où tout sommeille encor ;  
La fraîcheur qui dans l'air courait limpide & douce

<sup>32</sup> AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, « Apaisements », V, pages 116-117 ; poème daté à la fin « juin 1868 ». — Au moment de la publication du recueil, alors que Jean Aicard n'avait pas encore regagné la Capitale après les événements de la Commune insurrectionnelle, c'est Henri Grousset qui s'activa auprès de l'éditeur Lemerre pour faire avancer le travail (voir la lettre autographe signée d'Henri Grousset-Bellor à Jean Aicard, 4 pages, jeudi 25 août 1871, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 86).

Va pleuvoir lentement en perles sur la mousse ;  
 Viens, j'aime à m'enfoncer très-avant dans ce bois ;  
 L'harmonieux silence y prend comme une voix  
 Pour expliquer la vie à mon âme immortelle ;  
 Viens, on y sent flotter dans l'ombre maternelle,  
 Dans l'entrelacement nuptial des rameaux,  
 Le pollen de la fleur & le nid des oiseaux ;  
 Viens voir l'éclosion de tout ; le printemps couve ;  
 C'est l'heure & le moment ; viens, quelquefois on trouve  
 (Déjà du moins, sans les chercher, j'ai vu souvent  
 Dans ce bois, à l'abri du soleil & du vent),  
 Comme deux papillons jumeaux à l'aile blanche,  
 Les quatrains d'un sonnet au cœur d'une pervenche !

## LE RETRAIT DE VERDURE <sup>35</sup>

Il est un vieux jardin dans le goût d'autrefois  
 Où la nature donne un air de petit bois  
 Aux coudriers touffus qui bordent la venelle.  
 Tout au fond disparaît une antique tonnelle  
 Sous l'amas incessant des branches en réseaux !  
 Cet Eden est caché comme les nids d'oiseaux.  
 Un manteau végétal s'épaissit, se déploie,  
 Retombe, déroband la porte à claire-voie  
 À l'œil indifférent du rare promeneur,  
 Et nul n'a su que là s'abritait mon bonheur.  
 Le soleil, ce divin semeur de poésie,  
 Fait à profusion germer la fantaisie.  
 Sous l'amour rayonnant du père des saisons  
 Chaque verdure éclate en folles floraisons,  
 Chaque feuillage unit sa flexible caresse.  
 L'églantier moins sauvage ondule avec tendresse,  
 Dans le fouillis flottant que répand le houblon  
 Le chèvrefeuille glisse un rameau rose et blond.  
 Rêveuses fleurs d'azur, les grappes des glycines  
 Se mêlent à l'or rouge et vif des capucines,  
 Vos clochettes sans voix frissonnent sous les vents,  
 Ô gais volubilis ! Ô caprices vivants !  
 Toi, blanc jasmin, tu prends tes fines arabesques  
 Aux arceaux dentelés des vieux palais mauresques  
 Qu'à Grenade, tes bras pressent avec lenteur,  
 Et tu verses dans l'air une exquise senteur ;  
 Tandis que, parsemant sa grâce parasite  
 En flocons un peu clairs, la grise clématite

Après ses études supérieures, il entra dans l'enseignement et y fit carrière. Il écrivait aussi dans divers journaux républicains, poursuivant les nostalgiques de la monarchie et de la religion d'État <sup>33</sup>. Enfin, il s'adonna à la poésie.

Jean Aicard lui ouvrit les pages de *La Renaissance littéraire et artistique* dont il était le rédacteur : Grousset y apporta un seul texte, en prose <sup>34</sup>.

Méridional de Paris ayant conservé ses attaches en Lozère, il adhéra à la société *La Cigale* dès sa création et contribua à son recueil de 1880 :

<sup>33</sup> Voir par exemple son article « M. Guigues de Champvans », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> année, n° 352, samedi 2 novembre 1872, page 2, colonnes 1-2.

<sup>34</sup> GROUSSET-BELLOR (Henri), « Dialogue avec un magot », *La Renaissance littéraire et artistique*, 2<sup>e</sup> année, n° 10, 12 avril 1873, pages 73-74.

<sup>35</sup> *La Cigale*, 1880, pages 89-91.



Semble un brouillard soyeux vaguement argenté  
Qui persiste en dépit des ardeurs de l'été.

Dans ce retrait charmant, lorsque midi flamboie  
Et verse le torrent de sa brûlante joie,  
La lumière du jour a peine à se montrer  
Et serpente longtemps avant de pénétrer,  
Puis s'insinue enfin mollement tamisée  
Et met aux liserons humides de rosée  
Encore, des reflets subtils et transparents  
Comme un rire soudain dans deux beaux yeux pleurants.  
C'était là que j'allais, oublieux de la terre.  
Savourer la douceur intime du mystère.  
Alors tous les parfums, tous les bruits, tous les chants,  
M'arrivaient à la fois du jardin et des champs  
Et me faisaient sentir l'âme errante des choses.  
Salubre odeur des foin, aimante odeur des roses,  
Bavardage méchant du merle querelleur  
Chassant à coups de bec le passereau voleur ;  
Sifflets du loriot lustrant ses plumes jaunes  
Au mince ruisseau qui s'enfuit sous les aulnes ;  
Musique intérieure et chaude des grillons  
Dont les élytres noirs craquent sous les sillons,  
Sourd galop des poulains faisant par intervalles  
Résonner leur naseaux bruyants près des cavales ;  
Gémissement d'un rythme ironique et plaintif  
Que lance à temps égaux le coucou fugitif.  
Tout parlait à mon cœur, voix multiple de l'Être.  
De bleuâtres ramiers au sommet d'un grand hêtre  
Roucoulaient longuement. Sur les fleurs du jardin  
L'abeille au dos velu, picorant son butin.  
Activait sans repos sa chanson travailleuse

Et sans cesse du tronc emmiellé d'une yeuse  
Aux œillets de velours, aux asters étoilés  
Allaient et revenaient des escadrons ailés.  
L'aigre cri du perdreau qui semble un bruit de scie  
S'échappait des carrés de luzerne épaissie,  
La cigale vibrante et folle de soleil  
Crépétait. Les bœufs roux, en un demi-sommeil,  
Graves et puissamment agenouillés dans l'herbe,  
Poussaient avec lenteur un beuglement superbe !  
L'éclatante blancheur de l'été glorieux  
Illuminait leur rêve en aveuglant leurs yeux.

Ô doux moments d'amour, d'espoir, de quiétude !  
Comme l'heure était brève en cette solitude !  
Mais voici que je sens battre mon cœur troublé  
Au souvenir chéri du bonheur envolé !

Il apportait également sa contribution poétique aux dîners mensuels. Un sonnet sur les parfums, notamment, y fut très apprécié :

#### Le Langage des Parfums<sup>36</sup>

Dans les parfums je sens un mystique langage  
Qui s'insinue au cœur et le fait tressaillir ;  
Ce fluide subtil parle à mon souvenir  
Et je revois tes traits si purs, ô chère image !

<sup>36</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58 (71). — Pour la mention du poème, voir *La Vie littéraire*, 2<sup>e</sup> année, n° 42, jeudi 19 octobre 1876, « Échos et Nouvelles », page 4, colonnes 1-3.

Héliotrope, œillet et bruyère sauvage,  
Vous mêlez votre grâce à mon jeune désir.  
Si je rêve au bouquet caché dans un corsage  
C'est que votre odeur fine invite à vous cueillir.

Vos senteurs ont pour moi de flottantes caresses,  
Ces effluves d'amour plaisent à mes tristesses  
Et vous m'embaumez l'âme, ô fleurs ! — mais quand je vois

Des calices privés du parfum qui m'attire,  
Je songe à ces beautés aux yeux ternes et froids  
Qui ne connaissent pas le charme du sourire.

Jean Aicard dédia encore à son ami un poème de son *Livre d'heures de l'amour* :

#### SI TON CŒUR EST BRISÉ<sup>37</sup>

Si ton cœur est brisé, n'en dis rien à personne.  
La plus belle souvent a l'âme la moins bonne.  
Tais-toi, cache ton mal, sois fier comme un vainqueur  
Et ne laisse pas voir tes blessures de cœur.  
Vaincu, ne laisse pas l'honneur de ta défaite  
À la méchante, à la joueuse, à la coquette.  
Ne pleure pas, sois grave et simple, sois très fort.  
Un homme doit braver l'amour comme la mort.  
Mais quand, las de mentir, tu voudras pour toi-même

<sup>37</sup> AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, page 18. La dédicace est dans un manuscrit autographe conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, « Manuscrits XVII », encore à l'état de brouillon, non daté.

Être sincère enfin, dis et redis : Je l'aime !  
Et, seul, laisse éclater tes larmes, tes douleurs ;  
Fais pleurer à tes yeux leurs richesses de pleurs,  
Roule sur tes tapis ton corps crispé de rage,  
Fais fi de ton orgueil et de ton faux courage,  
Mords tes draps, dans tes nuits sans sommeil, jusqu'au jour...  
Elles ont leur saveur, ces angoisses d'amour !

Une ultime lettre écrite à l'été 1882 pour féliciter Jean de sa Légion d'honneur est le dernier indice des relations amicales de nos deux écrivains.

Henri est encore mentionné dans la presse en juillet 1892 pour sa nomination comme officier d'académie<sup>38</sup> puis en mars 1902 comme officier de l'Instruction publique<sup>39</sup> : il était alors directeur de l'Institution Chevallier. Il était encore à ce poste en juillet 1910.

Henri Grousset-Bellor n'a publié aucun ouvrage : il a seulement donné des poésies ou des articles à divers journaux...

Il mourut à Paris (5<sup>e</sup>) le 20 décembre 1918.

#### Georges Lafenestre

Georges Lafenestre est un écrivain aujourd'hui bien oublié.

Il naquit à Orléans (Loiret) le 5 mai 1837 dans une famille de commerçants : son père Jean-Baptiste Lafesnestre (1808-1855) était marchand de nouveautés. Après des études secon-

<sup>38</sup> *Journal officiel de la République française*, 24<sup>e</sup> année, n° 205, 30 juillet 1892, page 3966, colonne 2.

<sup>39</sup> *Journal officiel de la République française*, 34<sup>e</sup> année, n° 61, lundi 3 mars 1902, page 1631, colonne 3.



dares au lycée Charlemagne de Paris, ne pouvant envisager l'École normale supérieure en raison d'une santé fragile, il s'inscrivit à la faculté de droit.

Deux longs séjours à Florence en 1861 et Rome en 1865 nourrirent sa passion pour l'Italie et pour l'art.

Il débuta sa carrière professionnelle à la fois comme homme de lettres — poète, critique d'art, historien de l'art, biographe — et dans l'administration des Beaux-Arts — attaché au cabinet du ministre (1870), sous-chef du bureau des Beaux-Arts (1871), chef de bureau (1876), inspecteur des Beaux-Arts (1879), conservateur-adjoint des peintures et dessins au musée du Louvre (1886) puis conservateur titulaire (1888).

Ami de José-Maria de Heredia, il fréquenta les parnassiens et les romantiques. Il rencontra également Jean Aicard, peut-être à l'occasion de la lettre adressée à Victor par « les jeunes poètes contemporains » pour le triomphe d'Hernani le 20 juin 1867 et dont ils furent cosignataires.

Critique perspicace, il pressentit le succès de son jeune confrère en littérature : « On peut ranger dans le voisinage de MM. Armand Silvestre et Sully Prudhomme le jeune auteur des *Rébellions* et *Apaisements* M. Jean Aycard, qui, par la virilité de l'inspiration, le goût des analyses morales, le sentiment passionné des nobles activités, s'est mis comme eux, et dès le début, en dehors et au-dessus de l'école des purs fantaisistes. La préoccupation des problèmes supérieurs, dont les solutions échappent à l'esprit de l'homme dans la nature et dans la vie, sans qu'il puisse cesser de les poursuivre, tient une place importante dans le recueil de M. Aycard, d'où l'on retire bien plus, en fin de compte, l'impression sereine de l'apaisement que le sentiment douloureux de la rébellion. M. Jean Aycard est jeune ; sa jeunesse l'enivre ; il en jouit hardiment, généreu-

sement, avec une grâce et une franchise dont n'aura point à rougir son âge mûr. Ses sensations devant la nature extérieure sont moins complexes que celles de M. Armand Silvestre, moins tristes que celles de M. Sully Prudhomme. Un souffle salubre et fort, qui semble venir de la mer, dont la voix l'a bercé, le souffle frais et actif qui pousse les voiles gonflées vers le large et soulève vers le zénith les ailes ambitieuses de l'oiseau, circule à travers les pages frémissantes de son livre. Sans doute, M. Aycard, comme mademoiselle Siefert, ne sait pas toujours creuser un lit net et certain à son émotion débordante ; mais c'est là une habileté qui s'acquiert, et M. Aycard possède déjà toutes les qualités qui ne s'acquièrent pas : le jet hardi de la pensée, la vision éclatante et franche, la sensibilité vivace et fine, la sonorité du rythme, la clarté du style. En lisant avec attention des pièces telles que : *Profondeurs*, la *Grand'Route*, *Prométhée*, l'*Onde*, les *Tantalides*, on y pressent, j'ose le dire, pour un avenir plus ou moins proche, un poète excellent, peut-être un grand poète.<sup>40</sup> »

Une lettre écrite par Georges Lafenestre à Jean Aicard le 13 mai 1910 confirme que les deux écrivains avaient conservé de très amicales relations.

Georges Lafenestre mourut à Bourg-la-Reine (Hauts-de-Seine) le 19 mai 1919. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur (15 janvier 1879) puis officier (15 mai 1900).

Son œuvre littéraire consiste en poésies — *Les Espérances*, Paris, Jules Tardieu éditeur, 1864, in-12, 175 pages ; *Idylles et Chansons*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1874, in-12, 181 pages — plusieurs fois republiées et surtout en ouvrages de cri-

<sup>40</sup> *Revue de France*, 2<sup>e</sup> année, tome deuxième, n° 4, avril 1872, « La poésie française », pages 72-73.

tique et d'histoire de l'art. Il obtint en 1887 un prix Vitet de trois mille francs.

Son fils Pierre Lafenestre (1878-1947) fut poète et dramaturge.

Le peintre Gaston-Ernest Lafenestre (1841-1877) est un cousin germain de Georges Lafenestre.

## Jules Laurens

Louis Laurens (1778-1859), organiste à Carpentras, eut cinq enfants, dont l'aîné et le benjamin furent peintres.

L'aîné, Joseph-Bonaventure Laurens, né à Carpentras le 14 juillet 1801, s'installa à Montpellier en 1829 et y trouva un poste d'agent comptable à la faculté de médecine : cumulant de nombreux talents, il était aussi artiste peintre, organiste et littérateur. Il mourut à Montpellier le 28 juin 1890.

Son jeune frère Jules, né à Carpentras (Vaucluse) le 27 juillet 1825, fit une belle carrière d'artiste peintre et lithographe.

Jules se forma à partir de 1837 auprès de son frère aîné et fréquenta l'école des beaux-arts de Montpellier.

En 1842, il entra à l'École des beaux-arts de Paris dans l'atelier du peintre Paul Delaroche (1797-1856). En 1845, il tenta le prix de Rome mais sans succès. Il quitta l'École en 1846 et accompagna jusqu'à l'été 1848 Xavier Hommaire de Hell (1812-1848) dans un grand voyage en Orient ; il en rapporta des centaines de dessins et aquarelles représentant des monuments historiques ou décrivant la vie quotidienne dans les contrées traversées.

Il ouvrit un atelier à Paris et y produisit un grand nombre d'œuvres, à la fois toiles et lithographies.

Resté très attaché à son pays natal, il rejoignit la société parisienne *La Cigale* dès sa création.

En 1880, il quitta la Capitale et poursuivit ses travaux dans le Comtat. Il mourut à Saint-Didier (Vaucluse) le 5 mai 1901.

Son œuvre consiste principalement en tableaux orientalistes, paysages, portraits de paysans.

Il obtint plusieurs récompenses : pour la peinture, une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1857 et une médaille en 1867 ; pour la gravure, une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1858, un rappel en 1859 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1861. Il fut également fait chevalier de la Légion d'honneur en 1868.

Jules Laurens a laissé un important ouvrage, *La Légende des ateliers*<sup>41</sup>, où il a consigné des réflexions artistiques et évoqué les grands personnages qu'il avait rencontrés comme Victor Hugo, Ingres, Gustave Doré, etc.

Il ne faut pas confondre Jules Laurens avec Jean-Paul Laurens (1838-1921), originaire de Haute-Garonne, sculpteur et peintre, également membre de *La Cigale* et ami de Jean Aicard à qui il a fourni quelques compositions hors-texte pour *Don Juan*. Ces deux artistes n'ont aucun lien de parenté.

## Albert Mérat

La famille Mérat est originaire de la petite commune rurale de Piney, dans l'Aube, où Louis (1745-1830) cultivait son petit domaine. Il se maria tard et n'eut qu'un seul fils, Brutus-Horace, né le 9 août 1799, qui partit s'installer non loin de là, à Troyes : licencié en droit, il exerça les professions d'avoué et d'avocat. Son épouse lui donna deux filles, nées en 1831 et 1833, puis un fils, Albert.

---

<sup>41</sup> LAURENS (Jules), *La Légende des ateliers*, Carpentras, J. Brun et Cie libraires-éditeurs, 1901, 716 pages.

Albert Mérat naquit à Troyes le 23 mars 1840.

Bachelier, il opta pour le droit puis trouva un poste à la préfecture de la Seine où il fit la connaissance de Paul Verlaine et Léon Valade. Il publia en 1863 son premier recueil poétique *Avril, mai, juin, sonnets* en collaboration avec Valade.

Rallié aux Parnassiens, il y connut Théophile Gautier, José-Maria de Heredia, Théodore de Banville... mais aussi Verlaine et Rimbaud. S'étant fâché le 2 mars 1872 avec Rimbaud au cours d'un dîner des Vilains Bonshommes, il refusa de poser pour *Un coin de table*, le tableau bien connu qu'Henri Fantin-Latour exposa au Salon de 1872.

En 1875 il fut nommé attaché à la présidence du Sénat, au palais du Luxembourg. Il en devint ensuite le bibliothécaire.

Il mena parallèlement une carrière littéraire, principalement dans la poésie. En raison de sa personnalité dépressive, sa production connut une longue interruption de 1880 à 1900.

Solitaire, réservé, Albert Mérat est le moins connu des principaux poètes de sa génération. Il est aujourd'hui totalement oublié.

Il mourut à Paris (14<sup>e</sup>) le 16 janvier 1909, s'étant suicidé d'un coup de revolver dans la tête au cours d'une crise de neurasthénie. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1887 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Il a laissé une œuvre poétique importante :

*Avril, mai, juin, sonnets*, Paris, Achille Faure libraire-éditeur, 1863, in-18, 128 pages ; en collaboration avec Léon Valade ; préface de Louis Capelle.

*Les Chimères : sonnets, Le livre de l'amie, Tableaux de voyage*, Paris, Achille Faure libraire-éditeur, 1866, in-12, 211 pages.

*L'Idole*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1869, in-12, 43 pages.

*Les Souvenirs*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, in-12, 64 pages.

*L'Adieu*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1873, in-12, 40 pages.

*Les Villes de marbre, poèmes*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1873, in-18, 93-20 pages ; poésies couronnées par l'Académie française.

*Printemps passé, poème parisien*, Paris, Librairie de l'Eau-forte, 1876, in-16, 16 pages.

*Au fil de l'eau*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1877, in-18, 111 pages ; contient « Les berges », « En bateau », « La forêt », « Les horizons aimés ».

*Poèmes de Paris, Parisiennes, Tableaux et paysages parisiens*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1880, in-18, 128 pages.

*Vers le soir. Impressions et souvenirs. Intermède. Petit poème. Hommes et choses*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1900, in-18, 238 pages.

*Les Joies de l'heure : choses passées, le coin des poètes, impressions et notes d'art, deux peintres, conseils du poète à lui-même*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1902, in-18, 141 pages.

*Chansons et madrigaux : chansons, madrigaux, camées parisiens*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1902, in-18, 88 pages.

*Vers oubliés : chansons d'été, fleurs d'avril*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1902, in-18, 88 pages.

*Petit poème*, Paris, Société d'impression et d'édition, 1903, in-12, 40 pages.

*Les Trente-six quatrains à Madame*, Paris, l'auteur, 1903, in-12, 46 pages.

*Les Trente-six dédicaces pour les Trente-six quatrains à Madame*, Paris, l'auteur, 1903, in-16, 40 pages.

*La Rance et la mer, paysages bretons*, Paris, l'auteur, 1903, in-12, 40 pages.

Il obtint trois prix de l'Académie française : le prix Maillé-Latour-Landry 1866, le prix Lambert 1874 et le prix Archon-Despérouses 1901.

Jean Aicard rencontra Albert Mérat et Léon Valade lors de ses premiers séjours parisiens : tous trois fréquentaient peu ou prou la librairie d'Alphonse Lemerre, les Parnassiens et les Vilains Bonshommes.

Jean dédia à Albert le poème « Les scaphandres » de son recueil *Les Rébellions et les Apaisements*. Et réciproquement, Albert lui dédia un poème de son recueil *Au fil de l'eau* :

#### OISEAUX D'AUTOMNE<sup>42</sup>

À JEAN AICARD

LES pauvres bêtes du bon Dieu  
N'ont pas de grain, n'ont pas de feu.  
Il fait du vent et de la pluie.  
Elles ont froid, elles ont faim ;  
Duvet frileux, plumage fin,  
C'est la brise qui les essuie.

Au Luxembourg, cela va bien :  
Les moineaux ne manquent de rien,  
Leur effronterie exagère ;  
Mais dans les bois, sous le buisson,  
Ni mouche, ni colimaçon :  
C'est la débâcle et la misère.

Les petits oiseaux sont tout nus...  
Les jours ne sont pas revenus

<sup>42</sup> MÉRAT (Albert), *Au fil de l'eau*, pages 104-105.

Qui font la plaine jaune et bleue.  
À travers le matin brouillé,  
Pour un épi vide et mouillé,  
Il faut faire plus d'une lieue.

Pourtant, malgré bien du péril,  
Les petits oiseaux, en avril,  
Reverront leurs beaux pommiers roses.  
Ô la lumière plein les nids !  
La nature aux rayons bénis  
Aime les bêtes et les choses.

Et tous ces jeunes écrivains se retrouvèrent à partir d'avril 1872 dans l'aventure de *La Renaissance littéraire et artistique* autour d'Émile Blémont.

Albert Mérat était parmi les douze poètes qui formèrent une garde d'honneur autour du cercueil de Victor Hugo sous l'Arc de triomphe.

#### Edmond Morin

La famille Morin est originaire d'Ingouville, petite commune de Seine-Maritime aujourd'hui réunie à celle du Havre.

Jean-Jacques Morin (1753-1797) y fit carrière comme faïencier.

Son fils Pierre (1787-1851) exerça le même métier et, de son mariage célébré le 8 mai 1816 avec Rosalie Berthelot (1790-1861), il eut cinq fils, nés entre 1817 et 1826 puis une fille née en 1831. Il mourut à Ingouville le 26 janvier 1851.

Son quatrième fils est notre Edmond Morin, dessinateur, peintre et graveur.

Edmond Morin naquit à Ingouville le 26 mars 1824. Placé dans une maison de commerce du Havre, il commença à s'y livrer à la peinture et au dessin. Pour améliorer sa formation, il s'installa à Paris en 1846 et fréquenta l'atelier de Charles Gleyre (1806-1874) où il reçut une solide formation. Pour s'assurer un revenu, il portait des dessins au *Journal pour rire* créé par Charles Philipon le 5 février 1848 et qui poursuivit une existence régulière jusqu'en 1855, époque à laquelle lui succéda *Le Journal amusant*.

En 1851, il s'établit à Londres comme collaborateur du *London News Illustrated* et du *Crimean War*.

Revenu à Paris en 1856, il entra au *Monde illustré*, proposant notamment de grandes illustrations double page. Il publia également dans l'*Illustration*, l'*Univers illustré*, la *Vie parisienne*, le *High-life*, le *Paris-Caprice*, le *Magasin pittoresque*, le *Tour du Monde*, la *Semaine parisienne*, la *Semaine des enfants*, le *Musée universel*, le *Musée des familles*, la *Mosaïque*, la *Gazette des Beaux-Arts*, etc. Il devint ainsi l'illustrateur de la vie mondaine, croquant le Tout-Paris mondain et élégant des allées du Bois, des loges et du foyer de la danse de l'Opéra, des premières représentations et des cérémonies officielles, des bals et des réceptions, des grandes cérémonies religieuses comme des casinos ; mais aussi des régates, des scènes sportives ou des chasses au cerf... sans oublier, dans un registre plus populaire, des anecdotes empruntées à l'inépuisable spectacle de la rue. Il suivait la bonne société à Saint-Pétersbourg, à Nice, à Dieppe et Trouville, à Biarritz ou Monaco.

Aux beaux jours, il se plaisait à courir la proche campagne parisienne et à en saisir les paysages.

Il illustra encore de nombreux ouvrages : les *Grandes Usines*, par Julien Turgan ; les *Contes d'Enfant*, par Champfleury ; le *Petit Parisien*, d'Alfred de Bréhat ; *Fromont jeune*, d'Alphonse

Daudet ; la *Chronique de Charles IX*, de Prosper Mérimée ; l'*Hôtel des Haricots*, d'Albert de Lassalle ; la *Vie des animaux*, par Fernand Méry ; la *Dame de Bourbon*, par Mary-Lafon ; et surtout *Monsieur, madame et Bébé*, de Gustave Droz, considéré comme l'une de ses plus belles réussites.

Après avoir habité Montmartre, il déménagea pour un grand appartement dans le haut du boulevard Saint-Michel : « Rien qu'à voir l'appartement, on devine la prodigieuse fécondité d'Edmond Morin ; car s'il y a de ses dessins dans tous les journaux de France et d'Angleterre, il y a de ses peintures du haut en bas des murs de son logis ; le salon qui est en même temps l'atelier, la salle à manger, le petit corridor qui dessert les autres pièces, toujours et partout, du Morin : vues de Paris, coins de paysages, scènes de genre, anecdotes, pages de carnet ; la porte d'entrée, elle-même, a sa décoration un panneau fait sans doute de l'autre côté du détroit : un highlander, tout de rouge vêtu, faisant des grâces à une bonne d'enfant de là-bas.<sup>43</sup> »

Il composait avec la plus grande facilité, sans jamais sortir du bon goût. Artiste laborieux, il connut une exceptionnelle fécondité : peintre distingué, brillant aquarelliste, prodigieux dessinateur au crayon et à la plume, habile aquafortiste, il cultiva tous les genres. Sa célébrité lui vint principalement de ses dessins illustrant la vie parisienne.

Affichant une grande bonté, réfugié derrière une modestie parfois excessive, il ne chercha jamais à se mettre en avant : il resta ainsi un « petit maître » que le monde des Arts ne songea point à honorer.

<sup>43</sup> *Le Figaro*, 28<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 232, dimanche 20 août 1882, « Edmond Morin », page 2, colonne 1.



Il mourut à Sceaux, le 18 août 1882, dans la villa *Penthièvre* où était établie la maison de santé du docteur Reddon, incontestablement déçu de n'avoir pas été mieux reconnu par ses pairs.

### Barthélemy Piétra

Pour la famille Piétra, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 34, 15 juin 2021, pages 224-238.

### Alfred Prunaire

Joseph, fils de l'épicier dijonnais Jean-Baptiste Prunaire, vint à Paris et trouva à s'y employer comme secrétaire de commissaire de police.

Son fils aîné, Alfred, naquit à Paris (10<sup>e</sup>) le 3 mars 1837.

Une fille puînée, Céline, née le 30 avril 1839, se fit pianiste. Elle épousa d'abord en 1860 le peintre et graveur François Bonvin, mais celui-ci mourut le 19 décembre 1887. Elle contracta une seconde union en 1888 avec le peintre et décorateur Alphonse Gaudefroy (1845-1936).

Alfred Prunaire fit carrière comme graveur sur bois et aquafortiste.

Il se forma auprès de Louis Dumont (1822-1885) et fut admis au Salon de Paris de 1867 où il exposa des gravures à la manière de Gustave Doré.

Il ouvrit un atelier à Valvins (Seine-de-Marne) en 1870, gravant sur des dessins de Gustave Doré, Léon Bonvin, Claudius Popelin, Marie Collart, Henri Pille, Sahib, Félicien Rops, etc. ; son épouse et élève Fanny Connolly pratiquait également la gravure sur bois. Son importante production lui mérita plu-

sieurs récompenses, notamment aux expositions universelles de 1889 et 1900.

Il mourut à Paris (6<sup>e</sup>) le 26 septembre 1912, l'année même où Émile-Paul Frères publia les *Petits châteaux de Bohême* de Gérard de Nerval orné de ses soixante-treize gravures sur bois.

Jean Aicard le rencontra probablement en 1869, quand Prunaire grava le frontispice de *Sonnets et eaux-fortes* d'après Édouard Renard.

### André Theuriet

André Theuriet naquit à Marly-le-Roi le 8 octobre 1833.

En 1838, son père, d'origine bourguignonne, ayant été nommé receveur des Domaines à Bar-le-Duc, ville natale de son épouse, la famille s'installa en Lorraine.

En 1843, le jeune André entra au collège Gilles de Trèves de Bar-le-Duc ; bachelier ès-lettres en 1851, il s'inscrivit à la faculté de droit de la ville. La Muse poétique ne l'ayant pas abandonné, il participa au concours de poésie de l'Académie française en 1853 avec un grand poème sur l'Acropole qui fut remarqué. Bachelier en droit le 28 novembre 1855, il entra dans l'administration des Finances : employé de l'Enregistrement et des Domaines à Auberive (1856-1859), Tours (1859-1863), puis chef de bureau au ministère des Finances (1863).

Mobilisé en 1870 pour la guerre franco-allemande dans la 2<sup>e</sup> compagnie de la Garde nationale de la Seine, il participa à la bataille de Buzenval (1871).

Il épousa à Paris (5<sup>e</sup>) le 6 juillet 1880 Hélène Narat, veuve du peintre Gabriel Lefebvre, un artiste qui connut le succès sous le Second Empire.

En 1893, il vendit son appartement de la rue Bonaparte à Paris et acquit une maison dans l'avenue Victor-Hugo à Bourg-

la-Reine. Élu au conseil municipal de la ville en 1894, il en devient maire le 14 avril. Il quitta cette charge le 17 février 1900 ; son épouse mourut le 2 septembre 1901.

Élu membre de l'Académie française le 10 décembre 1896, au fauteuil numéro 2 précédemment occupé par Alexandre Dumas fils, il fut reçu sous la Coupole le 9 décembre 1897 par Paul Bourget.

Souffrant d'un cancer du côlon, il mourut à Bourg-la-Reine le 23 avril 1907.

Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 15 janvier 1879 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique ; officier par décret du 16 juillet 1895 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Poète et romancier, André Theuriet chanta les terroirs où sa profession l'avait conduit : Lorraine, Argonne, Touraine, Poitou, Savoie. Son écriture est très conventionnelle mais laisse un témoignage précis et fidèle de la vie en province.

Il a laissé une œuvre littéraire importante :

POÉSIE : *Le Chemin des bois, poèmes et poésies* (1867) ; *Le Legs d'une Lorraine* (1871) ; *Le Bleu et le Noir, poèmes de la vie réelle* (1873) ; *Le Livre de la payse : Nouvelles poésies* (1883) ; *Nos oiseaux* (1887) ; *Carillons de Noël* ; *La Ronde des saisons et des mois* (1882) ; *Jardin d'automne* (1894) ; *Contes pour les soirs d'hiver*.

ROMANS : *Mademoiselle Guignon* (1874) ; *Le Mariage de Gérard* (1875) ; *Raymonde, le Don Juan de Vireloup* (1877) ; *Sous bois, impressions d'un forestier* (1878) ; *Le Fils Mau-gars* (1879) ; *La Maison des deux Barbeaux* (1879) ; *Toute seule* (1880) ; *Sauvageonne* (1881) ; *Les Enchantements de la forêt* (1881) ; *Madame Heurteloup* (1882) ; *Le Secret de Gertrude* (1883) ; *Michel Verneuil* (1883) ; *Tante Auré-*

*lie* (1884) ; *Eusèbe Lombard* (1885) ; *Les œillets de Kerlaz* (1885) ; *Péché mortel* (1885) ; *Contes pour les jeunes et les vieux* (1886) ; *Mœurs d'employés* (1887) ; *Contes de la vie de tous les jours* (1887) ; *La Vie rustique* (1887) ; *L'Affaire Froideville, mœurs d'employés* (1887) ; *Amour d'automne* (1887) ; *Contes de la forêt* (1888) ; *Contes de la vie intime* (1888) ; *Josette* (1888) ; *Contes pour les soirs d'hiver* (1889) ; *Deux sœurs* (1889) ; *L'Amoureux de la préfète* (1889) ; *Le Bracelet de turquoises* (1890) ; *L'Oncle Scipion* (1890) ; *Reine des bois* (1890) ; *Charme dangereux* (1891) ; *L'Abbé Daniel* (1893) ; *La Chanoinesse 1789-1793* (1893) ; *Contes forestiers* (1894) ; *Rose-Lise* (1895) ; *Cœurs meurtris* (1896) ; *Boisfleury* (1897) ; *Contes de la primevère* (1897) ; *Le Refuge* (1898) ; *Dorine* (1899) ; *Dans les Roses* (1899) ; *Frida* (1899) ; *Villa tranquille* (1899) ; *Nuit de Noël* (1899) ; *Claudette, contes et propos rustiques* (1900) ; *Jours d'été* (1901) ; *Les Crèches de Bethléem* (1901) ; *La Petite Dernière* (1901) ; *Le Manuscrit du chanoine* (1902) ; *La Sœur de lait* (1902) ; *Histoires galantes et mélancoliques* (1903) ; *Les Revenants* (1904) ; *Souvenirs des vertes saisons* (1904) ; *L'Oncle Flo* (1906) ; *Colette* (1908).

THÉÂTRE : *Jean-Marie*, drame en un acte et en vers, 1/ Paris, théâtre de l'Odéon, 11 octobre 1871 ; *La Maison des deux barbeaux, comédie en trois actes*, 1/Paris, Odéon-Théâtre de l'Europe, 4 février 1885 ; *Raymonde, comédie en trois actes*, 1/ Paris, Comédie-Française, 28 mai 1887 ; *Les Mau-gars, pièce en quatre actes*, Paris, théâtre de l'Odéon, 1<sup>er</sup> octobre 1901.

L'Académie française lui attribua : en 1868, un prix Montyon de 1 500 F ; en 1874, le Prix Maillé-Latour-Landry ; en 1880, un prix Vitet de 2 400 F.

Jean Aicard rencontra probablement André Theuriet à l'occasion de la lettre des jeunes poètes à Victor Hugo en juillet 1867.

## Léon Valade

Jean-Baptiste Valade épousa à Saint-Germain-de-Balvès (Dordogne) le 4 novembre 1791 Julie-Félicité Gabel de Monfabès. Il mourut le 20 décembre 1819 à Sarlat-la-Canéda où il était cultivateur. Le couple eut trois fils.

Le second fils, Jean-Jacques (1801-1879), né et mort à Sarlat-la-Canéda, prit également le nom de sa mère et se fit appeler Valade-Gabel. Après quelques années passées à Paris, où il se maria le 28 avril 1831 avec Marie-Louise-Suzanne Seguin (1804-1888), il s'établit à Bordeaux vers 1840 comme directeur de l'Institution des sourds et muets de la ville.

Le couple eut quatre fils et une fille. Le pénultième enfant de cette fratrie, Paul-Valmir-Léon Valade-Gabel, dit Léon Valade, naquit à Bordeaux le 7 juillet 1841.

La famille revint à Paris en 1850 et Léon fit ses études au lycée Louis-le-Grand.

Devant subvenir à ses besoins, il se fit d'abord maître d'études mais se lassa vite de cette situation sans grand intérêt. Embauché comme secrétaire du philosophe Victor Cousin, il ressentit bientôt la banalité de cet état.

Il parvint à entrer en qualité de commis-rédacteur dans les bureaux de la Préfecture de la Seine où il fit carrière jusqu'à son décès. En arrivant à la préfecture, il y retrouva Albert Mérat qu'il avait connu à Louis-le-Grand et consacra tous ses loisirs à la littérature.

Ami de Verlaine, François Coppée, Rimbaud, Louis-Xavier de Ricard, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, il fit égale-

ment partie du club des Hydropathes, fréquenta les Vilains Bonshommes et contribua dès le début au *Parnasse contemporain* (1866). Henri Fantin-Latour l'a représenté dans son tableau *Un coin de table*, assis à côté d'Arthur Rimbaud.

Une tuberculose chronique explique peut-être la personnalité de Léon Valade : sensibilité, timidité, caractère doux, sans orgueil ni ambition. Une intelligence alerte et une excellente mémoire lui donnaient une grande faculté d'assimilation. Et ses amis l'appréciaient pour ses qualités de cœur, sa loyauté, la délicatesse de ses sentiments et sa bonne camaraderie.

Malade et peu fortuné, Léon Valade vivait, célibataire, sans se plaindre. Sa maladie le diminuait progressivement et une méningite hâta le dénouement : il mourut le mercredi 18 juin 1884.

Valade collabora à plusieurs périodiques.

Rédacteur à *La Renaissance littéraire et artistique* d'Émile Blémont et à *La Vie littéraire* d'Albert Collignon, il assurait une gazette rimée signée « Silvius » et, sous le pseudonyme « Atta-Troll<sup>44</sup> », une série en prose « Les poètes morts jeunes ». Il envoya des vers au *Charivari* de Pierre Véron et aux *Petites nouvelles quotidiennes* (1884).

Il excella dans la chanson pour enfants et le compositeur Léopold Dauphin en mit plusieurs en musique.

Émile Blémont l'entraîna dans l'écriture théâtrale et ils produisirent en collaboration *Molière à Auteuil*, *Le Barbier de Pézenas* et *Les Amoureux de Rosette ou la Raison du moins fort*. Valade écrivit seul *les Papillottes*, lever de rideau en vers (Odéon, 1883) et *Le Renouveau* (non représenté).

<sup>44</sup> *Atta Troll* est le titre d'une épopée en vers de Heinrich Heine publiée en 1847.



Émile Blémont, Albert Mérat et Camille Pelletan réunirent les œuvres de Valade après son décès et Alphonse Lemerre les publia en deux volumes (1887 et 1890). Le revue *Le Penseur*, publia encore, en janvier et février 1904, trente-sept autres poésies sous le titre « Feuilles éparses ». Enfin les manuscrits de l'écrivain, offerts à la bibliothèque de Bordeaux par André Valade, le frère aîné de Léon, renferment encore de nombreux inédits.

Poète fin et délicat, ne recherchant pas la renommée, Valade excella dans les scènes familiales, les jolis paysages, les petits tableaux de la vie parisienne. Alphonse Lemerre publia ses œuvres :

POÉSIE : *Avril, Mai, Juin, sonnets* (1863, en collaboration avec Albert Mérat) ; *Réminiscence, Rêve d'été, L'Asile, Dédicace, La Saint-Jean* (1866, contribution au premier recueil du *Parnasse contemporain*) ; *La Goutte de sang, Le Blasphème, L'Hôte importun, Viatique* (1869-1871, contribution au deuxième recueil du *Parnasse contemporain*) ; *À Mi-Côte* (1874) ; *Mai, Bouquet, Pantomime, Les Rues de Venise* (1876, contribution au troisième recueil du *Parnasse contemporain*) ; *Nocturnes, poèmes imités de Henri Heine* (1880) ; *L'Affaire Arlequin, triolets* (1883) ; *La Jeunesse à Molière, stances* (1885, avec Jules Truffier) ; *Poésies* (1886) ; *Œuvres de Léon Valade* (1887, préface de Camille Pelletan) ; *Œuvres de Léon Valade. Poésies posthumes* (1890).

THÉÂTRE : *Molière à Auteuil*, comédie en un acte et en vers, avec Émile Blémont, 1/ Paris, Odéon, 15 janvier 1876 ; *Le Barbier de Pézenas*, comédie en un acte et en vers, avec Émile Blémont, 1/ Paris, Odéon, 15 janvier 1877 ; *Les Papilotes*, comédie en un acte et en vers, 1/ Paris, Odéon, 15 janvier 1883 ; *La Raison du moins fort*, comédie en un acte et

en vers, avec Émile Blémont, 1889, 1/Paris, Théâtre-Français, 9 octobre 1907.

TRADUCTION : Henri Heine, *Intermezzo*, poème traduit par Albert Mérat et Léon Valade, 1868.

Jean Aicard fit la connaissance de Léon Valade dans les cénaclés littéraires du Quartier latin qu'il fréquentait pour se distraire de ses études juridiques.

Jean Aicard dédia à son ami Léon le poème « Caryatides », écrit en juillet 1867, d'abord publié dans quelques revues très locales et finalement inséré dans le recueil *Les Rébellions et les Apaisements* (1871)<sup>45</sup>.

Léon Valade, qui excellait dans le genre bien particulier du triolet, en consacra un à son ami :

Voyez plutôt ce triolet : c'est le portrait du jeune homme que la petite vérole a voulu défigurer, mais sans y réussir : la beauté primitive a vaincu le mal ; la poésie, la laideur.

#### LE JEUNE AICARD À PARIS

Le jeune Aicard est dans nos murs :  
Toulon nous a donné sa perle ;  
Tapons gaiement sur nos fémurs :  
Le jeune Aicard est dans nos murs.  
Pour lui tous les succès sont mûrs ;

<sup>45</sup> *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 11<sup>e</sup> année, octobre 1867, page 77 ; *Le Mousse*, 2<sup>e</sup> année, n° 10, samedi 30 novembre 1867, page 6, colonne 1 ; *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1868, pages 43-44 — AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), « Rébellions », XXIII, page 57.

Parmi ces claqueurs pas un merle !  
Le jeune Aicard est dans nos murs :  
Toulon nous a donné sa perle !

On le sent tout frais débarqué  
À ses candeurs provinciales ;  
À le voir passer sur le quai  
On le sent tout frais débarqué ;  
Tout le beau sexe en est toqué  
Et rêves choses nuptiales...  
On le sent tout frais débarqué  
À ses candeurs provinciales.

C'est un petit animal brun,  
Brun comme ses sœurs les cigales,  
Gesticulant comme Colbrun,  
C'est un petit animal brun.  
Avec ses vers pleins de parfum  
Mère Toulon, tu te régales,  
C'est un petit animal brun  
Brun comme ses sœurs les cigales.

Précoce comme les fruits verts,  
C'est un Pic de la Mirandole !  
Sur les albums il met des vers...  
Précoces comme les fruits verts.  
Il fait honneur, enfant pervers,  
Au pays de la farandole.  
Précoce comme les fruits verts  
C'est un Pic de la Mirandole !

Ce triolet est signé : Léon Valade<sup>46</sup>.

Les deux amis se retrouvèrent à partir de 1872 dans les locaux de *La Renaissance littéraire et artistique* et Jean dédia à Léon « La Bouille-abaisse » de son recueil *Poèmes de Provence*.

Un rondeau de Léon a été publié après sa mort :

JEAN AICARD<sup>47</sup>

ÉCART soudain de pur sang qui s'épeure,  
Virement fou de girouette au vent,  
Approchent-ils du caprice vivant  
Qui vient et part, boude et rit, chante et pleure,  
Parfois aimable, et sauvage souvent ?

Un vrai poète ! Avec lui point de leurre :  
Fils du Midi, son vers chaud et fervent  
En sonne l'heure exacte et même l'heure  
Et quart.

Rhapsode, il va du ponant au levant ;  
Mais vibre en lui la voix intérieure  
D'une cigale, — et revoilà, devant  
Le tiède azur qui baigne sa demeure,  
Pour de longs jours taciturne et rêvant,  
Aicard.

Et Michel Marcille a publié une anecdote amusante :

<sup>46</sup> *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 1<sup>re</sup> année, n° 9, dimanche 26 décembre 1869, « Silhouettes toulonnaises », page 1, colonne 3, et suite page 2, colonnes 1 à 3.

<sup>47</sup> *Œuvres de Léon Valade, poésies posthumes*, pages 195-196.

De son côté, M. Jean Aicard me fournit la note humoristique et pittoresque :

« Ce soir-là, je crus revivre les beaux jours du Romantisme ; j'applaudissais des mains et de la voix, avec des trépignements. J'étais fier de la bienveillante amitié du Père qui, si longtemps, avait été l'Exilé, là-bas, dans l'île !... Et, quand je quittai la salle de la Comédie-Française, mon habit noir n'avait plus qu'une demi-queue. Un des pans était resté aux mains de mon voisin de spectacle ; à chaque hémistiche, cet enthousiaste me communiquait son émotion en tirant sur ce malheureux pan... Après tant d'émotions, j'éprouvai le besoin de partir pour la campagne, à pied. Et je m'endormis quelque part, je ne sais où, sur un tas de foin, juste à l'heure où le jour se lève. Je crois bien que Léon Valade fit, de ma nuitée, le sujet d'un sonnet badin :

« Parfois, cependant, s'il découche,  
C'est qu'il va s'anuiter, farouche,  
Dans les champs, sur un tas de foin ! »<sup>48</sup>

Léon Valade, ayant découvert le poète écossais Robert Burns, mit en vers plusieurs de ses chansons, notamment *John Anderson, My Jo*, [...] :

Une chanson de Robert Burns<sup>49</sup>

John Anderson, mon bon ami, j'avoue,  
Quand je vous connus, jeune et beau

<sup>48</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 25<sup>e</sup> année, n° 1242, dimanche 14 avril 1907, « Marion Delorme », page V, colonnes 2-3

<sup>49</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34 (315).

Que les cheveux bouclaient sur votre joue,  
Noirs comme une aile de corbeau...  
Le voici chauve à moitié, ce front lisse,  
Et couvert de neige à demi ;  
Mais tout chenu qu'il est, Dieu vous bénisse,  
John Anderson, mon bon ami !

John Anderson, mon bon ami, la vie  
Comme un coteau s'offrait à nous.  
Du même pas, John, nous l'avons gravie :  
À deux, le chemin fut si doux !  
— C'est la descente et notre jarret tremble :  
Allons l'un par l'autre affermi,  
Dormir au pied de la colline ensemble  
John Anderson, mon bon ami.

## ANNEXE 2

### Les éditeurs des *Poèmes de Provence*

**Dominique AMANN**

#### Alphonse Lemerre

La famille Lemerre est issue de Gavray et Canisy, deux villages de l'arrondissement de Saint-Lô (Manche).

Pierre-Étienne Lemerre et son épouse Charlotte-Françoise Levallois étaient de modestes cultivateurs. Leur fils Charles-*Désiré*, né à Gavray le 28 décembre 1800, épousa à Canisy le 27 juin 1822 Jeanne Gosset et se fixa dans ce village ; il était également cultivateur. Leurs neuf enfants firent leur vie à Canisy et à Saint-Lô, à l'exception du pénultième, Alphonse-Pierre, notre éditeur installé dans la Capitale.

Alphonse Lemerre, né à Canisy le 9 avril 1838, fit ses études primaires puis fut placé à l'âge de douze ans comme coursier chez M<sup>e</sup> Théophile-Louis-Frédéric Caillemer (1800-1859) notaire à Saint-Lô.

Au décès de son patron, il vint à Paris en 1860 et trouva une place chez le libraire Pierre-Paul Percepied, marchand d'ouvrages religieux et d'objets de piété au n° 42 du passage Choiseul (2<sup>e</sup> arrondissement). Percepied possédait aussi un fonds de classiques et, en mars 1862, il transféra son brevet de libraire à Lemerre qui ouvrit une modeste boutique au numéro 23 du même passage.

Le 11 août 1864, il épousa Antoinette-Sophie Faynot (1837-1894) installée modiste juste en face de sa librairie. De leur union naquirent deux enfants : Désiré (1865-1928) et Jeanne (1868-1960).

Souhaitant développer son fonds, Lemerre se lança dans l'édition en 1865 : perfectionniste, il voulait réaliser des ouvrages d'une belle typographie imprimés sur du beau papier. Il se choisit une enseigne, un homme bêchant, et une devise latine *Fac et Spera* « agis et espère », reprises de Joannes (Ian) Maire, éditeur à Leyde où il publia 1637 le *Discours de la méthode* de René Descartes. En raison du succès de ses affaires, il se transporta en 1872 aux numéros 27-31 du passage Choiseul. Il acquit également l'imprimerie sise au numéro 6 de la rue des Bergers.

Alphonse Lemerre était déjà « un personnage » : « Trapu, massif, carré, les jambes courtes et solides, la poitrine vaste, avec des épaules et des bras de pugiliste, le chef solidement implanté, la face large dans un encadrement de barbe blonde, la bouche épaisse, le rire spirituel, des yeux gris, au regard perspicace et doux, un masque suggérant l'image à la fois sculpturale et paysanne d'un proconsul romain et d'un toucheur de bœufs, tel de 1865 à 1910, apparut Alphonse Lemerre, dans sa librairie du passage Choiseul. <sup>1</sup> »

C'était un travailleur acharné, un entrepreneur habile et chanceux : « Après avoir quelque temps servi comme employé le libraire Percepied, qui tenait dans le passage un magasin de livres pieux, il acheta le fonds achalandé médiocrement de son patron ; du soir au lendemain il transforma l'objet de son Com-

<sup>1</sup> *Oui*, 1<sup>re</sup> année, n° 313, dimanche 29 décembre 1918, « Quelques fantômes de jadis », page 3, colonne 1.

merce ; jugeant l'heure favorable, il imagina de publier des vers. Hardi Normand, avec l'esprit aventureux et le sang-froid qu'il tenait de sa race, il hasarda le grand coup de rééditer avec splendeur les poètes du seizième siècle, Ronsard, Baïf, Remy Belleau, en restaurant l'orthographe de l'époque, d'après les textes les meilleurs et les plus sûrs. Pour un jeune homme, pour un débutant, la veille encore simple commis, l'entreprise était chanceuse. Mais Lemerre, doué d'un rare instinct commercial prévoyait déjà la réussite, la fortune, le succès. Il venait de se marier. Sa femme, laborieuse comme lui, tenait un magasin de mode en face de la librairie. Elle partageait la foi de son jeune compagnon, relevait son courage, le secourait de son travail. Souventes fois, les chiffons vinrent en aide à la littérature ; jusqu'au dernier sou, les tiroirs de la modiste se vidèrent dans la main de l'imprimeur ou du marchand de papier. Jamais, Alphonse Lemerre n'évoquait sans une émotion touchante le souvenir de cette courageuse amie. À l'effort des jeunes gens, la Fortune se montra bénigne. La vogue, dès les premiers jours, entra dans la maison du passage Choiseul que, désormais, elle ne quitta plus. <sup>2</sup> »

Il créa plusieurs collections : en 1867 la « Bibliothèque d'un curieux », en 1868 la « Collection Lemerre » et la « Petite Bibliothèque littéraire » ; la « Bibliothèque illustrée », la « Bibliothèque dramatique », la « Petite collection pour la jeunesse », les « Poèmes nationaux », etc.

Il réalisa des anthologies : *Anthologie des poètes français depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, *Sonnets et Eaux-fortes* (1869), *Le Livre des sonnets* (1874 sq), *Le Livre*

<sup>2</sup> *Oui*, 1<sup>re</sup> année, n° 313, dimanche 29 décembre 1918, « Quelques fantômes de jadis », page 3, colonne 1.

*des ballades, soixante ballades choisies* (1876), *Anthologie des poètes latins* (1877), *Anthologie des poètes français du XIXe siècle* (quatre volumes, 1887-1888).

Il publia des auteurs prestigieux. Auteurs anciens étrangers : Aristophane, Dante, Goethe, Giacomo Leopardi, William Shakespeare. Auteurs anciens français : Pierre de Ronsard, François Rabelais. Les Parnassiens : Théophile Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, François Coppée, Léon Dierx, Albert Glatigny, José-Maria de Heredia, Jean Lahor, Victor de Laprade, Jeanne Loiseau (Daniel Lesueur), Catulle Mendès, Sully Prudhomme, ainsi que les trois volumes *Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux* (1866, 1869-1871 et 1876). Des classiques français : Nicolas Boileau, Beaumarchais, Auguste Brizeux, Pierre Corneille, André Chénier, Victor Hugo, Jean de La Fontaine, Alphonse de Lamartine, Molière, Alfred de Musset, Alfred de Vigny. Des contemporains : Paul Arène, Jules Barbey d'Aureville, Charles Baudelaire, Paul Bourget, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Gustave Flaubert, Anatole France, les frères Goncourt, Frédéric Mistral, Sainte-Beuve, André Theuriot, Paul Verlaine.

En 1875 il acheta la maison du peintre Camille Corot (1796-1875) à Ville d'Avray : il fut maire républicain de cette ville de 1881 à 1892 puis de 1898 à 1911.

Resté très attaché à sa Normandie natale, il y acquit plusieurs biens immobiliers : une propriété à Agon-Coutainville, un château à Dangy, une ferme à Cerisy-la-Forêt, une gentilhommière du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle à Gorges, le manoir de Daye au Mesnil-Angot et le château de Gratot. Près de Canisy, il regroupa plusieurs propriétés et y fit édifier le château de Montmirel.

En 1880, il se fit construire à Paris un hôtel particulier, au 10 rue Chardin dans le seizième arrondissement, l'enseigne de

sa maison d'édition ornant le linteau du portail d'entrée. C'est là qu'il acheva sa vie le 15 octobre 1912 ; il repose au cimetière du Père-Lachaise.

Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 13 juillet 1884 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique (insignes remis par le général de division Pittié) ; officier par décret du 31 décembre 1901 rendu sur le rapport du ministre du Commerce.

Désiré (1865-1928), le fils aîné d'Alphonse, reprit la librairie et les éditions Lemerre. Ses fils, Alphonse II (1890-1979) et Pierre (1897-1983) poursuivirent l'activité familiale et vendirent le fonds en février 1965. Fondée en 1842 par Pierre-Paul Percepied, la librairie Lemerre était alors la plus ancienne de Paris.

## Georges Charpentier

Gervais Charpentier naquit à Paris (5<sup>e</sup>) le 2 juillet 1805 dans un milieu aisé et cultivé de magistrats d'origine picarde.

Il entra en 1824 chez l'important éditeur Charles-Joseph Panckoucke qui lui apprit le métier. En 1828, il ouvrit une librairie dans la galerie d'Orléans au Palais-Royal mais ce fut un échec.

Il racheta en 1829 le fonds Ladvocat et, en 1832, il débuta dans l'édition avec des exigences esthétiques — beaux livres, belle typographie, beau papier — et aussi financières : abaisser les coûts pour démocratiser le livre. Il s'attacha également à établir de bonnes relations avec ses auteurs en leur offrant des contrats éditoriaux, des « à valoir » et des droits d'auteurs.

Il s'attacha notamment Marceline Desbordes-Valmore, une poétesse écrivant pour les enfants, et, pour ce public nouveau,

il imagina un pliage in-18 sur grand jésus vélin, vite nommé « format Charpentier » et qui supplanta rapidement l'in-8° pour les bibliothèques privées : il inventa ainsi le « format poche ».

En 1838, appliquant les conseils de Charles Nodier, il créa sa « *Bibliothèque Charpentier* » destinée à proposer une collection de bons auteurs contemporains produisant des ouvrages d'une bonne qualité littéraire et morale.

Il mourut à Paris (1<sup>er</sup>) le 14 juillet 1871 : si une concurrence effrénée ne lui permit pas de donner à sa maison une grande extension, il a du moins fait évoluer considérablement le monde de l'édition.

Il avait épousé à la mairie du 2<sup>e</sup> arrondissement le 26 septembre 1840 Aspasia-Justine Generelly. Leur fils Georges, né à Paris (1<sup>er</sup>) le 22 décembre 1846, assura la relève : en association avec Maurice Dreyfous, ils en firent une maison d'avant-garde publiant les naturalistes alors en vogue.

Georges épousa le 24 août 1871 Marguerite-Louise Lemonnier (1848-1904) qui le fit entrer dans le monde de l'art.

En 1876, il créa la « Petite Bibliothèque Charpentier » proposant des ouvrages illustrés d'eaux-fortes à destination des bibliophiles.

Il créa aussi la revue hebdomadaire *La Vie moderne*, confiant sa rédaction à Émile Bergerat qui s'entoura de bons écrivains : le numéro 1 parut le 10 avril 1879. La revue s'intéressait également au monde de la peinture et notamment au courant impressionniste : elle ouvrit même une galerie.

Charpentier s'occupa de *La Vie moderne* jusqu'en juin 1883. Mais ses difficultés financières s'accroissant, il céda la revue à Charles Marpon et Ernest Flammarion, qui entrèrent également au capital de la maison d'édition. Marpon mourut en

1890. Ses deux fils, Marcel (1874-1876) et Paul (1875-1895), étant morts, Georges Charpentier céda en 1896 ses parts à son ami et associé Eugène Fasquelle (1863-1952), qui avait épousé une fille Marpon. Flammarion céda alors ses parts à Fasquelle.

Georges Charpentier mourut à Paris (16<sup>e</sup>) le 15 novembre 1905 d'une crise d'angine de poitrine. Il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur par décret du 29 décembre 1885 rendu sur le rapport du ministre du Commerce, puis officier par décret du 20 juillet 1897 rendu sur le rapport du ministre du Commerce.

Pour Jean Aicard, Georges Charpentier a publié la troisième édition des *Poèmes de Provence* (octobre 1878), *Miette de Noré* (février 1880) et *Othello le More de Venise* (1882).



## ANNEXE 3

### Les imprimeurs des *Poèmes de Provence*

Dominique AMANN

#### Jules Claye

Jules Claye vit le jour le 11 mai 1806 à Paris (6<sup>e</sup>) où son père André-Saturnin était expéditionnaire au ministère de la Guerre. Ses jeunes années furent essentiellement studieuses :

M. Jules Claye, que ses parents destinaient au notariat, fut élevé à la fameuse pension Cordier, où il eut Victor Hugo pour condisciple. Des revers de fortune éprouvés par sa famille le firent entrer, à quatorze ans, chez Firmin-Didot, où, pendant douze ans, il sut acquérir les connaissances les plus étendues dans l'art typographique.

Entre temps, le jeune Claye cultivait les arts, pour lesquels il avait un goût très vif. Il faisait de la peinture sous la direction de M. Lemire, alors professeur de dessin à l'École polytechnique. La typographie devait bénéficier de cette vocation artistique<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Le Gaulois*, 20<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 1412, samedi 10 juillet 1886, « Nos échos », page 2, colonne 1.

Il épousa à Paris le 24 décembre 1830 Marie-Anne Bour (1792-1882). Leur fils Paul-Joseph (1832-1884) entra comme rédacteur au ministère de l'Agriculture ; un fils puîné ne vécut que quelques mois.

Apprenti puis ouvrier dans la célèbre imprimerie parisienne Firmin-Didot, il entra en 1834 comme prote dans l'imprimerie d'Henri Fournier : ayant obtenu un brevet d'imprimeur à Paris en 1846, il prit la succession de son patron démissionnaire dont les ateliers se trouvaient au n° 7 de la rue Saint-Benoît.

Membre de la 10<sup>e</sup> puis de la 11<sup>e</sup> légion de la garde nationale de Paris, il participa aux journées de juin 1848. C'est donc pour ses qualités professionnelles qu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1855 à la suite de l'Exposition de Londres.

Typographe et imprimeur actif, il développa également un atelier de fonte de caractères et se lança dans la librairie en 1854, puis dans l'édition. Il inventa en 1868 un procédé d'empreinte destiné à la stéréotypie. Il imprima des périodiques fort célèbres comme la *Revue des Deux Mondes*, les *Annales archéologiques* de Didron aîné, la *Revue générale de l'architecture* de César Daly ou la *Gazette des architectes et du bâtiment* d'Eugène-Louis Viollet-le-Duc ; et la plupart des œuvres de Victor Hugo.

Son frère Auguste-Clément Claye (1818-1884) fut également typographe : sa fille Virginie-Eugénie (1843-1873) épousa le typographe Marie-Jules-Victor Perche (1842-1884).

On lui doit enfin deux ouvrages professionnels : *Typographie. Manuel de l'apprenti compositeur*, Paris, Jules Claye, 1/1871, in-16, 180 pages et planches. 2/ revue, corrigée et augmentée, Paris, Jules Claye, 1874, in-8, 192 pages. Paris, Albert Quantin, 1883, in-16, III-192 et 11 pages, planches. — *Types de caractères et d'ornements anciens*, Paris, imprimerie de Jules Claye, 1875, grand in-8° ;

ainsi que deux recueils poétiques : *Les Soupirs, poésies nouvelles*, Paris, Jules Claye, 1875 ; *Fautes d'un imprimeur*, imprimerie d'Henri Lecesne, 1885.

Jules Claye a imprimé *Les Rébellions et les Apaisements* ainsi que les *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Il se retira des affaires en 1876, laissant son entreprise à son prote Albert Quantin (1850-1933)<sup>2</sup>, qui dirigeait déjà la maison depuis 1873.

Jules Claye mourut à Paris, en son domicile du 45 rue de Sèvres, le 8 juillet 1886.

Théodore de Banville lui dédia ce joli sonnet :

À Jules Claye<sup>3</sup>

Artiste, votre nom de savant typographe  
Emplit tout l'univers de sa belle rumeur ;  
Mais vous savez aussi, bon poète et rimeur,  
Dompter le blanc cheval qui hennit et qui piaffe.

La Muse a devant vous détaché son agrafe.  
Les vers que vous signez : JULES CLAYE, IMPRIMEUR,

<sup>2</sup> « Albert-Marie-Jérôme Quantin entreprit des études de droit, d'abord à Tours, puis à Paris. En 1868, il entra dans le plus prestigieux atelier de Tours, chez l'imprimeur Mame. L'imprimerie s'occupait principalement des éditions catholiques et des livres pour la jeunesse. Une fois installé à Paris, Quantin prit, en 1873, la direction de l'imprimerie Claye. Trois ans plus tard, son habileté dans les affaires lui permit de racheter l'atelier Claye, 7, rue de Saint-Benoît et de l'agrandir aux 9, et 11, de la même rue. » (BOUVIER, Béatrice, *L'Édition d'architecture à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle, les maisons Bance et Morel et la presse architecturale*, Genève, librairie Droz, 2004).

<sup>3</sup> BANVILLE (Théodore de), *Poésies complètes, Les Exilés*, pages 271-272.

N'égalent pas le charme et la joyeuse humeur  
De ceux au bas desquels est mis votre paraphe.

Pour honorer Phoebos, le céleste imposteur,  
Vous unissez la plume avec le composteur,  
Et de toute façon nous aimons à vous lire.

Maître, vous mariez ainsi, pour nous ravir,  
Le plomb victorieux à l'or pur de la Lyre  
Et le métier d'Horace au grand art d'Elzévir.

*Mars 1875.*

Jules Claye était lui aussi poète — *poeta minor*, certes ! — et il se plaisait à rimaiter comme le démontre cette pièce composée en l'honneur du célèbre imprimeur-éditeur Ambroise Firmin-Didot :

À M. AMBROISE FIRMIN-DIDOT<sup>4</sup>

Tel qu'un astre nouveau dont on fait la conquête,  
L'Institut vous reçoit, comme nous, bras ouverts,  
Et pour vous applaudir, moi, je me fais poète,  
Souvent la gratitude a su dicter des vers.

Suis-je pas votre élève, ô maître vénérable !  
Cet acte de justice est doux à mon orgueil,

<sup>4</sup> *La Chronique illustrée*, nouvelle série, n° 11, 22 mars 1873, page 44, colonnes 1-2. L'article rédigé par « Le Bibliophile Julien » — pseudonyme d'Antoine Bachelin-Deflorenne — ajoute que le poète « a prononcé lui-même avec une belle diction et une grande émotion ces charmants alexandrins ».

Si doux que je crois même, assis à cette table,  
Trôner à vos côtés sur l'immortel fauteuil.

Mon souvenir est jeune en dépit de mon âge,  
Je vous revois ici comme le bienfaiteur  
À qui l'on tend la main après un long voyage.  
Si l'homme est immortel, que ce soit par le cœur !

Plus tôt vous deviez voir cette tardive aurore,  
Vous dont l'art dit si haut le savoir et les soins.  
L'Institut par son choix sans doute vous honore,  
Mais le nom des Didot ne l'honore pas moins.

J. Claye.

### Eugène Capiomont et Victor Renault

Jean-Baptiste-Louis-Claude Capiomont, né à Mutzig (Bas-Rhin) en 1812, s'installa à Paris et s'y maria le 23 novembre 1839 avec Eugénie Berrurier (1819-1871). Il mourut à Paris (6<sup>e</sup>) le 17 décembre 1870. Son état civil le dit toujours « propriétaire ».

Il eut trois fils, dont l'aîné et le benjamin furent imprimeurs.

L'aîné, Paul-Joseph, né à Maisons-sur-Seine — aujourd'hui Maisons-Laffitte dans les Yvelines — le 24 septembre 1840, participa à la création, à Paris au numéro 6 de la rue des Poitevins, le 19 février 1867, de la société *Bourdier, Capiomont fils aîné et C<sup>ie</sup>* dont l'actionnaire principal était Paul-René Bourdier. Créée pour deux ans, la société fut dissoute le 31 janvier 1869.

L'affaire continua sous la raison sociale *Viéville et Capiomont*, regroupant Théodore-Joseph Viéville imprimeur et Jean-Baptiste-Louis-Claude Capiomont commanditaire, créée pour une durée

de huit années du 1<sup>er</sup> février 1869 au 1<sup>er</sup> février 1877. Capiomont père étant décédé en 1870, son troisième fils Eugène, né à Paris le 28 novembre 1845, lui succéda et liquida de concert avec Viéville la société à son échéance.

Eugène, en association avec Victor Renault prote d'imprimerie poursuivit l'activité sous la raison sociale *E. Capiomont et V. Renault*, société créée pour dix années commençant le 1<sup>er</sup> février 1877 et finissant le 31 janvier 1887 et toujours établie au numéro 6 de la rue des Poitevins à Paris.

À l'échéance, Eugène créa, avec les protes Isidore-Mathieu-Raoul Larmand et Louis-Victor Leloup, une nouvelle société sous la raison sociale *E. Capiomont et Cie*, pour une durée de dix-huit années du 1<sup>er</sup> février 1887 au 31 janvier 1905. En 1893, ils y employaient cent cinquante ouvriers.

Eugène Capiomont poursuivit encore sous la raison sociale *Capiomont et Cie*. Il vendit son imprimerie le 24 septembre 1918 à Henri Dieval imprimeur papetier et Marguerite-Césarine Dugos son épouse. Eugène mourut à Paris (6<sup>e</sup>) le 11 octobre 1919. Il était officier d'académie (1890).

## BIBLIOGRAPHIE

*Anthologia graeca* (Ἀνθολογία Ἑλληνική), Leipzig, libraria Dyckiana, 1813-1817, trois volumes in-8° ; édition de Friedrich Jacobs, texte grec.

*Anacréon et les poèmes anacréontiques*, Le Havre, Lemale éditeur, 1891, in-16, xii-185 pages, édition d'Achille Delboulle ; texte grec avec les traductions et imitations des poètes du xvi<sup>e</sup> siècle.

*La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher éditeur, 1880, in-4°, 485 pages, planches, musique.

*Le Parnassiculet contemporain, recueil de vers nouveaux, précédé de l'Hôtel du Dragon bleu*, Paris, Julien Lemer éditeur, 1867, in-18, 36 pages ; comprend « Le Convoi de la bien-aimée », « Mélancolie équatoriale ». — *Le Parnassiculet contemporain*, 2/ augmentée de neuf pièces inédites, Paris, Julien Lemer éditeur, 1872, in-12, 52 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; second tirage en janvier 1874. — 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1874, in-18, 198 pages. — 3/ augmentée, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1878, in-18, iii-248 pages, édition définitive. — Nouvelle édition, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1909, 256 pages.

AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages.

AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mars 1887. — 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-8°, 298 pages.

ARISTOPHANE, *Plutus*, Paris, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, collection « Les auteurs grecs », 1897, in-16, 187 pages ; édition de Désiré Cattant.

ARISTOTE, [*Météorologiques*] *Αριστοτελους μετεωρολογικα*, *Aristotelis Meteorologicorum libri IV*, Leipzig, Friedrich-Christian-Wilhelm Vogel éditeur, 1834-1836, deux volumes in-8°, xxxv-664 et viii-784 pages, texte grec avec la traduction latine en bas de page ; édition critique de Julius-Ludwig Ideler.

ARISTOTE, *Aristotelis Opera omnia graece et latine, cum indice nominum et rerum absolutissimo*, Paris, Ambroise Firmin-Didot éditeur, collection « Scriptorum Graecorum bibliotheca », 1862-1874, cinq volumes grand in-8°, vi-656 pages + iv-638 pages + xx-681 pages + xix-334 pages + viii-924 pages ; texte grec avec la traduction latine en regard.

ASTRUC (Jean), *Mémoires pour l'histoire naturelle de la province de Languedoc*, Paris, Guillaume Cavelier éditeur, 1737, in-4°, xxviii-632 pages.

AVIENUS (Rufus Festus), *Description de la Terre ; Les régions maritimes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, « Bibliothèque latine-française, seconde série », 1843, in-16, pagination multiple 295-64-51 pages ; édition d'Eugène Despois et Édouard Saviot.

BANVILLE (Théodore de), *Poésies complètes, Les Exilés*, Paris, Georges Charpentier éditeur, 1899, in-16, 459 pages.

CÉSAR (Jules), *De Bello gallico*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, « Bibliothèque latine-française, collection des classiques latins », 1828, deux volumes in-8°, xxiv-360 + 384 pages.

DIOSCORIDE, *Pedanii Dioscuridis Anazarbei de Materia medica libri quinque*, Berlin, Weidmann éditeur, 1906-1914, trois volumes, in-8° ; édition de Max Wellmann.

ÉTIENNE DE BYZANCE, [*Ethnica*] *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt*, Berlin, Georges Reimer éditeur, 1849, in-8°, viii-818 pages ; édition d'August Meineke.

HÉSIODE D'ASCRA, *Hesiodus Carmina*, Stuttgart et Leipzig, Benedictus-Gotthelf Teubner éditeur, « Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana », 1913, in-16, iv-144 pages ; édition d'Alois Rzach.

HORACE, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier frères libraires-éditeurs, « Bibliothèque latine-française » n° 1, 1872, in-16, xlix-419 pages ; nouvelle édition par Félix Lemaistre précédée d'une étude sur Horace par Hippolyte Rigault.

*Œuvres d'Horace*, 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, DL 1887, in-12, deux volumes 268-263 pages ; traduction nouvelle par Leconte de Lisle avec le texte latin.

LONGUS, *Daphnis et Chloé*, Λόγγου Ποιμενικά τὰ κατὰ Δάφνην καὶ Χλόην, Paris, Pierre Didot éditeur, 1802, in-folio, 103-9 pages ; texte grec ; dessins de François Gérard et Pierre-Paul Prud'hon gravés sur cuivre par Barthélemy Roger, Adrien Godefroy, J.-B. Marais et Jean Massard ; serpentes avec légendes en grec et en français. — *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, collection « Nouvelle bibliothèque des éditions Jouaust », 1926, in-16, 174 pages ; traduction de Jacques Amyot (1559) revue et complétée par Paul-Louis Courier (1809) ; accompagnée d'un glossaire des mots difficiles par Pierre Jannet.

LUCIEN DE SAMOSATE, *Lucianus*, Leipzig, Friedrich-Arnold Brockhaus éditeur, 1853, deux volumes in-8°, vii-463-464 pages ; texte grec, édition d'Immanuel Bekker.

MÉRAT (Albert), *Au fil de l'eau*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1877, in-18, 111 pages.

- MISTRAL (Frédéric), *Calendau*, Avignon, Joseph Roumanille libraire-éditeur, 1867, in-8°, 538 pages.
- MISTRAL (Frédéric), *Lis Isclo d'or, recuei de pouesio diverso*, Avignon, Joseph Roumanille libraire-éditeur, 1876, in-18, XXXI-499 pages.
- NOSTREDAME (César de), *L'Histoire et Chronique de Provence*, Lyon, Simon Rigaud, 1614, in-folio.
- OVIDE, *Œuvres complètes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1834-1836, dix volumes in-16, ; édition de MM. Théodose Burette, N. Caresme, V.-H. Chappuyzi, Jean-Pierre Charpentier, Étienne Gros, Charles Héguin de Guerle, Jacques Mangeart, Armand-Balthazard Vernadé.
- PLINE l'Ancien, *Historiae Naturalis libri XXXVII*, Paris, Nicolas-Éloi Lemaire éditeur, « Collection des auteurs classiques latins », 1827-1837, onze volumes in-8°.
- PTOLÉMÉE (Claude), *Claudii Ptolemæi geographia*, Κλαυδίου Πτολεμαίου Γεωγραφικῆς ὑφηγήσεως, Leipzig, Karl Tauchnitz éditeur, 1843-1845, trois volumes, XXIV-284-270-210 pages ; restitution critique du texte grec par Karl-Friedrich-August Nobbe.
- SÉNÈQUE, *Naturalium quaestionum libri VIII*, Stuttgart, Benedictus-Gotthelf Teubner éditeur, « Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana », 1907, in-16, LXI-278 pages ; édition d'Alfred Gercke.
- STRABON, [Géographie] *Στραβωνος Γεωγραφικα. Strabonis Geographica. Graece cum versione reficta*, Paris, Ambroise Firmin-Didot éditeur, 1853, in-8°, deux volumes, VIJ-640 pages et IX-641-1044 pages ; restitution critique du texte grec par Karl Müller, traduction latine rénovée en regard par Jean-Frédéric Dübner.
- THÉOCRITE, *Œuvres*, Paris, Louis Hachette et Cie, 1847, in-18, IV-372 pages, texte grec ; édition de Léon Renier.

- THÉOPHRASTE, *Theophrasti Eresii Opera quae supersunt, omnia graeca recensuit, latine interpretatus est*, Paris, Firmin-Didot éditeur, collection « Scriptorum graecorum bibliotheca », 1866, grand in-8°, XXVIII-547 pages, édition de Friedrich Wimmer ; texte grec avec traduction latine en regard.
- VALADE (Léon), *Œuvres de Léon Valade, poésies posthumes*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1890, in-12, 327 pages.
- VIRGILE, *Œuvres complètes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1833-1835, in-8°, quatre volumes in-8° ; édition de Mathieu-Guillaume Villenave, Jean-Pierre Charpentier, Valentin Parisot et Antoine-Laurent Fée.
- XÉNOPHON, *L'Économique*, Paris, Hachette éditeur, 1900, in-16, 148 pages ; édition d'Eugène Talbot, texte grec.



**Dominique AMANN****Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet [jean-aicard.com](http://jean-aicard.com) qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'académie du Var.